ROCK & FOLK

SUR LA ROUTE AVEC LES PIXIES

AUBERT HOUELLEBECQ

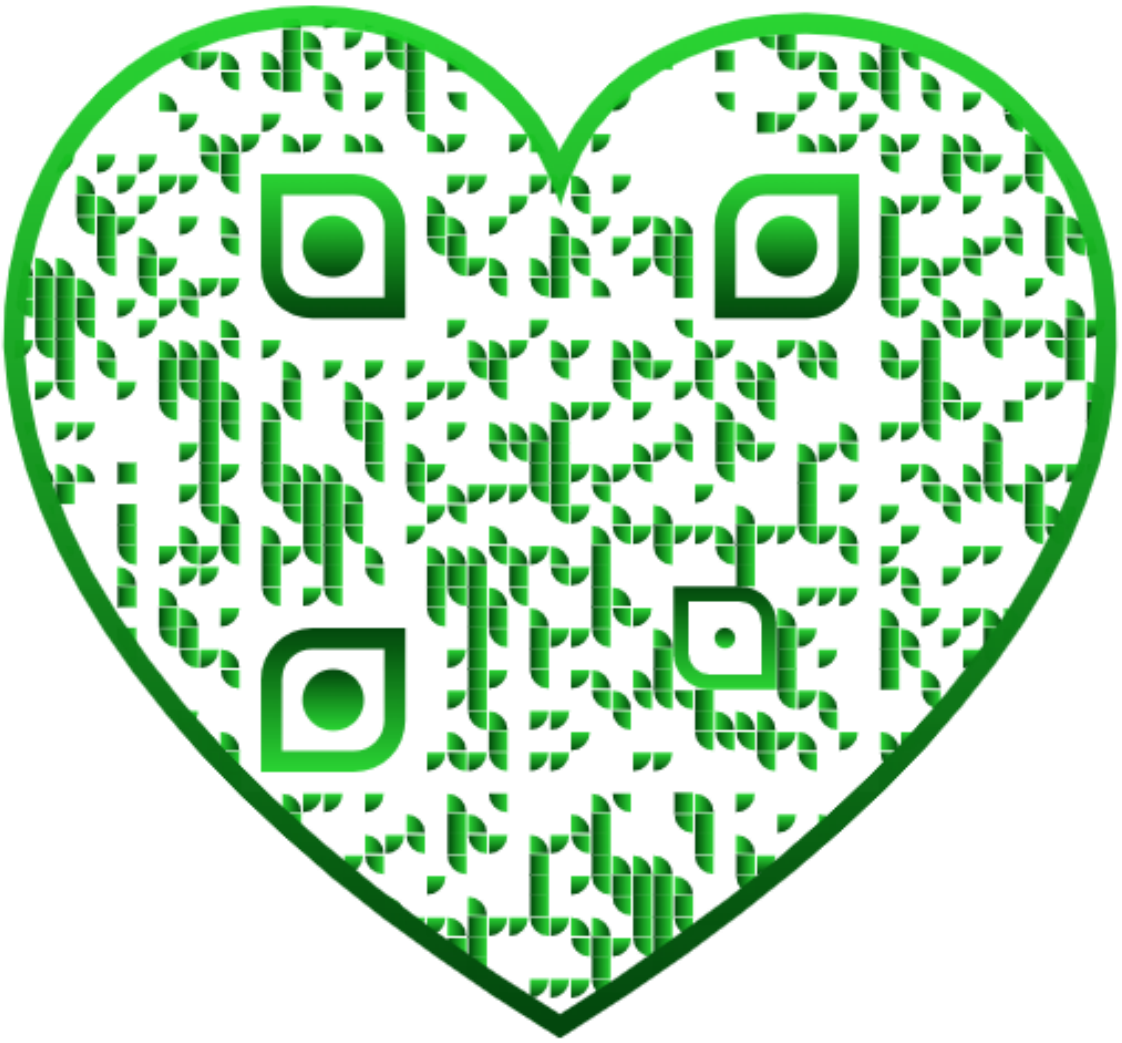
LE CERCLE DES POÈTES

KURT COBAIN JUDAS PRIEST SCOTT ASHETON
DAMON ALBARN PHILIPPE DRUILLET BLACK LIPS DEATH EELS
MES DISQUES À MOI ALISTER

MAI 2014 N°561 / 5,90 € / HORS-SÉRIE / MENSUEL / BEL 6,50 € / CH 10 FS / LUX 6,50 € / PORTUGAL CONT 6,80 € / CAN 10 $ CAN / ITA 6,80 € / MAR 72 DH
INDE 13,00 € / DOM 6,50 € / N CAL (A) 1600 XPF / N CAL (S) 900 XPF / POL (A) 1860 XPF / POL (S) 990 XPF / GRE 6,80 € / TUN 9,50 TND

L 19766 - 561 H - F: 5,90 € - RD

Editions Lariviere



FIFA WORLD CUP Brasil | KIA Partenaire officiel

www.kia.com

Vous n'en croirez pas vos yeux

Nouveau Kia SPORTAGE

KIA

Le Pouvoir de Surprendre

Série limitée Révélation suréquipée

PACK INTÉGRAL

7 ans | 7 ans | 7 ans KIA

299 € (1) /mois

1er loyer majoré à 3 900 €
Financement en LOA sur 49 mois et 60 000 km

- Une offre de Location avec Option d'Achat (2)
- **7 ans de garantie***
- **7 ans d'entretien pour 1 € de plus** (2)
- **7 ans de mises à jour de la cartographie****

Consommations mixtes et émissions de CO_2 du nouveau Kia Sportage : de 5,2 à 7,2 L/100 km - de 135 à 189 g/km.

* Garantie 7 ans ou 150 000 km (1er des deux termes échu) valable pour tous les modèles Kia en France métropolitaine et Corse (hors DOM-TOM) et dans tous les Etats membres de l'UE ainsi qu'en Norvège, Suisse, Islande et à Gibraltar. ** Offre limitée à l'achat d'un véhicule Kia neuf équipé d'un terminal Navigation LG ou MOBIS monté en usine par Kia à compter du 1er mars 2013 chez les distributeurs participants. L'offre comprend la mise à jour annuelle des cartes du terminal du véhicule, dans la limite de 6 mises à jour, sous réserve d'une installation par un réparateur agréé Kia et de la disponibilité de ladite mise à jour. (1) **Exemple de Location avec Option d'Achat (LOA)** de 49 mois et 60 000 km pour le financement d'un nouveau Kia Sportage Révélation 1,6 L essence GDi 135 ch ISG BVM6 4x2 à 24 650 € TTC au 01/01/2014, aux conditions suivantes : apport placé en **1er loyer majoré à 3 900 € TTC,** suivi de **48 loyers mensuels de 299 € TTC.** Après le paiement du dernier loyer, vous pouvez restituer votre Kia Sportage selon les conditions prévues au contrat ou l'acquérir en levant l'option d'achat. **Option d'achat : 10 900 €. Montant total dû avec achat en fin de contrat : 29 162,56 €** dont frais de dossier étalés du 2e au 4e loyer : 739,50 € (exemple hors assurance facultative). Coût mensuel de l'assurance facultative Assurance De Personne : 19,72 €/mois et s'ajoute au montant du loyer ci-dessus (3). Conditions sur kia.com

UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ. VÉRIFIEZ VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.

Aucun versement sous quelque forme que ce soit, ne peut être exigé d'un particulier, avant l'obtention d'un ou plusieurs prêts d'argent. (2) Offre réservée aux personnes physiques pour tout Kia Sportage commandé entre le 01/03/2014 et le 30/04/2014 et financé en Location avec Option d'Achat Kia Finance, d'une durée de 49 mois maximum et dans la limite de 150 000 km chez tous les distributeurs Kia participants (conformément aux préconisations d'entretien du constructeur, non cessible excepté en cas d'exercice de l'option d'achat par le client auprès de l'organisme prêteur). Sous réserve d'acceptation par Kia Finance, département de CGL, Compagnie Générale de Location d'équipements, SA au capital de 58 606 156 € - 69, avenue de Flandre 59708 Marcq-en-Baroeul Cedex - SIREN 303 236 186 – RCS Lille Métropole. (3) Tarification pour un client âgé de 18 à 75 ans en bonne santé et ne nécessitant pas de surprime et pour un montant correspondant au prix de vente TTC du véhicule.

eDito

Fuck la mort !

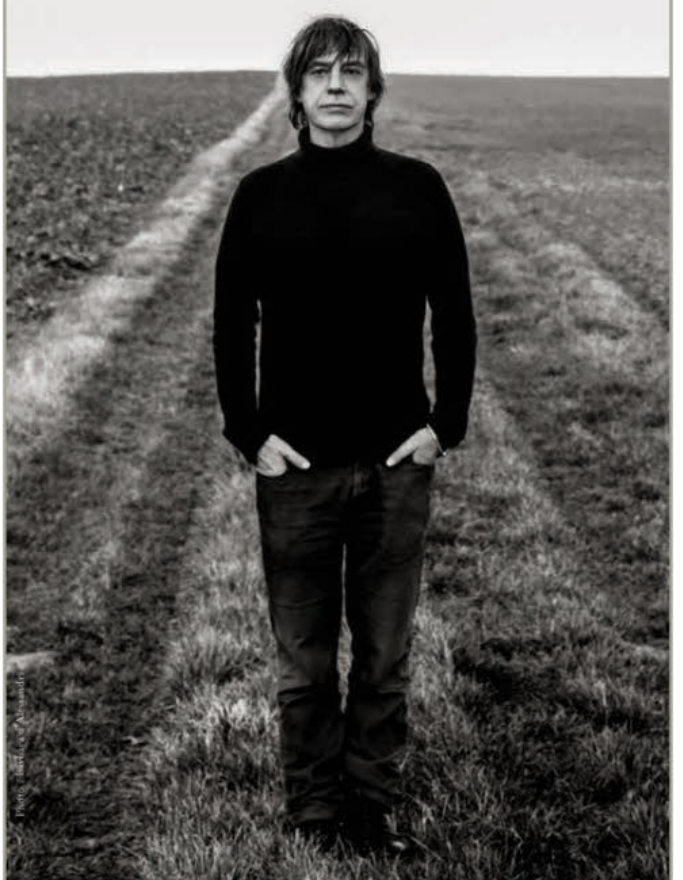
Marjorie Alessandrini nous a quittés. Cela s'est passé le mois dernier, en plein bouclage. Mais cette personne (dont le nom ne dira rien à nos plus jeunes lecteurs) mérite bien plus qu'une pensée émue.
Des années durant, de 1969 à 1975, Marjorie Alessandrini fut la seule plume féminine de la rédaction de Rock&Folk. Fanatique du Velvet Underground, elle met à profit son excellente connaissance de la langue anglaise pour proposer les premières traductions de textes du Velvet (dès le numéro 89).
Ses rubriques égayent chaque numéro : dans "Presse Livres", elle signale les points forts de l'édition, laissant une jolie place au polar et à la science-fiction décapante de l'époque. Mais c'est la rubrique Comix Parade qui lui tient à cœur. Là, Marjorie s'épanche très librement sur le monde du neuvième art alors en pleine ébullition créatrice, des fanzines aux gros éditeurs.
Chez Albin Michel, Marjorie gère une collection qui propose des monographies sur les grands de la BD, Mœbius, Gotlib, Tardi, etc.
Impossible à propos de Marjorie de ne pas évoquer les filles du rock, son autre marotte. La première encore, elle publie un essai sur la question, "Le Rock au Féminin" qui fait encore autorité aujourd'hui.
Devenue rédactrice en chef au Nouvel Observateur, où elle effectua le gros de sa carrière, Marjorie vivait une paisible retraite avec son compagnon de toujours, Paul. C'est à sa famille (Paul & Greg) que nous pensons aujourd'hui, avec une immense tristesse pour ces pionniers de la presse rock qui disparaissent les uns après les autres.
A la une de ce numéro : Houellebecq et Aubert.
Ils sont venus nous remonter le moral avec un projet totalement étonnant, génial et roboratif. Bonne lecture...

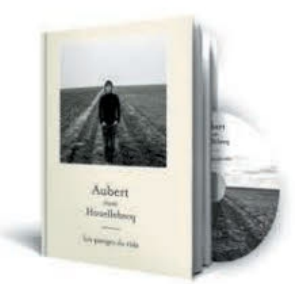
PHILIPPE MANŒUVRE

Aubert
chante
Houellebecq

Les parages du vide

NOUVEL ALBUM





ÉDITION LIMITÉE

Format livre 50 pages

EN CONCERT À PARIS
Le 12 octobre au THÉÂTRE DU CHÂTELET
Les 13 et 14 octobre au PALAIS DES CONGRÈS DE PARIS
ET EN TOURNÉE DANS TOUTE LA FRANCE

WWW.JEANLOUISAUBERT.COM

Le Monde

RTL2 LE SON POP-ROCK

MONTEREAU confluences

W9

6 7 JUIN 2014

CHIC FEAT NILE RODGERS

SIMPLE MINDS

WOODKID

BOY GEORGE

MORCHEEBA

MC Phil Manoeuvre

13€

TRIGGERFINGER

SYLVIE VARTAN

ÉLODIE FRÉGÉ

KODALINE

+ de 30 concerts

et aussi ... VIGON-BAMY-JAY / CHRISTELLE CHOLLET / CRUCIFIED BARBARA / SOAN / YOANN FREGET / INCRY
FRENCH GOVERNMENT / COMTE DE BOUDERBALA / TEX / TOM NOVEMBRE / MUSTAPHA EL ATRASSI / SELF CONCEPT / DESTIN ...

Coca-Cola · Crédit Mutuel · EVASION · Brasseries Kronenbourg · Carrefour Spectacles · ROCK&FOLK · Le Parisien · MONTEREAU FAULT-YONNE "ville antique au confluent"

festivalmontereau.com

SOMMAIRE 561

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley **ALISTER** 14

NECROLOGIE

Jérôme Soligny **SCOTT ASHETON** 20

PROSPECT

Thomas Florin **FUZZY VOX** 22

TETE D'AFFICHE

Basile Farkas **ROCK THE PISTES** 24

Isabelle Chelley **EELS** 26

Busty **HOWLER** 28

Eric Delsart **DEATH** 30

Jonathan Witt **CAGE THE ELEPHANT** 32

Jérôme Reijasse **MUSTANG** 34

Busty **WILD BEASTS** 36

EN VEDETTE

Joe Banks **JUDAS PRIEST** 38

Olivier Cachin **KURT COBAIN PORTFOLIO** 44

Julien Deborgher **BLACK LIPS** 48

Basile Farkas **DAMON ALBARN** 54

Jonathan Witt **PIXIES** 58

EN COUVERTURE

Philippe Manœuvre **AUBERT & HOUELLEBECQ** 64

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline **ANONYMES ?** 72

20

BLACK LIPS

Photo Jay Blalesberg-DR

48

PIXIES

64

AUBERT & HOUELLEBECQ

PHOTO COUVERTURE : BARBARA D'ALESSANDRI-DR GRAPHISME : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 077 DISQUES 078 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 097 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTE DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Editions Lariviere

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2012

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante** Lætitia Lallemand (33 02) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Lætitia Lallemand (33 02) - laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Lætitia Alzieu (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2e trimestre 2014. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Audience mesurée par AUDIPRESSE

www.rocknfolk.com Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr

Chaque publié reçoit un CD...
Illustrations Thierry Guitard

Aveu

J'ai vu la couverture de mon prochain Rock&Folk, j'ai mal au cœur, il fallait que je vous le dise pour pouvoir l'acheter. Bonne journée, les amigos.
DANIEL SICRE *(Facebook)*

Jack Lee

Franchement la version originale de "Hanging On The Telephone" par les Nerves, c'est mille fois mieux que la version de Blondie.
XAVIER *(courriel)*

Peine perdue

Cantat en couverture, ça craint grave. C'est un tueur de femme et, même s'il a purgé sa peine, il reste un meurtrier. Un article sur son groupe en pages intérieures, OK, mais une couv' avec sa tronche, ça ne passe pas. Cordialement.
PHILIPPE FARAVEL *(courriel)*

Wilko

Etre rock en 2014, serait-ce accepter d'affronter la mort en face et continuer de faire le job ? Je viens de lire l'article consacré à Wilko Johnson et je ressens une profonde admiration pour cet homme qui aborde avec courage, lucidité et détermination ce qui sera la fin de sa vie, là où d'autres se seraient effondrés. J'avoue que j'ignorais tout de son état de santé et cet article m'a bouleversé. C'est terrifiant et ça force le respect. Chapeau Monsieur.
FRANCIS *(courriel)*

Vocation

Monsieur Ungemuth, je vous remercie vivement de m'avoir fait connaître, grâce à une chronique récente, Speedy West et Jimmy Bryant. La réédition, récemment acquise, est un vrai plaisir. Dieu vous garde. Sincères salutations.
CEDRIC *(courriel)*

Pépite

Etre rock en 2014, c'est avoir 51 ans et attendre fébrilement de lire chaque mois la rubrique de Jonathan Witt, Highway 666 Revisited. Je pensais, vu mon âge et les nombreuses années de passion pour le rock, que je n'avais plus grand-chose à apprendre sur le rock sixties et seventies. Tous les groupes chroniqués dans cette rubrique sont fabuleux et je découvre chaque mois une nouvelle pépite. Mr Witt, chapeau bas et merci de me faire encore rêver, moi qui croyais connaître pratiquement tout sur cette époque bénie pour le rock. Respect.
JEAN-LUC – 30310 Vergèze *(courriel)*

Belle mais pas Bête

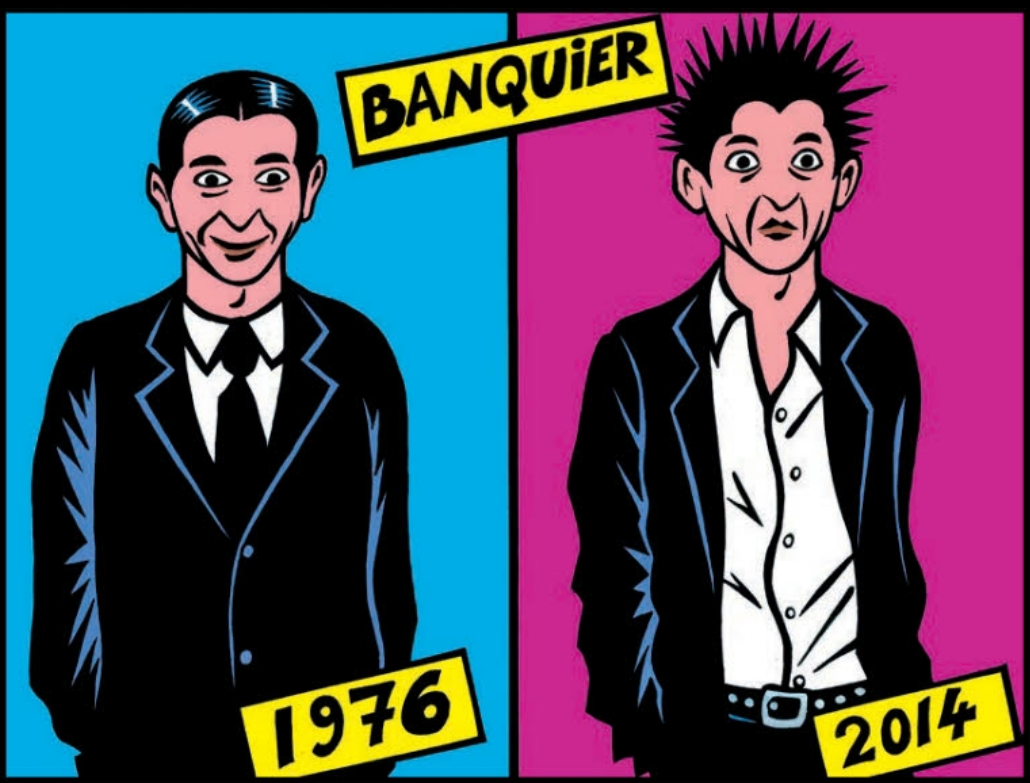
Dites-donc, il avait fumé les poils de la bête, Christophe Lemaire, pour Le Film Du Mois ? A quand Christophe Maé Chanteur Du Siècle élu par Patrick Eudeline ?! Salutations dépoilées (par l'horreur évidemment).
SOPHIE L. *(courriel)*

Confidence

Peut-on encore être rock en 2014 lorsque Matthieu Pigasse, directeur de la banque Lazard, affirme des punks : *"ce qu'ils disent me touche"* (Journal du Dimanche du 23 mars 2014) ?
THE MAN IN THE GRID *(courriel)*
Réponse : Le concept de *banquier punk* nous dépasse quelque peu ici. C'est comme *serial-killer sympa* ou *nazi rigolo*, on a du mal à y croire.

Dilemme

C'est simple : à la seconde où j'ai découvert la tronche de Cantat et son sourire franc comme un âne qui recule étalés sur la couverture de mon magazine préféré, j'ai pensé *désabonnement*. Mais bon. Soyons désinvolte. Je me suis contenté de coller une grosse étiquette sur sa sinistre face à pattes avant de me mettre à vous trouver des excuses : les ventes doivent décoller avec machin en couverture. Ou bien vous êtes restés tellement rebelles que vous pensez choquer le bourgeois (que je dois être devenu, donc) en affichant votre goût pour cet homme qui a massacré à mains nues sa compagne pour la simple raison qu'il était ivre et qu'elle avait eu le malheur de lire un texto de son ex. D'accord. Soit. N'ayons l'air de rien. Et je parie que maintenant ça doit être moi le méchant, le réac, hein ? Parce qu'on a droit au pardon, parce qu'il a payé sa dette, que c'est un artiste, un écorché vif, et que pour un tel génie, les règles ne sont pas les mêmes, bla-bla-bla. Oui. Bien sûr. En fait, même avec beaucoup de recul — mais comment oublier ce qui a été fait ? — il y a surtout la grande tristesse de voir que le rock traverse une si mauvaise passe que vous en êtes réduit à mettre en couverture un groupe dont le seul titre de gloire du chanteur est d'avoir rendu populaire ces horribles pulls camionneurs (d'ailleurs rien que pour ça, il devra pourrir en enfer pour un sacré bout d'éternité). *Pfffff*. Bon. Allez, je reste abonné. Parce qu'hier je me suis acheté "Ooh La La" des Faces et que bon, le rock, quand même...
EUGENE EUGENE *(courriel)*



Licences n°2 : 1063027 - n°3 : 1063028 Illustration : Pierre Tatin

ARCTIC MONKEYS • LANA DEL REY
PORTISHEAD • THE PRODIGY
QUEENS OF THE STONE AGE
ÉTIENNE DE CRÉCY PRÉSENTE SUPERDISCOUNT 3
DIE ANTWOORD • BLONDIE • JAKE BUGG
AIRBOURNE • THURSTON MOORE • SELAH SUE...

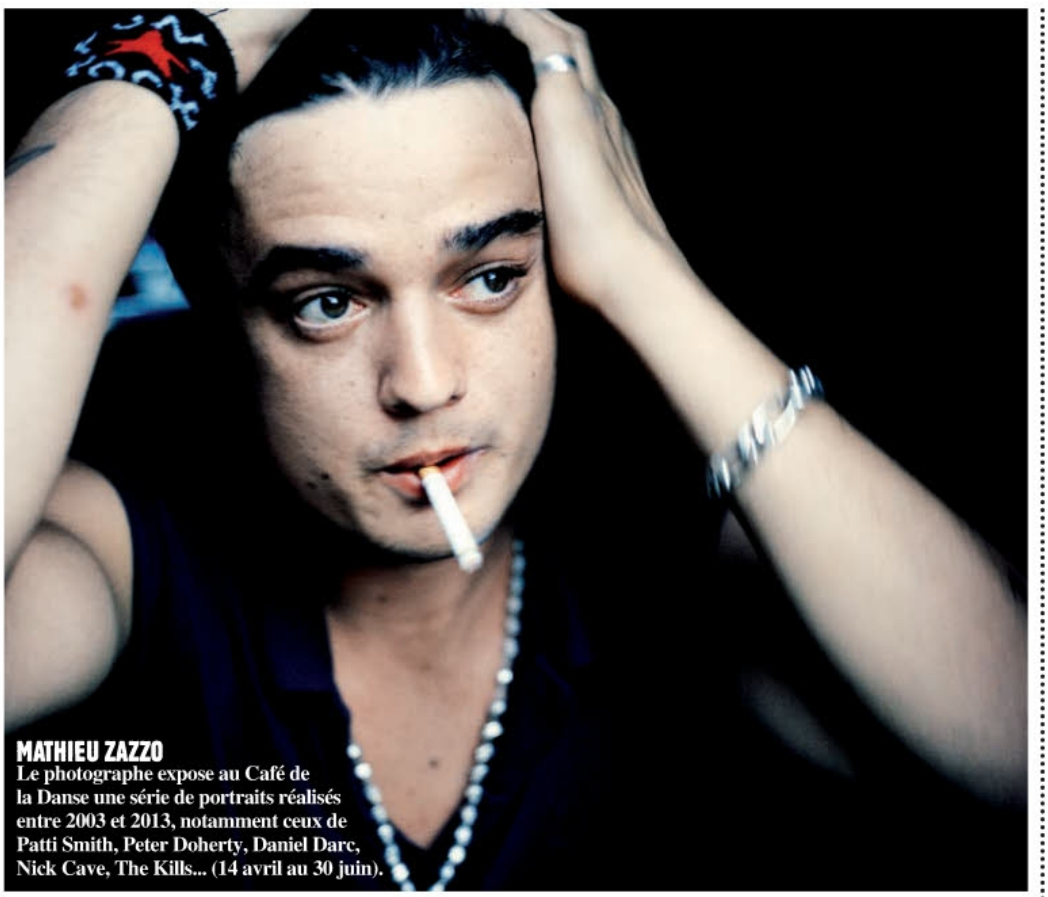
LOCATION : FNAC.COM, FNAC, CARREFOUR, GÉANT, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICK&LIVE I DIGITICK.COM

Métro ⑩ Boulogne • Pont de Saint-Cloud • Aux portes de Paris

www.rockenseine.com

RATP · 20 Minutes · SFR LIVE · îledeFrance · Brasseries Kronenbourg · fnac · 4 · CULTUREBOX francetélévisions · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · SAINT-CLOUD · DEEZER · France Inter · le mouv'

FRANCE



MATHIEU ZAZZO
Le photographe expose au Café de la Danse une série de portraits réalisés entre 2003 et 2013, notamment ceux de Patti Smith, Peter Doherty, Daniel Darc, Nick Cave, The Kills... (14 avril au 30 juin).

"A l'époque, John Lennon voulait me faire essayer les buvards mais je n'ai jamais accepté. Par contre, j'ai mangé des champignons avec M"
JOHNNY HALLYDAY

Daniel Darc

AIR
Dans le cadre de l'initiative *Open Museum* des Palais des Beaux-Arts de Lille, le duo français a mis en musique plusieurs œuvres d'art, y compris celles réalisées par des artistes contemporains invités par lui. Les morceaux, spécialement composés pour l'occasion, sont diffusés exclusivement en face des œuvres (11 avril au 24 août).

DANIEL DARC
Un concert hommage est organisé au Jane Club (Paris) le 24 mai, pour le chanteur (né un 20 mai) décédé en 2013. Bill Pritchard, France de Griessen, Frédéric Lo, Zouzou, Buzy, Manu (ex-Dolly) seront notamment de la partie.

DANIEL JOHNSTON
Après une étape à Ulm et Lausanne, l'exposition Welcome To My World! s'installe enfin à Paris. Le musicien et dessinateur y présente plus de 200 pièces : dessins originaux, archives, croquis, concerts filmés (Arts Factory/ Galerie Lavignes, 23 avril-7 juin).

MITCHELL, DUTRONC, HALLYDAY
Les trois rockers sur scène ensemble pour une série de concerts : le projet, confirmé par les intéressés, devrait voir le jour à la fin de l'année... Quid de Dick Rivers ?

FESTIVAL BANG BANG
La 4e édition du festival de Saint-Quentin (Picardie) accueille The Fleshtones, Har Mar Superstar, Kid Congo And The Monkey Birds, Twin Twisters... (24 mai).

JIMI HENDRIX
Notre collaborateur Yazid Manou donnera une conférence sur le guitariste le samedi 3 mai à 16 heures. Entrée libre, sans réservation, dans la limite des places disponibles, au Pavillon Carré de Baudoin (121 rue de Ménilmontant, Paris 20e).

JOHNNY HALLYDAY
Sera en tournée américaine du 24 avril au 19 mai. Son show passe par Los Angeles, San Francisco, Toronto, Montreal, Québec, New York, Washington, Boston, Miami, New Orleans, Houston, Dallas.

THE JON SPENCER BLUES EXPLOSION
Les New-Yorkais en tournée en France fin mai : on les verra notamment à La Machine du Moulin Rouge (Paris) le 26.

KURT COBAIN
Du 25 mars au 21 juin, la galerie Addict (Paris 3e) expose les clichés pris en février 1994 par le photographe Youri Lenquette, lors de la dernière séance photo de Cobain. Exposition intitulée en anglais et de façon très polysémique "The Last Shooting", histoire de mettre le visiteur à l'aise, sachant que Cobain pose avec un revolver.

PROCOL HARUM
Le groupe britannique jouera le 23 mai à la Poudrière (Leffrinckoucke) et le 2 juillet au Casino de Paris.

ROBI
La chanteuse vient de recevoir le prix Georges Moustaki de l'album autoproduit et/ou indépendant pour "L'Hiver Et La Joie".

ROCK'N GRALL
Dans le cadre du festival des Vieilles Charrues (Carhaix), la soirée Rock'n Grall accueillera le 20 juillet Miles Kane, Birth Of Joy, Von Pariahs, Bombay Show Pig, Traams et TotorRo.

THE ROLLING STONES
A l'occasion du festival Livres et Musiques (Deauville, 18 au 20 avril), est organisée jusqu'au 11 mai, une exposition des photographies de Dominique Tarlé prises au moment de l'enregistrement d' "Exile On Main St". Rencontre avec le photographe le 19 avril à 11 h 30.

TWIN TWIN
Le trio représentera la France au concours de l'Eurovision qui se tiendra début mai à Copenhague.

WE LOVE GREEN
Cette année, le festival parisien accueillera notamment Foals, Lorde, London Grammar, Cat Power et Little Dragon (31 mai et 1er juin, Parc de Bagatelle).

BEN HITO PRESENTS

THE Rock'n'roll गुरु

2014

MAI

L	M	M	J	V	S	D
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

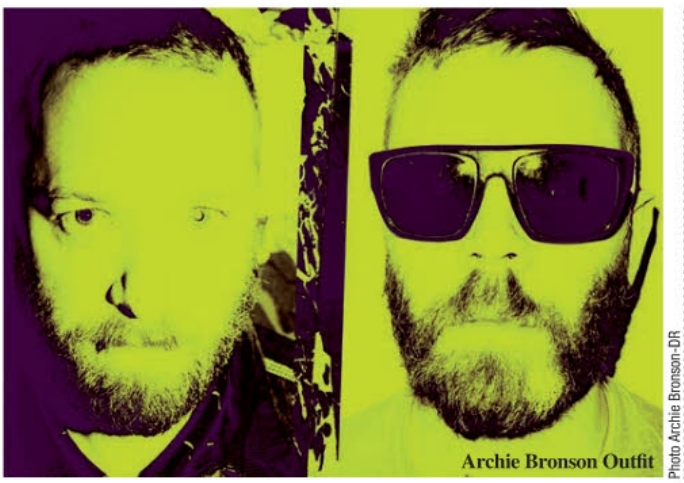
Echappée des cerveaux embrumés des concepteurs de guitares des années soixantes, la Vox reste liée à Brian Jones; premier guitariste des Stones. Les Japs s'en inspirent pour cette Domino California flashy en 1967.

PHOTO: GREG COLL ★ MODELE: JULIE ★ GUITARES: LAURENT CHAMPONNOIS

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

ROYAUME-UNI



Archie Bronson Outfit

Photo Archie Bronson-DR

"Pour moi l'héroïne a été une drogue incroyable, libératrice. Ça et le fait d'écouter de la musique africaine répétitive ont fait de moi un autre musicien."

DAMON ALBARN

ARCHIE BRONSON OUTFIT

Enregistré dans sa ville de Bath, "Wild Crush", le remarquable quatrième album du trio aux racines blues-rock, sera disponible le 19 mai.

BEZ

L'homme aux maracas des Happy Mondays se lance en politique. Il se présentera comme candidat indépendant aux élections locales dans sa ville de Salford avec un ambitieux programme : *"Je vais créer un nouvel ordre mondial et établir un système plus juste où le mal ne sera pas au centre des choses."*

JAKE BUGG

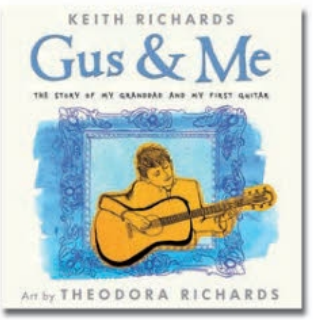
Trois inédits du jeune chanteur de Nottingham garniront l'EP "Messed Up Kids" qui paraîtra le 12 mai.

JOY DIVISION

Sortie notable du Record Store Day du 19 avril, la réédition du rarissime premier EP du groupe "An Ideal For Living", mais qui paraîtra ici avec une pochette différente de l'original de 1978.

KATE BUSH

La chanteuse anglaise n'avait pas donné de concert depuis 1979, les 22 dates prévues au Hammersmith Apollo londonien (3600 places) l'été prochain ont été complètes en un quart d'heure.



KEITH RICHARDS

En compagnie de sa fille Theodora qui signe les illustrations, le guitariste des Stones publie un livre pour enfants, "Gus & Me, The Story Of My Granddad And My First Guitar", un hommage à Theodore *Gus* Dupree, son grand-père jazzman.

THE KOOKS

Luke Pritchard et ses amis sont de retour avec un nouveau single, "Down".

LED ZEPPELIN

La campagne de réédition du catalogue du quartette démarrera le 2 juin avec la sortie remasterisé (par Jimmy Page) des trois premiers albums, avec force bonus, live (à l'Olympia en octobre 1969), mix différents et même une poignée d'inédits.

MORRISSEY

Prévu pour la fin du mois de juin, le dixième album du chanteur végétarien devrait s'intituler "World Peace Is None Of Your Business".

NICK DRAKE

Un inédit du baladin folk a fait surface, nommé "Restless Jane" et enregistré en 1974, l'année de sa mort, avec la chanteuse Beverley Martyn.

THE ROLLING STONES

Le suicide de L'Wren Scott, la compagne de Mick Jagger, a contraint le groupe à reporter sa tournée océanienne à l'automne prochain. Les Britanniques rempliront par ailleurs un Stade de France (déjà complet) le 13 juin.

SIGUR RÓS

Les Islandais font une apparition dans la quatrième saison de "Game Of Thrones" et y reprennent un titre de The National conçu pour la série ("The World Of Castamere").

TAME IMPALA

En attendant le successeur de "Lonerism" en cours d'enregistrement, Kevin Parker se fend d'une surprenante et mélancolique reprise de "Stranger In Moscow", tardif single de Michael Jackson.

Jake Bugg

Photo DR

NEVER HIDE*
TOUGH AS LEATHER*
Leather-clad Wayfarers made for life.
Ray-Ban
GENUINE SINCE 1937
ray-ban.com *NE TE CACHE PAS - RÉSISTANT COMME LE CUIR - DES WAYFARERS GAINÉES DE CUIR, À L'ÉPREUVE DE LA VIE. MOD. RB 2140QM COL. 1152/N3

PAR BASILE FARKAS

ETATS-UNIS

Chrissie Hynde

Photo DR

"Je ne suis pas experte, mais cela ressemble à un avion et à une nappe de pétrole"

COURTNEY LOVE (sur Twitter, pensant avoir retrouvé l'avion de la Malaysian Airlines)

THE BLACK KEYS
C'est Danger Mouse qui a produit les onze titres de "Turn Blue", huitième album du duo, à paraître le 12 mai.

THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE
"Revelation", le quatorzième album du groupe d'Anton Newcombe est disponible à la vente le 19 mai.

CHRISSIE HYNDE
La chanteuse des Pretenders publie "Stockholm" le 9 juin, un premier disque sous son nom que la native d'Akron a réalisé avec le Suédois Björn Ytlling.

EAGLES OF DEATH METAL
Jesse Hughes prépare avec Josh Homme le quatrième album de ses rapaces, quand le leader des Queens Of The Stone Age n'est pas en tournée.

ELLIOTT SMITH
Le songwriter décédé en 2003 est l'objet du documentaire "Heaven Adores You", qui rassemblera moult images inédites, chansons jamais publiées, et témoignages de ses proches.

HOLE
Active en solo (tournée anglaise en mai et un nouveau single "Wedding Day"), Courtney Love s'est également remise à répéter avec son groupe, dans sa formation de l'époque "Celebrity Skin" (Melissa Auf Der Maur, Patti Schemel et Eric Erlandson).

JACK WHITE
L'Américain publiera donc son deuxième album "Lazaretto" le 9 juin, un premier simple, le très fuzzy "High Ball Stepper" est déjà écoutable en ligne.

JULIAN CASABLANCAS
Le chanteur entretient le mystère autour de son deuxième album sans les Strokes, vraisemblablement publié à la rentrée en compagnie des mystérieux Voidz, et *"influencé aussi bien par Black Flag que par Sébastien Tellier"*.

KIM DEAL
L'ex-bassiste des Pixies publie un quatrième simple, "The Root"/ "Range On Castle", enregistré avec la chanteuse Morgan Nagler. La native de l'Ohio compose par ailleurs un nouvel album des Breeders en compagnie de la bassiste revenante Josephine Wiggs.

MICHAEL JACKSON
Un nouvel album posthume du défunt Bambi est prévu pour le 13 mai. "Xscape" sera un assemblage composite de vieux morceaux retravaillés par le producteur LA Reid.

NIRVANA
Au moment où Courtney Love estime comme *"très probable"* la création d'une comédie musicale mais aussi d'un documentaire retraçant la vie Kurt Cobain, le livre "Nirvana" célèbre plus sobrement les 20 ans de la mort du chanteur, avec des clichés du photographe Steve Gulick.

THE ORWELLS
Le groupe de l'Illinois publiera le 2 juin son deuxième LP, "Disgraceland".

PARQUET COURTS
Les pimpants Texans libèreront "Sunbathing Animal" le 2 juin, enthousiasmant deuxième album.

THE RAPTURE
Après quatre albums et seize ans d'activité, le groupe new-yorkais jette l'éponge.

SMASHING PUMPKINS
Billy Corgan a prévu de sortir deux nouveaux albums en 2015 dont on connaît déjà les titres "Monuments To An Elegy" et "Day For Night".

Condoléances

Marjorie Alessandrini, **Scott Asheton**, **David Brockie** (chanteur de Gwar), l'acteur **Mickey Rooney**, le bassiste d'Agitation Free **Michael "Fame" Günther**, la romancière **Régine Desforges**

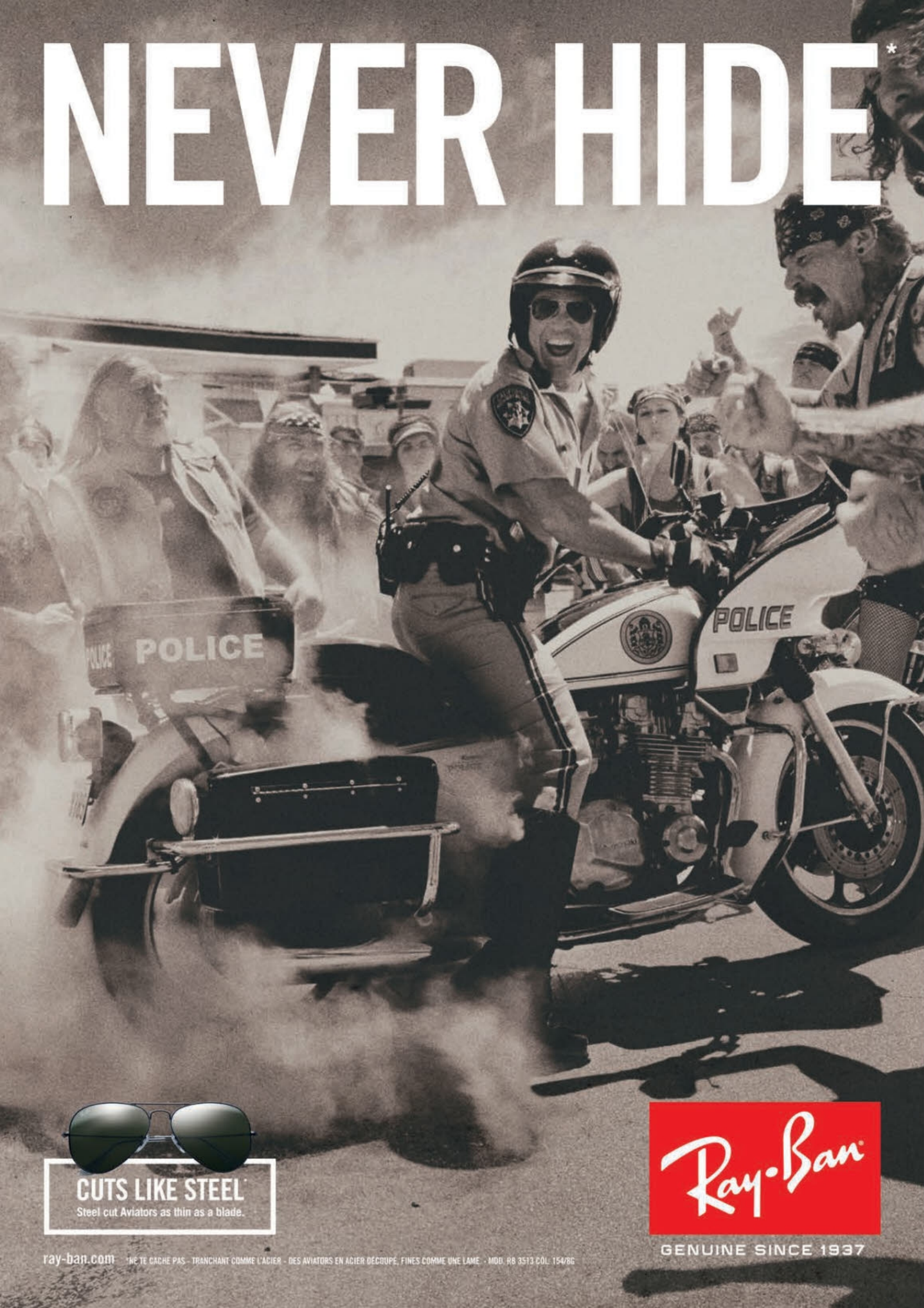
Elliott Smith

Photo DR

Parquet Courts

Photo Kevin Pedersen DR

NEVER HIDE*



CUTS LIKE STEEL*
Steel cut Aviators as thin as a blade.

Ray-Ban®

GENUINE SINCE 1937

ray-ban.com *NE TE CACHE PAS - TRANCHANT COMME L'ACIER - DES AVIATORS EN ACIER DÉCOUPÉ, FINES COMME UNE LAME - MOD. RB 3513 COL: 154/8G

DYLAN
BIG STAR
C'EST LA VIE

"En français"

ALISTER

Connu pour ses talents de chanteur de charme, celui qu'on nomme Christophe Ernault dans le civil co-dirige l'enrichissante revue Schnock. Laquelle publie ces jours-ci une compilation d'incunables français de haute volée.

Grâce à la compilation "Sur La Platine De Schnock", les jeunes gens modernes et néanmoins conscients qu'il s'est passé deux ou trois choses en musique au 20e siècle pourront éblouir leurs amis sans devoir partir à la pêche aux faces B improbables de singles obscurs en fin de soirée. Oui, y compris à coups de Bécaud ou de Sheila ! De quoi remercier à nouveau Alister, *alias* Christophe Ernault, co-rédacteur en chef de la revue Schnock, ovni de librairie créé *"pour se réapproprier ce patrimoine culturel populaire, un peu léger, sans faire des couvertures sur Marguerite Duras, sans vouloir tout intellectualiser"*. Les schnocks hardcore râleront (c'est le propre de leur nature) que la compilation sorte pour l'instant uniquement en CD. Mais Christophe nous rassure. *"On est en train de chercher qui peut nous faire des vinyles. C'est plus compliqué. Mais on s'est rattrapé. Les CD ressemblent à des petits vinyles, avec des sillons."*

Sulfureux

Rock&Folk : Premier disque acheté ?

Alister : Deux 45 tours achetés avec mon argent de poche le même jour : "Gaby" de Bashung et Richard Gotainer, "Chipie". J'avais 7 ans. J'ai eu des disques avant, mais ceux-là, simplement, je les adorais. A cette époque, il y avait Sardou, Guichard et au milieu, ces deux mecs qui avaient l'air un peu plus rock, plus cool. Enfin, il faut se remettre dans le cerveau d'un gosse de 7 ans. Qu'est-ce que je pouvais comprendre à "Gaby" ? Mais je trouvais ça bien. Le premier album reçu pour mon anniversaire, c'est "Breakfast In America" de Supertramp. Et le premier que j'achète avec mon argent, c'est "Thriller", fin 1983. Je faisais du smurf avec mes copains sur "Wanna Be Startin' Somethin' ". J'aimais moins "Beat It" et "Billie Jean". C'était un grand jour. Avec "Thriller" je me retrouvais avec l'album qu'il fallait avoir. Je l'ai eu avant mon grand frère, il était dégoûté. Il s'est vengé un an plus tard avec Prince en me disant qu'il allait dépasser Michael Jackson.

R&F : Plutôt Prince ou Jackson alors ?

Alister : Fondamentalement, plus Prince, mais à l'époque, il était inquiétant pour moi. Il représentait un truc sulfureux.

R&F : Et le rock à l'époque ? Vous aimiez les alternos ?

Alister : Non, j'ai été élevé avec les albums bleu et rouge des Beatles qui passaient en rotation très lourde à la maison. Ado, j'étais déjà décalé. Je n'écoutais pas vraiment ce qui sortait, j'étais dans les Beatles jusqu'au cou. Tout ce qui était alterno, même l'indie rock, je n'ai pas capté. Très jeune, je suis resté coincé à 1969-1970, "Beggars Banquet", "Led Zeppelin II" ou "Led Zeppelin IV", "LA Woman" des Doors. J'ai découvert un peu plus tard le glam, Bowie, Mott The Hoople et Lou Reed, très important pour moi. Je me rappelle un hors-série de Libé auquel participait Philman, sur les 100 meilleurs albums en 1988 ou 1989. Et j'y ai découvert pas mal de trucs, dont "Transformer". J'avais toujours eu l'idée que Lou Reed était sulfureux mais, en écoutant l'album, je me suis dit, on dirait Elton John... J'ai beaucoup aimé tout de suite, c'est presque intime, comme une voix familière.

Photo Fabrice Demessence

R&F : D'autres albums importants ?
Alister : "The Stone Roses", dernier vinyle que j'ai acheté en juillet 1990 avant de passer aux CD. La fin d'une époque, mais je ne le savais pas. J'ai bien aimé Guns N'Roses à cette période. "Lies" et "Appetite For Destruction", après j'ai lâché. Et j'étais dans un groupe, on adorait les Black Crowes. Eux et les Guns faisaient déjà de l'hyper-nostalgie. J'ai complètement lâché mon époque à partir de Nirvana. J'ai trouvé ça abominable, bourrin. Je préférais les Pixies, de très loin. Et j'adore les albums solo de Frank Black.
R&F : Ensuite, vous êtes devenu chanteur sous le nom d'Alister. Qu'est-ce que vous essayiez de faire ?
Alister : Je ne sais pas... Je continue encore à chercher. Les chansons m'intéressent avant tout. La réputation des uns et des autres, leurs fringues, je m'en fous. J'écris des chansons, mais dans quel mouvement je me fonds, je ne sais pas trop. Même en studio, j'ai toujours fait attention à ce qu'il y ait un maximum de prises live, que ce soit le plus proche possible d'une façon de faire de la musique qui, pour moi, est la seule. J'ai beaucoup de mal avec la technologie actuelle. C'est un côté schnock qui est là et pourtant je ne suis pas passéiste à ce point.

Baudelaire

R&F : Comment est né Schnock ?
Alister : Je traînais avec mon camarade Laurence Rémila et on passait des heures à se dire que tout ce qui se sortait, c'était de la merde, et à parler de Jean Yanne, Jean-Pierre Marielle, Manset. Je suis un grand lecteur de Mojo et je vois comment les Anglais exploitent leur culture populaire, la pop. J'avais envie qu'on se réapproprie notre culture française qui n'a rien de honteuse, sans tomber dans le nanard. Jean Yanne, par exemple, est totalement sous-estimé et aucun média ne se l'est approprié. Il y avait quelques personnes à traiter de façon sérieuse. C'est parti de là et ça nous a un peu échappé. Je voyais quelque chose d'un peu plus classe, mais quand on a demandé au dessinateur Erwann Terrier de faire la couv', ça a changé le truc. C'est génial, ça s'est ajouté au projet. Même chose pour la direction artistique. Au début, de toute façon on croyait qu'il n'y aurait qu'un numéro pour le geste.
R&F : Et cette compilation incroyable, on avait besoin de retrouver des pépites perdues de Sardou ?
Alister : C'est l'occasion qui a fait le larron. Nos amis de Warner nous ont contactés pour travailler sur une version discographique de Schnock.

Comme dans la revue, on parle de variété et de chanson française — on laisse les trucs anglo-saxons à Rock&Folk qui le fait très bien — j'ai voulu que la compilation soit française et dans l'esprit de Schnock, entre trucs pointus, underground, mais en pêchant aussi dans la bonne variété. J'ai dû me taper l'intégrale de Sheila pour trouver une bonne chanson. Sardou, c'est un morceau un peu funky. Enfin, funky à la Sardou *(sourire)* avec des paroles assez poilues. Pour Il Etait Une Fois, connu aujourd'hui à travers des best of, on a écouté les albums et trouvé ce morceau où ils essayent de faire du rock West Coast à la française, c'est vachement bien. Ou Blue Vamp, ça sonne, les guitares sont incroyables, c'est bien foutu. Je ne sais pas d'où vient le groupe, peu importe. Pour Gainsbourg, on a pris la musique de "La Horse".

Il y avait deux problèmes avec lui : les droits, d'abord, mais surtout, on cherchait des morceaux peu connus. Et dans son cas, à moins d'habiter sur Mars depuis 40 ans, toutes ses chansons, même la plus mauvaise, sont connues, surtout dans la période 1970-1982 ou 1983, qui concerne la compilation. Kate et Anna McGarrigle, c'est dû à mes origines québécoises par ma mère. C'est bizarre d'entendre le français chanté comme ça. Oui, parce que l'autre figure imposée, c'était que tous les titres soient chantés en français. Le rapport de la musique pop et de la langue française m'intéresse, ça peut être affreux, alors que les Anglais n'ont pas ce souci de sonorité. Quand les Français réussissent à le faire, je trouve ça très chouette.

R&F : Eddy Mitchell y est parvenu. Il a créé un style...
Alister : J'avais écrit un papier sur lui dans Schnock. Je trouve que c'est un parolier même pas sous-estimé, mais ignoré. Son rapport aux paroles n'est pas français, il n'est pas dans le lyrisme échevelé. Ici, si on n'est pas Baudelaire... Alors qu'on peut faire une chanson simple comme "Dactylo Rock", "Société Anonyme" ou "Il Ne Rentre Pas Ce Soir" et être vachement bien.
R&F : Des albums français fétiches ?
Alister : Il y a tous les Gainsbourg, évidemment, mais j'ai une préférence pour "Vu De L'Extérieur". J'aime beaucoup "Le Beau Bizarre" de Christophe, les albums de Manset de 1975-1976, "Il Voyage En Solitaire". De vrais beaux albums. Et j'aime beaucoup le premier de Véronique Sanson et "Vancouver". C'est le premier visage féminin marquant. Françoise Hardy était un peu plus ado, Sanson était dans un truc d'autonomie, et ça s'entend dans ses chansons. Musicalement, c'est très brillant.

Plus tranchants

R&F : D'où viennent les titres de la compilation ? Collection personnelle ou celle des copains ?
Alister : Non. Il y a beaucoup de contraintes lorsqu'on fait une compilation, des problèmes de droits, etc. Il a fallu trouver les bons catalogues, creuser dans les petits labels, retrouver des trucs pas évidents. Le morceau de Bashung, par exemple, vient de la comédie musicale de 1973, "La Révolution Française". C'est un double album baroque et pas très bon. A l'époque, Bashung rame et traîne dans ce genre de trucs. Il joue Robespierre et chante cet appel au peuple un peu à la manière de Tom Jones. Il y a aussi des quasi-inédits en CD, comme la chanson de Nanette Workman. On a dû appeler au Canada pour retrouver des masters. On termine sur un morceau de Dashiell Hedayat que j'aime beaucoup.
R&F : Il y a des morceaux que vous n'avez pas pu avoir ?
Alister : Je suis dégoûté de ne pas avoir eu "La Bagarre", ce titre de Presley repris par Amanda Lear. Mais ce n'est pas elle qui s'occupe de ses droits et on n'a pas eu d'autorisation. J'adore Amanda Lear quand elle chante en français.

R&F : Dans votre pile de disques, il y a un album de Robert Charlebois...
Alister : On a fait un article sur son album "Fu Man Chu" dans Schnock. Tous les disques de cette époque sont fabuleux. Pour moi, Charlebois a été important culturellement. Ses premiers disques sont complètement psyché, il n'y a pas d'équivalent en France. Dès que les gens entendent cet

Photo Fabrice Demessence

accent joual, ça peut rebuter, mais c'est une façon de chanter le rock en français assez réussie. Je me dis que ce n'est pas impossible à faire. Il faut gratter, il y a beaucoup de merdes chantées en français qui se veulent pop ou rock, mais quand on trouve un truc bien, il faut le chérir et le mettre en valeur. C'est ce qu'on a voulu faire, se créer notre petit panthéon perso.

R&F : Schnock s'est fait une mission de réévaluer certaines personnes. Le numéro sur Coluche dévoilait d'autres aspects de sa personnalité pas toujours sympathiques...

Alister : On était partis sans a priori, on a accumulé les témoignages de gens très proches de lui et ça devenait gênant... C'était à charge. Pareil, on le fait peu en France, il n'y a pas beaucoup de biographies non autorisées par exemple. On aimerait des trucs plus tranchants et ce n'est pas facile à faire.

R&F : Vos dernières découvertes musicales ?

Alister : L'an dernier, je suis tombé sur ce mec, Joel Jerome. "He's A Complicated Man", j'adore. Il a dû enregistrer tout seul dans sa cave. Internet a permis une connaissance générale et instantanée, mais en 15 ans, les goûts des uns et des autres se sont fixés sur un genre *(il prend ses 45 tours)*. Gamin, j'achetais "Somebody's Watching Me" de Rockwell,

"Merde In France" de Dutronc, Village People "Sex Over The Phone", Break Machine, "Il Jouait Du Piano Debout" de France Gall, Talk Talk, Rod Stewart, etc. Il y a eu une globalisation de l'offre et les goûts sont devenus plus retreints. A Schnock, on a des gens très vinyle, mais j'ai tout numérisé et j'écoute au casque.

R&F : Des héros ?

Alister : J'adore Randy Newman *(sort "Good Old Boys" d'une pile)*. C'est ma famille. Quand ça ne va pas, je le mets. J'ai le même effet avec les films de Woody Allen et Mankiewicz. Et Steely Dan. Je me sens en bonne compagnie. C'est comme s'il y avait quelqu'un dans la pièce dont le cerveau m'intéresse. Ray Davies des Kinks aussi est un de mes héros. J'aime beaucoup "Muswell Hillbillies", le morceau "20th Century Man", c'est quasiment un manifeste de Schnock. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Album *"Sur La Platine De Schnock" (Warner)*

"Dans les Beatles jusqu'au cou"

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS, PRÉSENTE

3 4 5 6 JUILLET 2014 - ARRAS

10 ANS! MAIN SQUARE

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

IRON MAIDEN
THE BLACK KEYS
-M-
STROMAE
DAVID GUETTA
FRANZ FERDINAND
SKRILLEX
PAUL KALKBRENNER
IMAGINE DRAGONS
DÉTROIT
JACK JOHNSON
WOODKID
FOALS
LONDON GRAMMAR
MGMT
RODRIGO Y GABRIELA
JOHN BUTLER TRIO
GESAFFELSTEIN
BAKERMAT
DISCLOSURE
GIRLS IN HAWAII
KEZIAH JONES
YODELICE
ALICE IN CHAINS
AND MORE

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR ET DANS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

MAINSQUAREFESTIVAL @MAINSQUAREFEST

LIVE NATION

Ville d'ARRAS
Arras Communauté Urbaine
HEINEKEN S.A.S.
Crédit Mutuel Nord Europe
Coca-Cola
chronodrive
SFR LIVE
Pas-de-Calais Le Département
sacem
ter
SNCF
ROCK&FOLK
LA VOIX DU NORD
zippo
17
Virgin RADIO

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS / LICENCES 2-1055508 & 3-1055509 / SAS 513 118 869 00010 / ALL RIGHTS RESERVED.

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS, PRÉSENTE

MAINSQUARE

MAIDEN ENGLAND 2014

IRON MAIDEN

SPECIAL GUESTS

ALICE IN CHAINS

MASTODON

Ghost

3 JUILLET 2014 - ARRAS

www.facebook.com/ironmaiden
www.facebook.com/mainsquarefestival

INFO & TICKETS : WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR

WWW.FNAC.COM, WWW.TICKETNET.FR, WWW.DIGITICK.COM ET POINTS DE VENTE HABITUELS.

@ironmaiden
@MainSquareFest

IRONMAIDEN.COM

Ville d'ARRAS · Arras Communauté Urbaine · HEINEKEN S.A.S. · Crédit Mutuel Nord Europe · Coca-Cola · chronodrive · SFR LIVE · Pas-de-Calais Le Département · sacem · ter · SNCF · ROCK & FOLK · zippo · LIVE NATION · 17 · Virgin RADIO

SCOTT ASHETON 1949-2014

A 64 ans, l'indétrônable batteur des Stooges a eu la mauvaise idée de rejoindre son grand frère Ron dans l'au-delà.

Ça commence à *mal faire*. Et ça ne va pas s'arranger avec le temps. *Naturelle* ou précipitée par des abus divers auxquels ils se sont pourtant généralement livrés il y a des lustres, la mort, consciencieuse et vache, fauche les derniers rockers. Les stars, les anonymes et les iconiques. Scott Asheton, sans conteste, appartenait à la troisième catégorie.

Car, au risque de faire injure aux lecteurs de ce journal, on rappelle que cet Américain à belle gueule né en 1949 à Washington, dont la famille a beaucoup bougé avant de s'établir dans le Michigan au décès du père en 1963, était l'athlétique batteur des Stooges. L'autre groupe emblématique et prophétique, avec le Velvet Underground, du rock *made in USA* le plus noble, le plus fondamental et brutal de cette époque, et finalement de l'histoire de la musique qui nous intéresse. C'est à Ann Harbor qu'avec son frère Ron à la guitare et deux copains dont un certain Dave Alexander, Scott a joué dans son premier groupe, les Dirty Shames. Leurs exploits n'ont traumatisé personne, mais ont suscité l'attention de James Osterberg, ex-batteur des Iguanas (d'où il tient son surnom, Iggy) et des Prime Movers, autres groupes locaux. Autant fascinés par l'aplomb, la détermination et le bagou d'Iggy, lui-même impatient de quitter son tabouret pour le devant de la scène, que par les filles qui lui collaient aux fesses, les frères Asheton vont voir en lui le chanteur idéal. Si le soir de Halloween 1967, lors de leur premier concert, les Psychedelic Stooges servent une véritable bouillie sonore (à base de bruits d'aspirateur et d'outils électrique — Dave Alexander, pas encore bassiste, se contente de faire tomber une tête d'ampli Kustom sur la scène afin d'en faire résonner la reverb dans un fracas terrible) à un public étudiant particulièrement éméché, ils font bien meilleure impression à Danny Fields un an plus tard. Le responsable promo d'Elektra, à la demande de John Sinclair et Wayne Kramer, assiste à la prestation des Psychedelic Stooges en première partie de MC5, et tombe en pâmoison devant Iggy Pop. La suite est une des histoires les plus rabâchées du rock. Fields suggère au groupe de raccourcir son nom et Elektra finance un premier album homonyme produit par John Cale. Ron Asheton invente carrément une façon d'appréhender la guitare rock, et Scott délivre du mal des beats primaires mais primordiaux sur lesquels Dave Alexander fait rouler les graves.

En 1970, "Fun House" (avec Steve Mackay au saxophone) enfonce le clou avec davantage de folie encore, dans une indifférence qui faillit être fatale au groupe. Mais il insiste et se cherche encore : Alexander est viré en août, d'autres bassistes lui succèdent, et les Stooges tentent même de s'adjoindre un second guitariste, Billy Cheatam (le roadie !), vite remplacé par James Williamson. A la ville comme à la scène, Iggy surfe sur tous les excès (créant systématiquement l'émeute), mais à la fois solide et souple comme une araignée de caoutchouc, Scott permet aux Stooges de maintenir un semblant de cap et leur sauve souvent la mise. Finalement Elektra coupe le robinet que David Bowie fera rouvrir par Columbia. Selon le côté où l'on verse, "Raw Power", dernier album des Stooges *première période*, produit par le glameux, est le meilleur ou le pire de la formation qui ne connaîtra finalement la reconnaissance et le bonheur de jouer devant des publics importants qu'à partir de 2003, trois décennies après une séparation forcée par l'insuccès.

Durant toutes ces années loin d'Iggy, *Rock Action* n'a jamais cessé de battre ses peaux, notamment avec Scott Morgan (Sonic's Rendezvous Band, Scott Morgan Band, Scots Pirates), Rat Race Choir, Dark Carnival, ainsi qu'au sein de sa propre formation. Alerté par la qualité des shows donnés par les frères Asheton (avec J Mascis de Dinosaur Jr et Mike Watt des Minutemen), Iggy va donc rameuter ses ex-collègues au tournant du siècle. Ils enregistreront l'album ("The Weirdness") et le défendront âprement sur scène avant que Ron Asheton succombe à une crise cardiaque début 2009. James Williamson sera alors appelé à la rescousse pour d'autres tournées et d'autres concerts jusqu'à l'été 2011 où de graves ennuis de santé obligeront Scott à laisser son tabouret à Toby Dammit. Il est toutefois présent sur "Ready To Die", l'album des Stooges de 2013, et s'est bien sûr produit au tribute à Ron Asheton qui a eu lieu à Ann Harbor en avril 2011. Comme Ron, Scott Asheton serait donc mort d'une crise cardiaque le 15 mars dernier. Il avait soixante-quatre ans et laisse une femme, une fille et Iggy, seul survivant de la formation originelle, qui s'est fendu d'un bel hommage sur sa page Facebook le matin du drame, allant jusqu'à parler des Asheton comme de sa seconde famille. *No fun, my babies, no fun.* ★

JEROME SOLIGNY

Photo Mick Rock/ Retna/ Dalle

"Choisis"

FUZZY VOX

ROCK Habité par une foi indestructible, ce trio d'esthètes de la haute énergie met à nouveau Joinville-le-Pont sur la carte.

La jeune génération a compris quelque chose : elle ne peut compter que sur elle pour sortir ses disques. Dans ce contexte, certains se tirent sur la tige en répétant à qui mieux mieux qu'ils ont un groupe. Puis, une minorité poussée par ce type de conviction qu'on ne discute pas, produit le double de labeur. Fuzzy Vox, groupe franchement impressionnant sur scène, fait assurément partie de cette aristocratie.

Garder la main

On ne sait trop comment Joinville-le-Pont est passé de capitale de la guinguette à usine de groupes rock. Pendant que papi et mamie rejouent les tableaux de Renoir sur les bords de Marne, trois gosses du cru ont la révélation en reprenant "Have Love Will Travel" des Sonics ; ils sont nés pour jouer ensemble. L'écrire ainsi peut paraître bêta à ceux qui ne l'ont jamais vécu, mais la musique partage cette particularité avec le sexe : meilleure la synergie est, plus grand le plaisir sera. Fuzzy Vox est né ainsi, dans la jouissance d'une rencontre. Pourtant, Hugo Fabbri, Grégoire Dessons et Nicolas Maïa ne se contentent pas *"d'épicurisme"*. Ce power trio bosse de manière étonnamment forcenée pour des jeunes gens peu assidus côté étude. En peu de temps, ce travail les porte en studio où ils enregistrent un LP, entrée en matière nommée "Technicolor". On y entend une power pop nerveuse, aux guitares tranchantes comme un hommage à Wilko Johnson et aux rythmiques assez amples pour emplir le grand espace que laisse la formation à trois. Esthétiquement, Fuzzy Vox plaide l'adolescence. Hugo Fabbri, qui tient la guitare et chante ses propres textes, avoue *"qu'étant pion dans un collège, je m'inspire des histoires des gosses. Pour moi, un morceau de rock doit être la teenage song ultime."* Notons ici qu'une source d'inspiration similaire avait servi à Iggy pour écrire l'intégralité du premier Stooges. Cet album sort à la démerde, les amis étant mis à contribution. L'ingénieur du son en est un, le réalisateur du clip aussi, une partie des *financements* viennent de copains... Et pourtant, rien de leur production ne paraît amateur : les Fuzzy Vox ne font pas du DIY par défaut, mais par profession de foi. Ils veulent garder la main sur *"toute la chaîne de production"*. De l'organisation des concerts au pressage des disques. Un pouvoir qui leur permet de ne sonner ni *revivaliste*, ni lo-fi.

"Nos goûts nous portent vers des groupes qui ont une production recherchée. Les Flamin' Groovies et leur obsession spectorienne sont une source d'inspiration. Puis, on considère 'I Am The Cosmos' de Chris Bell comme une perfection…" Le trio a passé un cap. Premièrement en étant allé débusquer Pelle Gunnerfeldt, producteur des Hives, qui mixe et masterise ce nouveau dix-titres, "On Heat". *"C'est lui qui nous a choisis. Il a produit à distance, nous disait quel overdub enregistrer puis a fini le travail dans son studio."* Coïncidence, le single "1789" a été choisi pour *habiller* la nouvelle campagne Hollywood Chewing Gum. Puis, les Fuzzy Vox ont laissé tomber leurs uniformes lads Fred Perry/ tennis pour un costume façon Jam du meilleur effet sur scène. Car, c'est bien là qu'il faut les découvrir, eux et leur set *roller coaster*, finissant façon blitzkrieg avec leur reprise hallucinante de "Great Balls Of Fire". On a de la chance : une tournée française est prévue cet été. Puis, après avoir ouvert pour les Barracudas, ils feront la première partie de leurs héros, les Flamin' Groovies, le 12 juin prochain au Trabendo. Une preuve que le travail peut payer dans ce milieu de branleurs qu'est le rock'n'roll. ★

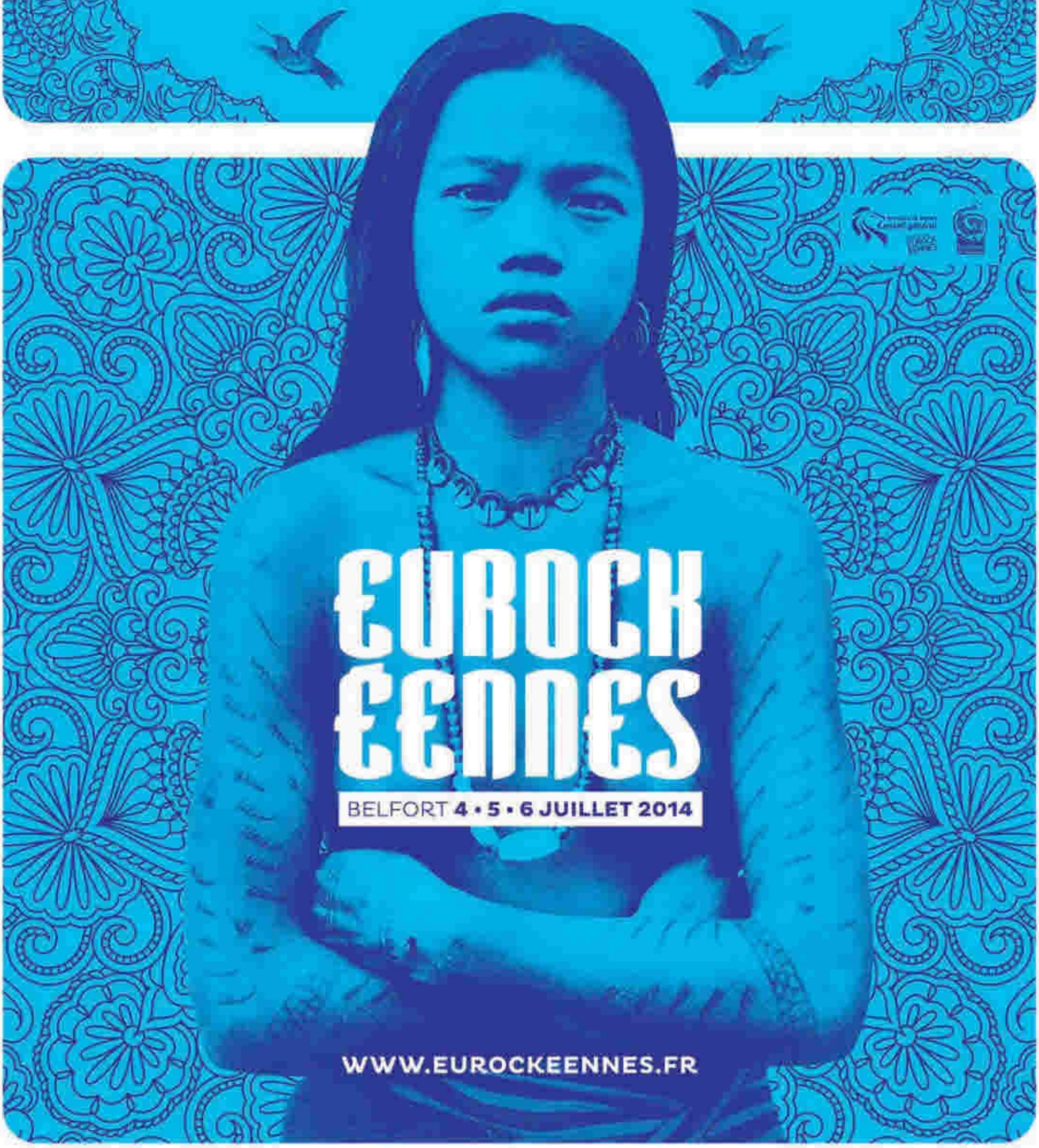
THOMAS E. FLORIN

Album *"On Heat"* (autoproduit)

Photo Eric Dessons-DR

MUSIC IN PARADISE

THE BLACK KEYS • STROMAE • SKRILLEX • PIXIES
FRANZ FERDINAND • SHAKA PONK • DETROIT
ROBERT PLANT & THE SENSATIONAL SPACE SHIFTERS
CASSEURS FLOWTERS • FOSTER THE PEOPLE • M.I.A.
VOLBEAT • METRONOMY • BENJAMIN CLEMENTINE
UNCLE ACID AND THE DEADBEATS...



EUROCK EENNES

BELFORT **4 • 5 • 6 JUILLET 2014**

WWW.EUROCKEENNES.FR

SNEP © CHARLES MARTIN / NATIONAL GEOGRAPHIC VINTAGE • APE 9001Z • SIRET 34973834100330 • LICENCES 1 - 1057054 / 2 - 1040039 / 3 - 1040100

#EUROCKS2014 · 1 PRESQU'ÎLE · 3 JOURS · 4 SCÈNES · 60 CONCERTS

ROCK THE PISTES

26 AU 30 MARS, DOMAINE DES PORTES DU SOLEIL

On en est désormais sûr : le rock est partout, y compris donc sur les pistes de ski alpin. Par un mercredi brouillardeux, c'est à 1800 mètres d'altitude qu'on se retrouve propulsé à coups de télésiège au cœur des pistes d'Avoriaz pour le premier concert du festival Rock The Pistes. Une quatrième édition où chaque jour, à l'heure du déjeuner, un concert est offert dans l'une des stations du domaine des Portes du Soleil, quatre en France et un en Suisse.

A Avoriaz donc, dans une cuvette de neige, voici le retour de **Klaxons**. Les quatre Anglais portent doudoune, anorak et lunettes fluo, exactement comme le public de taille respectable qui lui fait face, environ 1000 personnes. Les concerts sont gratuits, quoique accessibles uniquement à ceux qui se sont payé un forfait de remontée mécanique. Faute de vacances scolaires dans nos contrées à ce moment-là, l'assistance est en grande partie composée de Britanniques en goguette. Des gens qui semblent apprécier le snowboard, la bière et la facétie. Sous les assauts electro-rock-discoïdes de Jamie Reynolds et ses amis, l'arène de neige devient une déclinaison montagnarde d'Ibiza ou Manchester. Réjouissant concert où l'on s'aperçoit que les Londoniens disposent d'une pelletée de bonnes chansons extatiques. L'ambiance est potache à souhait. Une mascotte locale nommée *Shreddie* vient secouer sa tenue de singe sur scène, deux hardis spectateurs exposent leur intimité aux frimas de l'hiver et la prestation s'achève par l'obligatoire bataille de boules de neige.

Même principe le lendemain à Morgins, chez nos voisins helvètes. Le panorama ensoleillé est époustouflant et la scène prête à accueillir deux groupes qui ne se fréquentent sans doute guère dans la vraie vie. **Breton** ouvre les hostilités. Le rock épique des Londoniens ne sort pas du cadre non plus. Au passage, les Londoniens dévoilent quelques morceaux de leur deuxième album, métronomiques, nuancés et tortueux. Ensuite ? **Mass Hysteria** ! Le quintette français emmené par le jovial Mouss fait les choses avec plus de franchise. Pour ceux qui ne connaissent pas, du metal musclé mais sans solo, mélangé à un chant scandé dans notre langue. Pas sataniste pour un sou, le message est au contraire "*positif*" au possible, le bonhomme Mouss allant jusqu'à dédier une chanson à sa progéniture. Mais se fait plus menaçant quand quelques boules de neige fusent en sa direction.

Le lendemain à Châtel, un homme est attendu et craint par les locaux comme un yéti imprévisible et titubant : c'est Peter Doherty. Les **Baby Shambles** étaient sur place depuis lurette, le chanteur au chapeau évidemment à la bourre a finalement été acheminé sur les pistes à coups d'hélico et de motoneige. "*Good afternoon Switzerland*", dit le baladin céleste en préambule. Bien vu, Pierre, mais nous sommes en France. Le spectacle est assez alarmant : Doherty éclairé par un soleil aveuglant accuse un peu le poids des ans, des pintes et du reste. Les trois Baby Shambles soutiennent leur funambule chanteur avec une belle fidélité et le concert va cahin-caha selon le bon vouloir de l'ex-Libertines. Des passages punk fragiles mais bons, beaucoup de n'importe quoi (chute, escalade de grue, morceaux arrêtés en cours de route). Les festivités s'achèvent avec un certain soulagement et "Fuck Forever" en inébranlable tube. On voit un peu plus tard une monitrice de ski toute heureuse de s'être fait autographier le poignet par l'artiste. Ce dernier ayant d'après la légende émis le souhait de redescendre à ski, avant de finalement se raviser. Choix heureux, à l'instar des concerts qui continuèrent les deux jours suivants avec notamment un Mad Professor et Lee Perry paraît-il fantastiques. ★

BASILE FARKAS

Photo Kevin Paillier

Doherty dans la poudreuse

"Uneasy listening"

EELS

Homme de scène flamboyant, écrivain dépressif et humoriste incompris, l'ours mal léché Mark Oliver Everett aime embrouiller son monde. Explications avec l'intéressé qui sort son onzième album.

folk

A peine le temps de faire le tour de "Wonderful, Glorious" que sort "The Cautionary Tales Of Mark Oliver Everett", onzième album de Eels, à l'opposé du précédent sorti un an auparavant. Contemplatif, doux-amer, beau et dépouillé sans être austère, c'est l'un des plus personnels de Mark Oliver Everett *alias* E qui, depuis les débuts de son groupe en 1996, cultive les paradoxes. Réservé en interview, l'homme dévoile sa vie compliquée au fil des disques, abordant des thèmes délicats (suicide de sa sœur, mort de ses parents) en glissant une lueur d'espoir dans ses chansons les plus noires. Timide chronique, il se mue en showman sur scène, sans taper dans les clichés du genre. Et sous ses allures de père tranquille, il aime titiller — participation à un single se payant la tête des pro-flingues avec Jim Carrey, gros mots dans ses textes, parce que, dit-il l'air innocent, *"parfois, il en faut un pour qu'une chanson tienne debout. Ma vie serait plus simple si je ne le faisais pas."*

Célébration

Lorsqu'on arrive pour l'interview, E supplie l'attachée de presse de lui accorder une pause-cigare. Il nous embarque vite fait dehors. "*On ne m'a pas laissé sortir de la journée. Il est quelle heure ?*" Quasi l'heure du thé. "*Ils viennent tout juste de me nourrir…*" E allume son cigarillo. Deux bouffées plus tard, quand on le félicite pour l'album, il répond : "*C'est de l'uneasy listening. La promo me rend vulnérable. Cette fois, je le suis doublement, parce que j'ai mis des choses très personnelles sur l'album. Je n'y tenais pas, mais j'ai senti que je devais le faire. C'est un problème récurrent dans ma vie, ce côté compulsif. Un jour, j'ai entendu le terme* cautionary tales *et j'ai trouvé que ça s'appliquait à ce que j'étais en train d'écrire, que ce serait bien d'aider les autres à être moins stupide que moi. Il y a une certaine vérité universelle dans ces récits édifiants.*" La pause terminée, E ne retrouve plus la clé de sa chambre (dans sa poche). S'ensuit une lutte avec le lecteur de carte pour ouvrir la porte. S'il joue l'artiste dysfonctionnel, il mérite un Oscar. On le sent plutôt dans son monde où tout tourne autour de la musique. "*Je n'ai pas d'autre passion, ça a toujours été le cas. La musique prend toute la place et j'y déverse tout. C'est très déséquilibré, ça me laisse très peu d'énergie pour le reste. Je n'ai pas d'autres centres d'intérêt. J'ai écrit un bouquin, c'était bien plus difficile.*" Mais que ce soit bien clair : le livre autobiographique, comme ce disque, ne sont pas une forme détournée de thérapie. "*Ce qui m'intéressait pour 'Cautionary Tales…', c'était de réfléchir à toutes ces fois où j'avais été stupide. Dans mon cas, il s'agit d'être bête au point de ne pas apprécier une situation agréable. Ça m'arrive souvent.*" Il a travaillé avec les musiciens de "Wonderful, Glorious" qui l'accompagnent depuis un moment sur scène. "*On s'apprécie vraiment, on s'amuse, alors pourquoi ne pas montrer qu'on s'éclate ? Et c'est vraiment sincère. L'an dernier, on a poussé le bouchon plus loin en se faisant des câlins. Je me fiche d'avoir l'air cool, je préfère que le concert ait des airs de célébration.*"

Vers le fossé

Pour l'instant, E ne sait pas ce qui remplacera les survêtements de la dernière tournée mais, comme toujours, les chansons seront réorchestrées. "*En tant que spectateur, j'aime être surpris. Quand j'avais 16 ans, ma sœur m'a emmené à un concert de Neil Young et je pensais qu'il allait jouer de la guitare acoustique, comme sur 'Harvest'. En fait, c'était juste avant la sortie de 'Rust Never Sleeps'. Et tout le monde a été stupéfait. Ça m'a marqué pour toujours. Surprendre le public, c'est important pour moi et c'est aussi un problème, ça nous empêche d'être très populaire parce que, très souvent, le fan est mon opposé. Quand il va à un concert, il s'attend à un son précis et il ne veut rien d'autre.*" C'est étonnant de l'entendre parler de popularité. On n'a jamais eu l'impression qu'il cherchait à devenir l'idole des masses. "*Au moment du premier album, tout le monde voulait que je joue le jeu typique de la célébrité. Ça ne m'intéressait pas. J'étais sûr qu'il y avait d'autres façons d'évoluer. Qu'est-ce qu'a dit Neil Young quand il s'est mis à sortir des albums plus bizarres après le succès de 'Harvest' ? 'Je suis allé vers le fossé. Le voyage était plus accidenté, mais j'ai vu des gens intéressants.' C'est un peu ce que j'ai fait à ma façon.*" ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Album ***"The Cautionary Tales Of Mark Oliver Everett" (Pias)***

Hommes de lettres

E n'est pas le premier artiste à se faire connaître par une simple initiale, une pratique périlleuse en ces temps de *googlisation*. En France, on a bien évidemment Matthieu Chédid, mieux connu sous le pseudonyme de la treizième lettre, M, ou encore la chanteuse L. Plus obscur, on a aussi Bootsey X & The Lovemasters (groupe rock de Detroit) et Mister C (*alias* Richard West) des Shamen, groupe techno anglais des nineties. Les rois de la lettre unique restent les rappeurs, dont pêle-mêle AMG, Bun B, Cool C, Eazy-E (de NWA), KRS-1, MJG (du duo 8Ball & MJG), DJ Q, et... Eminem (M&M).

Photos Piper Ferguson-DR

"Anti-hymne"

HOWLER

rock Le jeune groupe de Minneapolis est de retour et demeure tel qu'il était : rudimentaire, turbulent et inspiré par les Replacements. Trois bons points.

On a découvert Howler avec "America Give Up", premier album qui appelait d'autant plus facilement les comparaisons avec les Strokes que ses auteurs ont été signés par Rough Trade, label des Strokes, donc, au moment du dixième anniversaire de "Is This It". Est-ce pour couper court à ces analogies, si agréables qu'elles soient, que le jeune quatuor de Minneapolis, Minnesota s'est ensuite empressé d'annoncer que le disque suivant serait un hommage à Bob Dylan ? Les faits sont là : l'empreinte du grand homme de Duluth, Minnesota se fait peu sentir sur ce deuxième opus. *"Ah oui, c'était un autre projet, en fait… Cet album, c'est notre troisième tentative de deuxième disque"*, racontent Jordan Gatesmith et Ian Nygaard, respectivement chanteur et guitariste.

Sourire aux lèvres

On est moins à l'école des Strokes que chez de dignes héritiers des Replacements. Comparaison tentante aussi, vu leurs origines. *"C'est ce qui est venu, on a arrêté de vouloir sonner comme quelqu'un. C'est plus celui-ci, notre premier album,* (on s'y perdrait presque — NdA) *le premier, je l'ai écrit dans ma chambre à la fac, celui-ci est plus collaboratif. Il a été écrit en juillet, en deux semaines."* Entretemps, trois membres du groupe sont partis poursuivre d'autres projets : *"Il n'y a pas de rancune."* Mais *"il fallait trouver des gens qui puissent aider au processus créatif"*. Sans rancune, hein ? Mais le sarcasme facile. Ce deuxième album, sardoniquement intitulé "World Of Joy", se moque de la religion ("Indictment"), des fils à papa ("Yacht Boys"), des pauvres, de la scène rock, de soi-même : *"Je suis si idiot"*, dit la chanson-titre, et ces émules des Replacements avouent *"avoir même peur de sortir les ordures"*, allusion finaude à "Sorry Ma, Forgot To Take Out The Trash". Il n'y aura pas d'autre son de cloche : *"Rien n'est sacré"*, *"qu'ai-je à perdre ? Beaucoup de rien du tout"*, et une petite mention pour la *blank generation* au passage. Nihilisme punk ? Non, sarcasme 21e siècle : *"C'est pour rire. On n'est pas si négatifs"*, expliquent-ils, eux qui évoquent les *"points négatifs d'être en vie"* sur la chanson-titre. Elle doit beaucoup aux Stooges : *"C'est chez eux qu'on a trouvé l'idée de répéter le même mot, encore et encore*, explique Ian. *Je l'ai écrite dans ma cave. J'habite dans le ghetto, et juste à côté il y a une église abandonnée depuis dix ans, qui s'appelle Joy World."* De fait, les jeunes gens qu'on rencontre n'ont pas l'air trop malheureux. Jordan s'enthousiasme pour tout, le guitariste, héros du très Ramones "Drip" qui tourne en dérision son étonnante propension à se retrouver aux urgences en tournée (*"et le fait que je me plains beaucoup"*), a un sourire aux lèvres et ne se plaint de rien, à part des rigueurs météorologiques à Minneapolis : *"Trois mois d'été, du froid tout le reste de l'année, parfois de la neige l'été !"*

Remplir le vide

Quand on demande, prudemment, s'ils respectent quelque chose, ils se marrent encore : *"Plein de choses, je crois… mais pour l'instant, j'ai du mal à voir quoi."* Ah, si, *"l'esprit du rock'n roll"*, *"le fait d'être jeune et de faire du rock"*, et une liste d'artistes à n'en plus finir, par exemple Jonathan Richman, récemment vu en concert : *"C'était comme partir en vacances pendant 40 minutes. Il est vieux et il réussit toujours à faire danser le public rien qu'avec une guitare acoustique."* Jordan s'est moqué de la scène musicale de Minneapolis dans une interview accordée au Guardian et semble récidiver sur "Don't Wanna". Il rectifie le tir pour nous : *"Il se passe des trucs incroyables en ce moment là-bas : beaucoup de groupes intéressants, maintenant, on s'y sent plus à la maison. 'Don't Wanna' ne se veut pas condescendant, c'est une sorte d'anti-hymne."* Comme beaucoup de leurs titres ? *"Ah oui ? Super, alors."* Leur culture musicale n'a d'égale que leur propension au namedropping, l'album cite les Smiths, Kurt Cobain, les Germs et multiplie, donc, les allusions à d'autres musiciens. *"Richard Hell, c'est le classique : comme Shakespeare écrivait sur le fait d'écrire un poème, cette chanson, 'Louise', parle d'écriture : que reste-t-il à dire ? Comment remplir le vide ? Il y a tellement de trucs qui ont déjà été écrits"*, soupire Jordan. Bonne nouvelle, cet excellent album prouve qu'ils ont trouvé une manière bien à eux d'exprimer des désillusions tout sauf neuves, et au moins, on est tranquille, pour eux le rock reste un espace de rébellion. ★

BUSTY

Album *"World Of Joy" (Rough Trade/ Beggars)*

Rough Trade, 36 ans indépendant

C'est en 1976 à Kensington Park Road que Geoff Travis, ancien prof d'art dramatique, fonde le magasin de disques Rough Trade, qui devient deux ans plus tard un label indé. Sur un modèle coopératif, il sort les disques de Scritti Politti puis lance un réseau de distribution, le Cartel, qui diffuse les labels Factory et 2 Tone. Rough Trade sort le premier album des Français de Métal Urbain mais aussi Subway Sect, Stiff Little Fingers, The Fall ou Cabaret Voltaire. Devenu en 2007 partenaire du Beggars Group, Rough Trade a depuis lancé Warpaint, Emiliana Torrini... et Howler.

Photo DR

"Soulagement"

DEATH®

Peut-être à cause de son nom, ce groupe de Detroit a brillamment tout raté dans les seventies. La formation des frères Hackney, aujourd'hui reformée, a enfin trouvé un auditoire à même d'apprécier son mélange de hard et funk.

rock

Vendredi 31 janvier 2013, Festival Sons d'hiver à Fontenay-sous-Bois. Après une heure de jazz-rock insipide, trois Blacks rastas bedonnants montent sur scène, vêtus de longues vestes noires et de marcels un peu trop serrés. On s'attend au pire mais, dès les premiers accords, le son violent qui explose hors des enceintes bouscule l'assistance dans ses strapontins. Du hard rock porté par un groove funk dément. En une heure, le trio Death® (désormais avec un ® pour ne pas confondre avec les métalleux homonymes) a fait revivre l'esprit du Detroit des années 70.

Saborder sa carrière

Quand Drag City a exhumé en 2009 les bandes enregistrées par les frères Hackney en 1975 sur l'album "For The Whole World To See", on n'aurait jamais imaginé voir Death un jour jouer sur scène, et encore moins prendre une telle claque. Car l'histoire de Death® est incroyable, aussi dingue que celle de Sixto Rodriguez, autre musicien de la Motor City redécouvert sur le tard. Une histoire de fraternité, refus des compromissions, mort et résurrection. Originaires de la banlieue de Detroit, les frères Hackney ont vu leur vie chamboulée en 1964 par le passage télé des Beatles au Ed Sullivan Show, première introduction au rock'n'roll. *"Après on est allés au Grande Ballroom voir tout ce qui passait : Bob Seger, Amboy Dukes, MC5, Iggy & The Stooges, mais aussi des artistes Motown comme The Temptations. On pouvait entendre tous les genres musicaux au même endroit"*, raconte le chanteur et bassiste Bobby Hackney de sa voix grave. Avec son frère Dannis (batterie), ils sont les deux seuls survivants de la fratrie et parlent avec passion de David, guitariste et âme du groupe, décédé en 2000. *"David avait ce concept mystique autour de la mort. Il voulait en faire un symbole positif, de renaissance."* C'est ainsi qu'en 1974, le groupe abandonna le nom de RockFire Funk Express pour devenir Death, quitte à s'aliéner les promoteurs et saborder sa carrière. *"Les salles de rock ne voulaient pas de nous, et ça n'avait rien à voir avec notre couleur de peau. Dès qu'on appelait un club et qu'on disait le nom du groupe, on nous raccrochait au nez*, s'esclaffe Bobby. *Devant tant de rejets, David a alors décrété :* 'Nous allons initier la communauté noire au rock'n'roll.' *Ça a été encore pire."* Punk avant l'heure, les Death se firent toutefois repérer grâce à une cassette de démos qu'ils avaient distribué à des radios locales. Les titres finirent par arriver aux oreilles de Clive Davis, tout puissant patron de Columbia. Les morceaux high energy du trio lui plaisaient, le nom beaucoup moins. Alors que l'enregistrement d'un album était bien avancé, il intima au groupe de se trouver un nouveau blaze. La réponse de David Hackney fut cinglante : *"Allez en enfer !"* Bobby s'étonne encore de la témérité de son frère : *"Il a dit ça au mec qui a signé Janis Joplin et Aerosmith ! Après ça, c'était fini."* Le label coupa les vivres au groupe qui, dans un dernier acte de foi, publia à ses frais le 45 tours "Politicians In My Eyes". Un disque devenu culte qui poussera quelques collectionneurs à retrouver la trace du groupe trente ans plus tard.

Photo DR

Death® 2014

La mort leur va si bien

Si appeler son groupe Death était l'ultime provocation durant les seventies, les mentalités ont depuis évolué : entre le death metal et la catégorie deathrock, la mort se porte bien dans le rock américain. Depuis Grateful Dead, on a eu Christian Death de Los Angeles, ...And You Will Know Us By The Trail Of Dead d'Austin (Texas), Murder By Death, Death Cab For Cutie. N'oublions pas les Dead Kennedys de Jello Biafra, Dead Can Dance et les Dead Boys du regretté Stiv Bators, mort à Paris en juin 1990, percuté par un taxi. ***Life's a bitch and then you die***

Le rock'n'roll en nous

La suite de l'histoire est narrée dans un excellent documentaire sorti aux Etats-Unis l'an dernier (et qu'on ne désespère pas de voir un jour en France) intitulé "A Band Called Death". On y apprend que ce sont les fils de Bobby qui ont poussé les frangins à retrouver les bandes master dans leur grenier. On y découvre comment Drag City s'est entiché de leur album inachevé et a décidé de le publier. A la demande des enfants de Bobby, le groupe s'est reformé, avec Bobbie Duncan (qui jouait avec eux dans le groupe reggae Lambsbread) comme guitariste. *"On n'avait pas joué de morceau de Death depuis 1979*, se rappelle Bobby Hackney. *On se demandait si on était capables de le faire, surtout sans David. Pouvait-on retrouver l'énergie de Death ?"* La suite a prouvé que oui. Après une première salve de démos publiée en 2011 ("Spiritual • Mental • Physical"), une nouvelle collection d'inédits du groupe paraît en avril. Nommée "III", elle consiste en des morceaux écrits en 1974 mais interprétés par le groupe actuel. *"On a été surpris de constater à quel point on avait encore le rock'n'roll en nous*, avoue Bobby. *C'est pour ça qu'on a écrit la chanson 'Relief'. Quel soulagement de refaire du rock'n'roll ! On avait refoulé ça depuis 30 ans."* ★

ERIC DELSART

Album *"III" (Drag City/ Modulor)*

Photo DR

Bread and pots, en langage codé, du blé et de l'herbe...

CAGE THE ELEPHANT

Flamboyant sur scène et brillant en studio, le quintette post-grunge connaît enfin son plein épanouissement. Dernier détail à régler pour Matt Schulze et ses amis : rencontrer le succès de masse.

Quelque chose, à l'évidence, a changé pour Cage The Elephant : il n'est que dix-sept heures, et quelques groupies font déjà le pied de grue devant la Maroquinerie pour apercevoir leurs idoles. Un feu de paille ? Certainement pas. Ces gars-là ont gagné leurs galons à la dure, grimpant marche après marche vers une notoriété à la mesure de leurs excellentes chansons et de leurs concerts explosifs.

Peur de la musique

Cela faisait bien trois ans que l'on n'avait pas vu Matt Shultz. Depuis cette prestation faramineuse au festival Rock En Seine où, en plein après-midi, il avait dynamité à lui seul la scène de la Cascade, se retrouvant fréquemment à slammer, agitant une longue crinière, tout en continuant de beugler dans son micro. On le retrouve aujourd'hui bien différent, radieux, comme apaisé, les cheveux courts, sa veste bleu marine arborant une broche en forme de cœur. Le souvenir de cette journée reste cependant bien présent en lui : *"Ah oui, c'était cool. Avant ce concert, ça faisait un bail qu'on n'était plus venus en France, depuis les Transmusicales de Rennes en 2009. On était curieux de voir si ça allait marcher devant une foule si nombreuse, et la réponse a été très positive. J'ai adoré me jeter dans le public."* Trois ans ont passé depuis. Trois années au cours desquelles ce quintette venu du Kentucky a abattu un travail colossal, rigoureux, labourant consciencieusement les Etats-Unis, l'Europe, accumulant les premières parties de prestige, comme Foo Fighters ou les Black Keys. Des contacts fructueux, au point que Dave Grohl se retrouvera même à marteler pour Cage The Elephant, quelques dates durant. Explication : *"Notre batteur a eu une crise d'appendicite la veille d'un concert. On a dû foncer à l'hôpital, avec la peur de devoir annuler la fin de la tournée. Et puis j'ai reçu un coup de fil de Dave Grohl. Il m'a demandé, le plus simplement de monde, si nous n'aurions pas besoin d'un batteur* (rires). *Dave est l'un des héros de ma jeunesse."* Il n'en faut pas plus pour comprendre que Cage The Elephant est passé dans la catégorie supérieure, celle des aspirants au succès populaire. "Melophobia" pourrait bien les y aider : *"La traduction littérale de ce titre est la peur de la musique. La crainte d'écrire des choses qui sortent vraiment de l'intérieur. Mais c'est compliqué de se dévoiler autant."*

La Mecque du rock

On comprend donc que sa gestation a été plutôt difficile. Matt, l'air grave, acquiesce : *"Sur notre précédent album, on peut dire qu'on était clairement influencés par les Pixies, sur 'Aberdeen' par exemple. Pour celui-ci, franchement, on a essayé de créer*

Photo DR

quelque chose qui ne ressemble à rien d'autre. Je me suis coupé de la radio, j'ai écouté des chansons de Noël, je ne voulais pas être directement influencé par l'extérieur. Après cinq ans sur la route, je me suis offert ma première maison et j'ai commencé à la décorer, à déplacer les objets de façon compulsive. J'ai connu une période de dépression, on peut le dire. 'Telescope' raconte ça, comme un oiseau qui m'observerait par la fenêtre." Finalement, on se rend compte que Matt y narre le plus souvent sa nouvelle vie, entre joie tranquille et questionnement intérieur. Il file le parfait amour avec une jeune fille bien de chez nous, aperçue au premier rang des Transmusicales et qu'il a épousée au début de l'année, a déménagé à Nashville, dont l'activité débordante a inspiré la plutôt cryptique "Teeth" : *"Après l'avoir écrite, je me suis rendu compte que les gens pensaient qu'elle parlait de cocaïne* (rires). *Mais ce n'est pas trop mon genre, je suis plutôt dans les trucs du type speed… 'Teeth', c'est à propos de l'énergie qu'il y a dans cette ville. Jack White y vit, les Black Keys aussi, Robert Plant, Alabama Shakes, Ranch Ghost, Bad Cop, Turbo Fruits, Jeff The Brotherhood… C'est devenu la Mecque du rock.*" Cet ex-garnement bravache a mûri. Il en convient aisément : *"Je me sentais enchaîné à une certaine éthique punk, il fallait que je sois suffisamment énervé, sinon ce n'était pas cool. Je me pose moins la question aujourd'hui, je fais ce dont j'ai envie. On est un peu dans une sorte de renaissance artistique.*" Sur scène, heureusement, il n'a pas trop changé. Le soir même, il a enflammé une sautillante Maroquinerie, se retrouvant une fois encore *sur* le public dès le second titre d'une bouillonnante prestation qu'il a achevé de la même manière, porté en triomphe par des spectateurs conquis. Un spectacle total, impressionnant, qui prouve que Cage The Elephant va grandir, encore et encore. ★

JONATHAN WITT

Album *"Melophobia" (RCA/ Mercury)*

"Comme un oiseau"

Drogue & Roll

La drogue ? Un des thèmes moteurs du rock bien sûr, de "Sister Morphine" à "Rehab". Pour le speed, on citera "White Light/ White Heat" du Velvet Underground et "Dr Jimmy & Mister Jim" des Who. La coke a eu "Cocaine" (versions JJ Cale et Clapton) et "Coke N" (subtil) d'Izzy *Guns N'Roses* Stradlin. L'acide est à l'origine du "White Rabbit" de Jefferson Airplane et de l' "Acid Commercial" de Country Joe McDonald. L'héroïne est l'inspiration du bouleversant "The Needle And The Damage Done" de Neil Young, de la valse "Golden Brown" des Stranglers et du sulfureux "Heroin" du Velvet. Lou Reed *again*.

"Comme Booba"

MUSTANG

Amalgamer guitares twang, claviers teutoniques et paroles dans la langue de Juliette Gréco, voilà le défi que relève le trio clermontois depuis trois albums. Avec un certain panache.

pop

Les Mustang, Jean Felzine (chant, guitare), Johan Gentile (basse) et Remi Faure (batterie), viennent de Clermont-Ferrand, n'ont pas encore dépassé les 25 printemps et divisent le pays. Leurs fans sont fidèles, leurs ennemis sont teigneux. Voire carrément idiots à l'heure des jugements. "Ecran Total", leur troisième album, s'en moquera probablement. Il a de quoi braver bien des tempêtes, calmer bien des crétins, allumer bien des passions. Ce disque dévoile une maturité enfantine : c'est tout le paradoxe de douze chansons incandescentes, fières et narquoises, belles et casse-gueule.

Booba, chanteur français

Juliette Gréco, Mustang, Booba : la chanson française. Booba, né Elie Yaffa, a débuté avec le rappeur Ali au sein du duo Lunatic, dont le premier album "Mauvais Œil" fait sensation en 2000 (disque d'or en indépendant). Violent, brillant, roi de la *punchline* qui cogne dur (*"Malabar, Choco BN, sale Noir, ma génération"*, *"L'œil de Rocky, les couilles à Rocco"*), B2O a séduit l'écrivain Thomas Ravier qui lui a consacré un texte en 2003 dans la NRF créée par André Gide. Onze ans après, on en parle encore. Son dernier album, "Futur", est certifié platine.

Bouteilles à la mer

Comme les enfants dans un film de Peckinpah, les trois Mustang acceptent de ne rien cacher, mordent, piquent, attaquent et c'est souvent formidable. "Les Oiseaux Blessés", chanson d'ouverture, est une flamme éternelle, un gage de cœur. Une réussite. Elle est inspirée par Richard Hell. Elle est une perle au cœur de la fange d'aujourd'hui. "Ecran Total" est le générique d'un JT sans prompteur ni propagande, diffusé très tard, quand la nuit a avalé les derniers bruits parasites. "La Mort Merde" illumine nos ténèbres. "Mes Oignons (Ne Font Pleurer Que Moi)" donne beaucoup avec très peu. Cet album a nécessité beaucoup plus de travail, d'efforts, de temps que les deux précédents. Retranchements. La production claque, les arrangements avancent au grand jour, torse bombé. Ici, le songwriting est quelque chose d'important. C'est tangible, véritablement. Comme avant, il y a très longtemps. Il y a du Kraftwerk, du Burt Bacharach, du Bowie teuton, du Hank Williams, du Suicide, du rock and roll, de la country, de la pop et des nappes, le sang du quotidien, les aimés qui partent pour toujours et les rires qui contournent le pire dans ce disque comme tombé du ciel. D'ailleurs.

Le groupe fixe rendez-vous dans une brasserie populaire dans le 18e arrondissement. Il est à l'heure. Le soleil s'invite avec un vent de glace. Jean commande une bavette. Saignante. Johan et Remi se contentent d'un verre. C'est Jean qui parle le plus, sans séduction, il n'est pas là pour copiner. Il raconte sa musique comme s'il partait en baston. Il est habité et répond sans détour : *"Rares sont les gens qui aiment tout ce que l'on fait. Parce qu'on fait quand même des choses très disparates : des grandes ballades, des morceaux rapides, des titres drôles ou sérieux… Sur notre premier album, on a même évoqué les pires noms pour nous décrire. Aujourd'hui, je pense que les gens ont compris où on voulait en venir… Dans cet album, il y a ce mélange de rock and roll premier, de trucs plus allemands avec des synthétiseurs et de chansons en français. Il boucle en quelque sorte un travail sur trois albums, comme une trilogie. Ces chansons sont solides, bien bâties. Je l'ai déjà dit mais notre métier, c'est d'être chansonnier. On fait de la chanson française, comme Booba. Comme tous ceux qui chantent en français. Peu importe le genre pratiqué. Après, le succès… Les chansons, ce ne sont jamais que des bouteilles à la mer…"*

Ça reste un rêve

On aborde alors une question épineuse, en tout cas mystérieuse : Mustang donne parfois l'impression, quand il s'adresse aux médias, de ne pas être légitime, de presque s'excuser d'être là. Jean : *"Ah non ! Pas du tout. Et en même temps, moi, on m'a allumé exactement pour l'inverse. Parce que je n'arrêtais pas de dire qu'on avait les meilleures chansons… Je le pense toujours d'ailleurs."* On convoque ensuite l'avenir. Le groupe dit son envie de revenir à quelque chose de plus instinctif, à trois, de réduire les durées, d'écraser les contraintes. On ne peut que comprendre. Johan : *"On a mixé cet album en août. Ça fait déjà loin. C'est très long."* Jean : *"On aimerait déjà passer à la suite…"* L'entretien se termine. *"Il y a un truc que je dois dire avant la fin, c'est important ! Il y a un mot que je ne supporte pas et qu'on te sort tout le temps en maison de disques ou dans les médias, c'est le mot univers. Mustang n'est pas un groupe à univers. Il est horrible, ce mot ! Et il ne veut rien dire"*, tient à préciser Jean. Chose faite donc. Mustang, groupe hexagonal joliment hanté par les fantômes américains, avoue en conclusion n'avoir jamais traversé l'Atlantique : *"Même pas comme touristes"*, ricane presque Jean. *"C'est bien, ça reste un rêve, ça continue à nous faire fantasmer"*, dit Remi. On comprend alors mieux pourquoi la musique de Mustang est aussi généreuse, décomplexée, sur un fil, dénuée de tout cynisme. Elle n'a pas abdiqué. ★

JEROME REIJASSE

Album *"Ecran Total"* (Arista/ Sony Music)

Photo DR

Roland

"Cacophonie"

WILD BEASTS

pop Sauvages par le nom mais cérébraux quand il s'agit de création, les quatre Anglais relancent le dandysme synthétique sur leur quatrième album.

Au moment où Fauve semble représenter l'avenir du rock en France (sic), il est peut-être utile de signaler dès maintenant que les Anglais pur jus de Wild Beasts (originaires de Kendal, Cumbria) ont eux-mêmes commencé sous le nom de Fauve, en français donc, avant de le répudier car trop poseur : *"C'était de l'idéalisme adolescent : être les rebelles ultimes, les outsiders, comme le mouvement artistique qui a été rejeté pour sa brutalité, son caractère scandaleux. Ça nous allait et ça nous va toujours. La traduction en anglais, cela dit, a été capitale pour faire comprendre l'idée, le fait que quelque chose de beau n'était pas forcément décoratif."*

Trop cool, trop trendy

Dix ans déjà que Wild Beasts occupe une place particulière dans l'indie art rock, dix ans déjà que ses deux impressionnants chanteurs Tom Fleming (baryton) et Hayden Thorpe (voix de fausset) entrelacent leurs organes en d'exigeantes vocalises. On peut tenter une autre comparaison : avec Savages, même si leur musique est sans rapport, ils n'ont pas comme seul point commun que leur choix d'un nom carnassier. Eux aussi vont chercher le paradis perdu dans l'instinct ("Mecca", "Nature Boy") tout en cultivant une certaine préciosité angoissée. *"Une véritable rébellion peut-elle exister dans une ville aussi chère et capitaliste ?"* demande Tom, rencontré avec Hayden à Londres dans un lieu culturo-artistique hype de Hackney où, incidemment, on croise aussi Django Django en plein brainstorming devant des cafés. Tout juste de retour du Mexique, les deux musiciens commencent étonnamment par évoquer le culte que vouent les Sud-Américains à Morrissey, concluant que *"du coup, ils comprennent l'humour noir"*. Le public a probablement apprécié la chanson de Miley Cyrus qu'ils reprennent sur scène ces temps-ci, reste que leur propre discographie est, globalement, à prendre très au sérieux. *"Ce disque est plus brutal, plus concret, plus urbain, né dans cet environnement angoissant et claustrophobe qu'est Londres."* Le moins qu'on puisse dire est qu'ils éprouvent des sentiments ambigus pour la capitale anglaise, où ils ont fini par s'installer pour travailler *"dans les meilleures conditions possibles"*, après avoir vécu à Leeds et à la cambrousse où *"culturellement il n'y a rien. Notre travail s'est vraiment amélioré depuis qu'on vit ici. C'est une ville qui peut contaminer quelqu'un de plus jeune : trop cool, trop trendy… Tu ne vis pas à Londres, c'est Londres qui vit en toi."* Après trois ans de tournée, ils ont consacré un an entier à ce quatrième album : *"Ce n'est pas un don de Dieu, ce qu'on fait c'est une forme d'artisanat. On a du temps, il faut s'en servir à bon escient, beaucoup de chansons ont nécessité de la minutie, de la prudence, elles pouvaient être des désastres aussi bien que de très bonnes chansons."*

La beauté de Miley se voit sans délai

"Wrecking Ball" a fait passer Miley Cyrus du Disney Club au porno light presque sans transition. Cette puissante chanson a déjà été reprise, en plus des Wild Beasts, par les Dixie Chicks dans une version *heroic country-rock* plus que convaincante. L'Anglais James Arthur s'y est mis également, ainsi que les Gregory Brothers (version country) et London Grammar sur la radio BBC1. Melissa Benoist l'a chantée dans un épisode de la série pour ados "Glee", en parodiant la fameuse vidéo au léchage de marteau. Les hiérarchies, plébiscitent les nouveaux artistes autoproduits *(www.myspace.com)*...

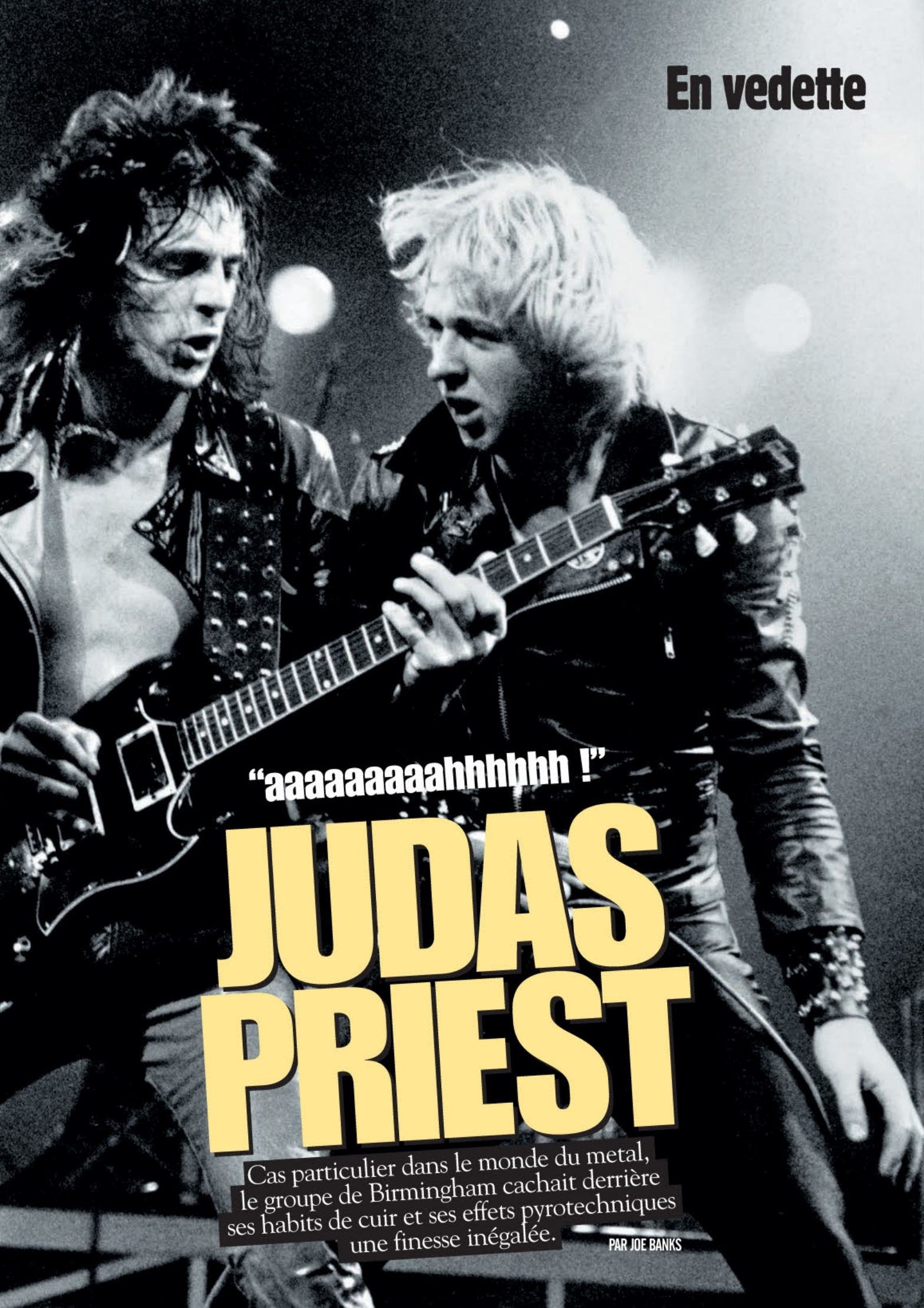
Choses simples

L'album a été écrit et peaufiné sur ordinateur, ce qui explique également le temps de réalisation, l'ordinateur offrant *"des possibilités immenses"* y compris celle de se prendre la tête à l'infini. Adoptée au début pour des raisons pratiques et notamment parce qu'elle permet de bosser dans le bus, les avions et *"les appartements minuscules dans lesquels on vit, comme tout le monde dans cette putain de ville"*, cette *"façon moderne de travailler"* est à plus d'un titre *"une sorte de réponse à notre environnement. On voulait que ce disque reflète cette cacophonie, ce trop plein d'informations dont tout le monde fait l'expérience aujourd'hui. Un espace de calme et de clarté à l'intérieur d'un monde constamment mouvant."* Comme ne l'indique pas le jeu de mots du titre "Present Tense" (temps présent/ présent tendu), les jeunes gens disent avoir été *"moins perplexes qu'avant en bossant. Ce n'est plus l'album d'un jeune groupe en colère, il est plus heureux, plus optimiste, plus mesuré"*, et ils revendiquent désormais *"de parler de choses simples"*. Pas tant que ça, leurs chansons sont toujours assez obscures. On verrait bien dans "Sweet Spot" leur "Sexual Healing" : pas trop, *"c'est vaguement à propos de l'euthanasie… Et sur le fait que le sexe et la mort sont à l'opposé du même spectre, sur la beauté de ce fait. C'est facile de trop intellectualiser la musique, mais c'est aussi quelque chose de sensuel, physique, émotionnel. On voulait être plus direct, au risque de passer pour stupide."* Aucun risque. ★

BUSTY

Album *"Present Tense" (Domino)*

Photo Klaus Thymann-DR



"aaaaaaaaahhhhhh !"

JUDAS PRIEST

Cas particulier dans le monde du metal, le groupe de Birmingham cachait derrière ses habits de cuir et ses effets pyrotechniques une finesse inégalée.

PAR JOE BANKS

"*Exploser, recharger, cette quête incessante…*" ("Sin After Sin"). Judas Priest est la quintessence du groupe heavy metal pour la simple raison qu'il était le premier à franchement se reconnaître dans cette description. Depuis le milieu des années 1970, Judas Priest a joué un rôle clé pour rassembler les éléments de base qui allaient définir le metal moderne (riffs de précision, solos virtuoses, batterie ultra rapide, paroles racoleuses) en un tout satisfaisant et suprêmement excitant. Tandis que des groupes comme Rainbow, UFO, Thin Lizzy et Scorpions opéraient en terrain et période similaires, il y a un degré d'engagement envers le genre qui distingue Judas Priest de ses pairs.

Code génétique ADN metal

Outre la musique, Judas Priest, et en particulier le chanteur Rob Halford, ont incarné le look heavy metal, avec des cuirs de biker et des clous portés en symboles de la dureté et du côté musclé des chansons. Le fait qu'en tant que gay, Halford se soit inspiré pour son image — et celle du metal par défaut — de la scène SM hyper masculine est une ironie toujours plus savoureuse pour les critiques du prétendu conservatisme de ce genre musical. Halford est également responsable de la propagation de paroles à caractère fantastique dans le metal, et beaucoup des premières chansons du groupe ont un fond de science-fiction ou de mythologie.

S'il est exact de dire que Judas Priest a occupé le vide laissé par Black Sabbath qui commençait à vaciller et imploser après "Sabotage", le groupe a existé sous une forme ou une autre depuis aussi longtemps que Sabbath. Et de la même façon, ses membres ont été très influencés par l'ambiance industrielle de leur ville commune, Birmingham, Halford se souvenant que son bureau d'écolier vibrait à cause des marteaux-pilons voisins. Mais si Sabbath devait son nom à un film d'horreur italien, Judas Priest, pourtant tout aussi heavy, avait emprunté le sien à une chanson de Bob Dylan, "The Ballad Of Frankie Lee And Judas Priest", ce qui reflète sans doute mieux les préoccupations des groupes naissants.

Mais si Sabbath sembla miraculeusement (ou diaboliquement) trouver son identité sonore dès ses débuts, Judas Priest est passé par une série de styles avant d'arriver à ce son bien à lui. C'est l'un des aspects les plus fascinants des débuts du heavy metal, lorsque bon nombre des groupes qui seraient associés au genre expérimentaient encore avec les bases, produisant souvent un mélange hard rock de diverses influences. A l'inverse de la deuxième vague de groupes qui suivraient la trace de Halford et cie, comme Iron Maiden, Saxon, Def Leppard et, plus tard encore, Metallica et Anthrax, les pionniers n'avaient pas de modèle établi, ce qui se reflète dans les premiers albums de Judas Priest.

Le premier, en 1974, "Rocka Rolla" est un mélange de blues-rock et de proto-doom, mais contient aussi la magnifique ballade à la Pink Floyd, "Run Of The Mill", l'un des joyaux sous-estimés de ses archives. Le suivant, "Sad Wings Of Destiny", est pour beaucoup celui où le groupe commence à avoir un son distinct et reconnaissable, avec des morceaux comme "The Ripper", "Tyrant" et "Genocide" offrant un double assaut de riffs et les fameux hurlements de Halford (et quelques titres de chansons pertinents). Mais il y a également des morceaux acoustiques et au piano, cet air de groupe affinant encore son orientation. Ce qui nous amène à "Sin After Sin", le troisième album, et le premier pour une major (CBS). Coproduit par Roger Glover (Deep Purple, Rainbow) et enregistré chez les Who, aux Ramport Studios, il est tentant de le placer comme le chaînon manquant entre le souffle sombre et roots du heavy rock des débuts et le fracas métallique et plus dynamique du metal post-seventies, ce qui ne lui rend pas exactement justice. Il fournit sans doute en ses sillons l'inspiration à une horde de sous-genres à venir, dont le prog metal, le power metal mélodieux, le funk metal et le speed/ thrash metal. Mais surtout, il sonne complètement comme lui-même, bête chimérique insatiable refusant d'être cataloguée alors qu'elle écrit une partie du code génétique qui fera partie intégrante de l'ADN du metal.

"Sinner" envoie immédiatement l'auditeur en orbite avec le son d'une mise à feu et celui d'un riff qui fuse, le hurlement de fond des moteurs tournant dans le vide renforçant l'impression d'une propulsion vers les étoiles. C'est une illustration brillante et excitante d'un *modus operandi* classique du groupe, quand une guitare (en général, celle de Glenn Tipton) bâtit la base du morceau, tandis que l'autre (celle de KK Downing) emplit l'espace avec un riff ou du bruit pur. Et puis arrive Halford avec un grondement chargé d'autorité, comme s'il chantait depuis une sorte de chaire cosmique flottante. Alors que l'intensité augmente à l'approche du refrain fracassant, Halford change de vitesse sans effort pour lancer un *"Sinner !"* déclamatoire, au sommet ou presque de son registre de quatre octaves.

Un nouveau son heavy

La voix de Halford est une merveille de puissance et a dû particulièrement saisir les auditeurs à l'époque. Ian Gillan de Deep Purple avait déjà atteint quelques notes aiguës avant et Freddie Mercury et Roger Taylor de Queen, effectué des prouesses similaires avec l'aide d'un multipiste. Mais la voix de Halford a quelque chose d'une force de la nature, descendant, plongeant et montant selon ses désirs, bataillant souvent contre les autres instruments en contrepoints hurlants et inarticulés. A moitié sur le ton de la plaisanterie, Peter Hammill a peut-être pu affirmer qu'il voulait être le *Jimi Hendrix de la voix*, mais c'est Halford qui s'est montré à la hauteur de cette idée saugrenue en apparence.

"Sinner" est également un bel exemple des arrangements malins et habiles des chansons de Judas Priest, le deuxième refrain suivi par un pont qui fait subtilement monter la température du morceau, avant qu'un fantastique interlude classique ne mène à un breakdown où les choses deviennent vraiment intéressantes… Prêt à enregistrer un album, mais se trouvant entre deux batteurs, le groupe a eu recours aux services d'un musicien de studio hors du commun, Simon Phillips. A peine sorti de l'adolescence à l'époque, Phillips exécute une performance incroyablement musclée et inventive sur "Sin After Sin", une caractéristique de la grandeur éternelle de l'album. Mais c'est dans ce breakdown qu'il révèle vraiment son talent, utilisant sa formation jazz fusion pour faire grimper graduellement la tension tandis que la guitare de Downing gémit comme une fosse d'âmes damnées.

Photos Archives R&F-DR

Un album historique ?

45 ans après, Judas Priest défend toujours la foi heavy metal et joue devant des hordes de fans en adoration partout dans le monde. En train d'achever leur dernier album, Rob Halford et Ian Hill prennent un moment pour parler de l'enregistrement de "Sin After Sin".

ROCK&FOLK : Avec le recul, quels sont vos sentiments sur "Sin After Sin" et où s'inscrit-il dans votre développement en tant que groupe ?
Ian Hill : "Sin After Sin" est un album historique puisque c'est le premier que nous avons fait chez CBS, un partenariat qui a duré sous diverses incarnations. Comme les gens de CBS avaient foi en le groupe, ils étaient prêts à nous donner une grosse avance (pour l'époque) sur les royalties et pas de deadline stricte, et ça a été aussi la première fois qu'on a pu passer le temps nécessaire à enregistrer et produire chaque morceau sans s'inquiéter des frais de studio en cas de dépassement. Ça se voit sur la production plus léchée de l'album. C'était aussi le premier avec lequel on a tourné dans le monde ailleurs qu'en Europe de l'Ouest et qui nous a permis d'aller aux USA, au Japon et en Amérique du Sud.

R&F : Si "Sin After Sin" est l'un des disques clé des débuts de l'histoire du heavy metal, il est très divers sur le plan musical...
Ian Hill : Je ne suis pas sûr que le terme *heavy metal* avait déjà été inventé, on était en général classés dans le heavy rock progressif, ou quelque chose du genre. Cela dit, il y a toujours eu de la diversité dans le heavy metal et ça reste le cas. Ce n'est qu'assez récemment qu'il s'est fragmenté en ses propres composants — thrash, grunge, speed, gothique, etc. Les groupes de metal classiques comme nous englobent tous ces styles et bien plus, vous trouverez aussi des petites bribes de blues, de jazz, de soul, de classique, de pop, de funk, de reggae et même de l'humour !

"Et même de l'humour"

R&F : Pouvez-vous parler de la contribution de Simon Phillips à l'album ?
Ian Hill : Simon a été une révélation quand nous l'avons entendu pour la première fois en répétition. Il n'avait que 20 ans à l'époque et nous ne savions pas à quoi nous attendre mais, quand il a commencé à jouer sur cette énorme batterie derrière laquelle il disparaissait, nous avons été sidérés. Non seulement il est très bon sur les techniques de double grosse caisse comme on l'entend sur "Call For The Priest" par exemple, mais il a aussi un style très libre, ouvert et décontracté, comme sur "Dissident Aggressor". On ne se serait pas attaqué à certaines chansons de l'album sans un batteur de son calibre.

R&F : Vous avez un style vocal unique auquel vous donnez libre cours sur cet album. Comment était-ce considéré à l'époque ?
Rob Halford : Dès que j'ai commencé à chanter, j'ai expérimenté avec ma voix, comme le ferait un guitariste ou un batteur — on s'acharne jusqu'à trouver un son à soi. J'ai de la chance avec la façon dont ma voix peut être utilisée, parce qu'elle permet à Judas Priest d'être plus aventureux. J'espère qu'on se disait à l'époque : *"Eh bien, il chante différemment !"*

R&F : Beaucoup de vos paroles ont une orientation fantasy ou science-fiction. Etiez-vous influencé par des auteurs ou des réalisateurs en particulier ?
Rob Halford : Un truc que les paroliers trouvent précieux, c'est de prendre des idées dans les livres et les films pour raconter une histoire dans une chanson. J'ai toujours été un gros lecteur et fan de cinéma — parmi mes films de science-fiction préférés, je peux citer "Alien", "Predator", "Rencontres Du Troisième Type", "La Guerre Des Etoiles", et des plus récents comme "Elysium", "Avengers", "Riddick". En matière de livres, j'ai des goûts éclectiques : Ken Follett, Stephen King, Mervyn Peake.

R&F : Qu'est-ce qui vous a inspiré le refrain de "Dissident Aggressor" : *"Je sais qui je suis, je suis Berlin" ?*
Rob Halford : Lors d'une tournée avec Judas Priest dans les seventies, on s'est produit à Berlin. Après le concert, comme je n'arrivais pas à dormir, je suis allé me promener et je suis tombé sur une plateforme d'observation du côté Ouest. J'ai grimpé au sommet. Je pouvais voir Berlin Est où il faisait presque nuit noire, mais j'ai distingué un soldat russe qui me regardait aux jumelles. Je me suis demandé à quoi il pensait... Cette phrase me rappelle cette nuit-là et la façon dont le monde marche encore. RECUEILLI PAR JOE BANKS

Après ce remarquable passage, la chanson repart sur le riff du pont et accélère vers l'énorme refrain final, les deux guitares s'entremêlant en une pure montée en puissance jubilatoire.

Après cette introduction fébrile, "Diamonds And Rust" est une tranche de mélodie abrasive, nerveuse et insolente, où le groupe se montre aussi à l'aise et compétent pour mener à bien un cross-over pop-rock que les compositions plus complexes de cet album. Ou, plus justement, combien de groupes metal, à l'époque ou aujourd'hui, reprendraient une chanson de Joan Baez ? Poussé par le rythme galopant de Phillips, Halford interprète brillamment et avec sensibilité le texte de Baez parlant de sa rupture avec son ancien petit ami, Bob Dylan, ce qui, vu l'origine du nom du groupe, est pour le moins heureux. Les deux guitaristes font preuve d'une réserve élégante et il y a ce moment fantastique où Halford chante : *"En ne parlant qu'en mon nom, nous aurions tous les deux pu mourir sur le champ"*, et entraîne ces derniers mots dans le ciel nocturne désolé de l'imagination de Baez où ils croisent une guitare distante soutenant la même note. Sortie en single, la chanson méritait d'être un hit. Baez a aimé la version de Judas Priest qui a enregistré d'autres belles reprises dont "Better By You, Better Than Me" (Spooky Tooth) et "The Green Manalishi" (Fleetwood Mac).

"Starbreaker" s'ouvre sur une autre fioriture magistrale de batterie musclée, jusqu'à ce qu'un riff de précision se profile à l'horizon comme une machine infernale. On peut littéralement entendre le blues être pulvérisé par le son du groupe et, sans exagérer, dire que Judas Priest poursuit le projet de distiller un nouveau son heavy, initié par King Crimson. Les claquements de mains du refrain donnent à la chanson un swing humain incongru mais, comme Halford s'accroche aux thèmes de l'état de victime et de domination, une impitoyable efficacité œuvre ici et reflète le climat plus dur que le heavy metal allait développer à la suite de cette naissance relativement douce de la fin sixties. Puis, en contraste total, la face A s'achève avec le son West Coast décontracté de "Last Rose Of Summer", qui semble provoquer la consternation absolue des fans de metal moderne écoutant cet album. Mais comme nous l'avons déjà vu, ce n'était pas si étonnant dans le contexte de l'époque et, une fois encore, Judas Priest exécute l'inattendu avec conviction, créant une ballade lumineuse, imprégnée de désir romantique et du jeu de guitare délicieusement languide de Tipton.

Judas Priest poursuit le projet King Crimson

Cri de guerre

La face B débute avec le bref instrumental "Let Us Prey", une marche lente vibrante rappelant "Procession" sur le deuxième album de Queen, et passe directement à "Call For The Priest". Accrochons-nous à nos chapeaux puisque, ayant installé une atmosphère d'opulence baroque, le morceau file soudain à toute vitesse, avec une férocité anticipant le metal plus extrême à venir. Il présage également d'un heavy metal aux airs de frissons par procuration, conçu pour susciter la même montée d'adrénaline qu'un tour en roller coaster, les musiciens poussés jusqu'à leurs limites dans une démonstration physique de puissance et de contrôle. Le duel de guitares de Tipton et Downing renforce cette impression, l'un et l'autre se battant pour la première place comme deux dragsters à l'approche de la ligne d'arrivée.

Halford est moins omniscient sur "Call For The Priest", jouant plutôt l'agitateur brut de décoffrage, rôle qu'il garde pour "Raw Deal", où un riff minimaliste et assuré annonce un autre changement stylistique sur l'album. Funky en diable et tendu, le bassiste Ian Hill, qui jusqu'ici avait surtout épaulé les gros riffs, installe un groove bondissant, tandis que Halford pousse à fond l'*attitude-o-mètre*. Et les paroles sont étonnantes. Halford n'a fait son coming-out qu'en 1998, mais "Raw Deal" est une description révélatrice d'une nuit particulièrement débridée, ses références aux *"mecs en cuir"*, *"types en denim"* et *"Fire Island"* (haut lieu du clubbing gay dans l'Etat de New York) laissant entendre qu'on peut dégainer le drapeau arc-en-ciel. Si Halford dit que les paroles n'étaient qu'une réaction à la musique, il est difficile de ne pas y voir un geste subversif pour l'époque, particulièrement sur un disque de rock d'une major. "Raw Deal" se finit avec le groupe fonçant vers l'oubli sur un riff plus rapide et urgent, avant de littéralement s'arrêter, freinant des quatre fers sous une déclaration angoissée de Halford. Puis nous découvrons l'autre facette de la personnalité du chanteur avec le déchirant "Here Come The Tears". La ballade metal allait devenir un cliché des futurs albums du genre, mais on a affaire à autre chose. En fait, si ce terme n'était pas aussi dégradé, je dirais que cette chanson est sans doute la plus grande ballade metal de tous les temps et l'interprétation de Halford, l'une de ses meilleures, sa voix ruisselante de douleur et de chagrin. Le premier couplet mélancolique ne cède pas immédiatement la place à un gros riff, mais à une guitare acoustique soulignée d'un piano élégant. Pourtant, le moment où le groupe balance brutalement une énorme tranche de doom rock et où la voix de Halford entre dans la stratosphère glace totalement le sang. Tipton joue un parfait solo à la Gilmour qui fait monter l'intensité alors que Halford hurle dans la longue nuit noire de son âme. C'est une chanson très puissante qui laisse l'auditeur réellement secoué.

Mais Judas Priest a un dernier cadeau à offrir aux futures générations de fans de heavy metal, "Dissident Aggressor". L'intro est du pur théâtre : une guitare haletante prend lentement de la puissance, s'approche, devient massive, plus sombre et *"aaaaaaaaaahhhhhh !"*, Halford lâche un puissant cri de guerre tandis qu'un riff grinçant et maléfique annonce ce qui définit pratiquement le style de metal plus rapide et agressif émergeant dans les années 1980. Halford remonte sur son trône démoniaque, observant la destruction devant lui comme un roi fou furieux, tandis que le solo de Downing n'est que bruit malfaisant, les volutes tournoyantes de distorsion et de reverb évoquant Hendrix à son plus déchaîné. Halford conclut par ce serment immortel, *"Exploser, recharger, cette quête incessante jusqu'à mon dernier souffle"*, des mots qui résument le son novateur de "Sin After Sin" et le chemin que Judas Priest empruntera pour devenir un dieu du metal.

"Sin After Sin" n'est pas qu'un grand album de proto-heavy metal : c'est un classique qui mérite une place dans le canon du rock. Comme le metal lui-même, il s'oppose à toute tentative d'être mis dans une case, malgré l'apparente rigidité de son modèle musical. Judas Priest allait connaître le succès mondial, mais c'est ici qu'il a formulé sa déclaration la plus audacieuse et fournit l'étincelle prométhéenne à d'innombrables groupes à venir. ★

Traduction Isabelle Chelley

Photo Barry Plummer-Archives R&F-DR

ROCK&FOLK ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

Photo Copyright : DR

"La vieille classe britannique"

1 an - 12 numéros
+ le CD "Going Back Home"
de Wilko Johnson & Roger Daltrey

69 € seulement
au lieu de 95,95€

soit 28% de réduction

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

■ OPTION 1 1 an /12 numéros + 4 CD Sampler pour **60€** au lieu de 74,80€ soit **19% de réduction.**

■ OPTION 2 1 an / 12 numéros + 4 CD Sampler + **le CD "Going Back Home"** pour **69€** au lieu de 95,95€ soit **28% de réduction**

ROFP145A

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

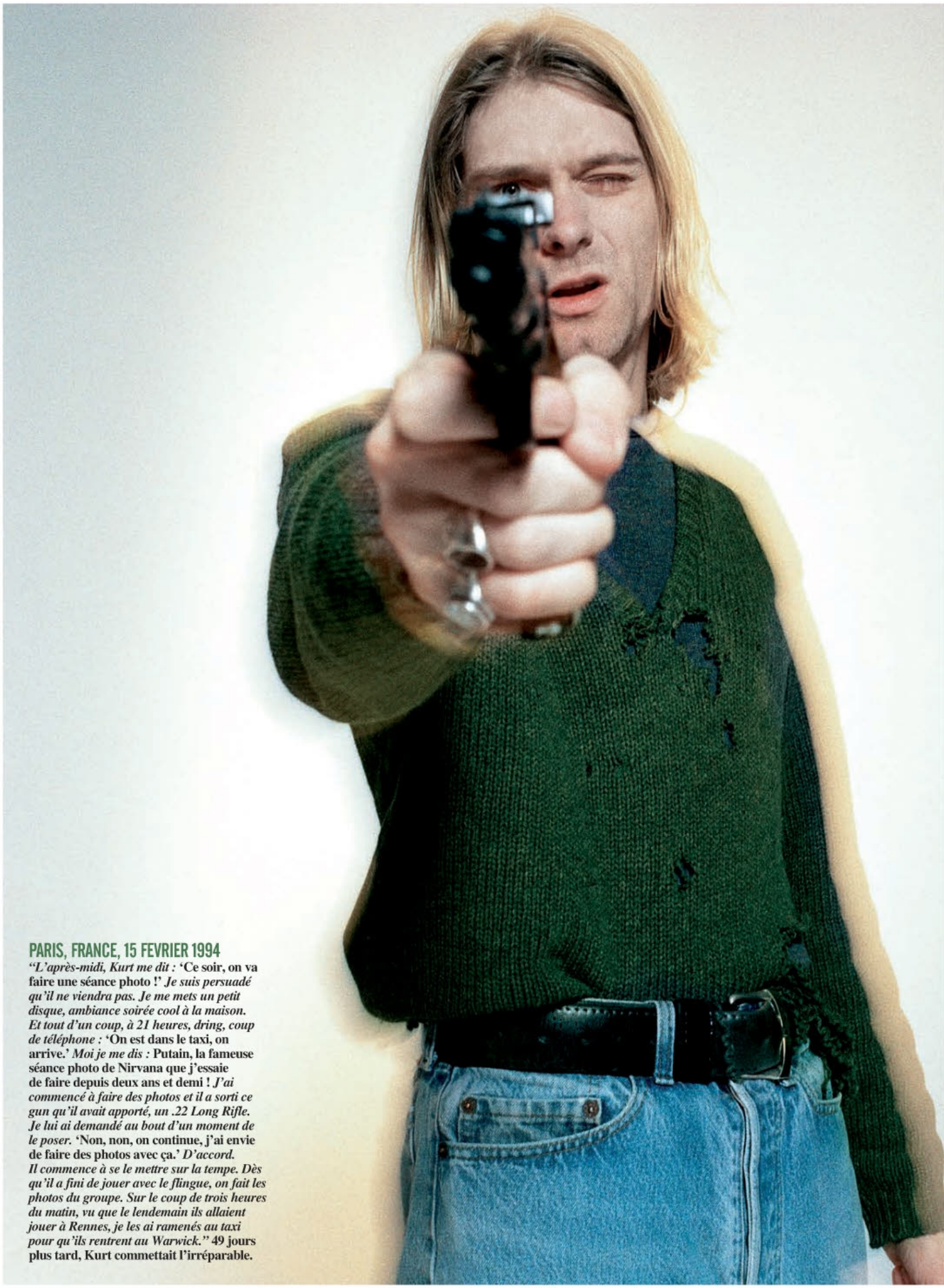
Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2014**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/05/2014 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90 € et le CD pour 21,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑



PARIS, FRANCE, 15 FEVRIER 1994

"L'après-midi, Kurt me dit : **'Ce soir, on va faire une séance photo !'** *Je suis persuadé qu'il ne viendra pas. Je me mets un petit disque, ambiance soirée cool à la maison. Et tout d'un coup, à 21 heures, dring, coup de téléphone :* **'On est dans le taxi, on arrive.'** *Moi je me dis :* **Putain, la fameuse séance photo de Nirvana que j'essaie de faire depuis deux ans et demi !** *J'ai commencé à faire des photos et il a sorti ce gun qu'il avait apporté, un .22 Long Rifle. Je lui ai demandé au bout d'un moment de le poser.* **'Non, non, on continue, j'ai envie de faire des photos avec ça.'** *D'accord. Il commence à se le mettre sur la tempe. Dès qu'il a fini de jouer avec le flingue, on fait les photos du groupe. Sur le coup de trois heures du matin, vu que le lendemain ils allaient jouer à Rennes, je les ai ramenés au taxi pour qu'ils rentrent au Warwick."* **49 jours plus tard, Kurt commettait l'irréparable.**

NIRVANA PAR YOURI LENQUETTE

"THE LAST SHOOTING"

Au début des années 90, le photographe français tissait un lien privilégié avec **Kurt Cobain**, versatile personnage dont il a conservé souvenirs et clichés troublants.

TRANSMUSICALES DE RENNES, DECEMBRE 1991

"Je connaissais Nirvana depuis 'Bleach' mais on ne pouvait pas imaginer que ce genre de musique confidentielle allait monter si haut. 'Nevermind' est sorti en août, ça a dépassé le petit cercle et tout d'un coup, boum. Ils ont rempli la grande salle des Transmusicales. Kurt sourit sur la photo, c'était encore une époque de relative insouciance. Les pressions étaient gérables. Fondamentalement, Kurt Cobain était un timide un peu renfermé sur lui-même mais pas un triste sire. On a fait la photo dans les chiottes des loges, très basique, lumière au néon, pellicule à 3200 ASA, d'où le gros grain. J'ai une tendresse pour ces premières photos, c'est le début de l'histoire."

SEATTLE, USA, AOUT 1993

"J'étais parti pour Best à la sortie de 'In Utero' avec un jeune gars qui avait gagné un concours dont le premier prix était un voyage à Seattle. On est allé un peu traîner à Seattle, boire des coups, on a fait la séance le dernier jour d'août 1993. Je trouvais Kurt de plus en plus triste. On a passé l'après-midi chez Dave Grohl pour la séance photo, dont celle-là, et une autre devenue tristement célèbre avec une mitraillette jouet M16 qui traînait, que Kurt a mis dans sa bouche. Après, il a eu l'idée d'aller faire du karting sur le parking du supermarché. C'est Kurt sous son jour le moins dramatique. Il était aussi ce teenager américain, ça l'amusait beaucoup de faire du kart. Il pouvait être très drôle."

YOURI LENQUETTE
"THE LAST SHOOTING"

Son déclencheur : le festival punk de Mont-de-Marsan, pour lequel il fit ses premiers shoots pro. C'était en 1977 pour l'ex-concurrent de Rock&Folk, le magazine Best. *"Une affiche hallucinante : le même soir les Maniacs, The Jam, The Damned, Police période Henri Padovani (un des derniers concerts dans cette formation) et The Clash. Patrick Eudeline était là avec Asphalt Jungle"*, se souvient Youri.

.22 Long Rifle

Pendant près de vingt ans, il va capter les mimiques du rock anglo-saxon, en tant que correspondant londonien pendant trois ans puis à Paris et *around the world*, à cette époque pas si lointaine (le siècle dernier), quand les voyages de presse amenaient photographes et rock-critics là où naissait le son.

"J'ai commencé par être très branché rock'n'roll. Même Led Zeppelin je n'aimais pas, je trouvais ça déviant. J'étais à fond dans les Stooges, Dr Feelgood, MC5, Flamin' Groovies, Bowie période Ziggy, Lou Reed, New York Dolls, Patti Smith, Ramones, rock sixties. Si tu ne portais pas des chaussures pointues ou que tu roulais sur une moto japonaise, tu étais un social traître. En même temps si tu aimes le rock, forcément, tu te mets à aimer le blues et le rhythm'n'blues. Et puis j'ai découvert la world music — j'ai horreur de ce mot qui ne veut rien dire — en découvrant la musique latine à un concert de Los Van Van à la Tropical, la salle populaire de La Havane, ça a été une révélation. Tout ce que j'aimais dans le rock'n'roll était là-dedans. Du coup je me suis mis à écouter de la musique latine et africaine." Ce qui a déclenché une forme d'éloignement du rock pour Youri est ce qui est montré dans son exposition The Last Shooting et évoqué dans les photos qui suivent : une ultime séance photo chez Youri, avec un .22 Long Rifle comme principal accessoire, quelques semaines avant le suicide du chanteur de Nirvana. Pour retracer cette trop brève amitié, quatre photos de Kurt & co, quatre moments clé. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Exposition *"The Last Shooting", galerie Addict, 14-16 rue de Thorigny, 75003 Paris (du mardi au samedi 11 h/ 19 h) jusqu'au 21 juin 2014*

SYDNEY, AUSTRALIE, JANVIER 1992

"J'étais censé les rejoindre pour la photo à Sydney. On a sympathisé avec Kurt, j'avais 35 ans, lui 24, j'étais un peu le grand frère. Et il se servait de notre proximité pour éviter la séance photo. **'On doit faire une radio, on a la balance, demain ce sera mieux',** *et ainsi de suite pendant deux semaines. Donc là, nous sommes le matin où ils vont reprendre leur avion pour rentrer aux Etats-Unis, ils ont déjà leurs sacs posés dans la réception et on a fait la photo dans la ruelle derrière l'hôtel. J'avais un peu les boules, tout ce temps pour si peu d'images ! Ce voyage en Australie doit être un record du peu d'images par rapport au temps passé."*

"Au secours !"

BLACK LIPS

Entre deux tournées, les quatre d'Atlanta ont trouvé le temps d'enregistrer un "Underneath The Rainbow" brutal et réussi. Rencontre avec des types intelligents adeptes de l'humour potache. PAR JULIEN DEBORGHER

Photo DR

Les Black Lips ont choisi pour sortir leur septième album, "Underneath The Rainbow", la rampe de lancement du festival South by Southwest, enchaînant une dizaine de concerts en cinq jours. Rencontre à Austin avec un des groupes rock les plus excitants du moment. Malgré sa réputation sulfureuse, on découvre un gang érudit et professionnel, aux positions bien arrêtées, bien moins bas du front que ces images de débauche qui lui sont accolées laisseraient supposer. Jusqu'à ce qu'ils montent sur scène...

Austin (Texas)

En 2007 déjà, le New York Times avait décerné aux Black Lips le titre de *"hardest working band"* du South by Southwest. Cette édition du festival texan, le grand raout planétaire annuel du rock indé, les a révélés au monde entier. Même s'il est ouvert à un public de plus en plus nombreux, le SxSW n'est pourtant pas un festival comme les autres. Au départ, c'est un événement destiné aux professionnels. Les groupes invités jouent devant des labels, éditeurs, tourneurs, journalistes, radios, programmateurs de salles ou organisateurs de festival du monde entier. Chaque groupe n'a qu'un showcase officiel mais les plus demandés sont invités dans les innombrables parties organisées dans la centaine de clubs que compte la ville.

Sept ans plus tard, le groupe d'Arlanta, habitué depuis du SxSW, vient y jouer quelque chose de particulier, le franchissement d'un palier. La date de sortie de leur nouvel album n'a pas été calée au hasard une semaine après le SxSW. Le groupe est bel et bien à Austin pour bosser et enchaîner showcases et interviews. Rock&Folk l'a suivi tout au long de la semaine.

Mercredi 12 mars,
Scoot Inn, East Side

17 heures. Sous le soleil, les Black Lips investissent la scène en plein air montée dans le patio du Scoot Inn, un bar de l'East Side d'Austin, le nouveau quartier branché. Ils participent à une party organisée par Converse et le magazine Thrasher. La veille, ils ont entamé leur festival par un DJ set pour les participants à la partie Interactive du SxSW et le matin ils ont enregistré une séance pour la radio KEXP de Seattle qui a installé un studio dans un magasin de vélos, Mellow Johnny's.

Au centre, Jared Swiley, beau gosse, basse Höfner, chemise à carreaux, cheveux gominés et accroche-cœur. Derrière lui, Joe Bradley, le nounours, T-shirt, physique adolescent, il massacre sa batterie et hurle dans son micro. A gauche, Ian St Pé, le taciturne, aussi efficace à la guitare rythmique qu'il est discret sur scène. A droite, à la guitare lead, Cole Alexander, la petite frappe, veste dégueulasse, casquette à la Brando dans "L'Equipée Sauvage", Gretsch Jupiter Thunderbird rouge à la Bo Diddley en bandoulière, celui par lequel le danger peut surgir à tout moment.

Le set est compact, sauvage, joué pied au plancher. Au fil de la quinzaine de morceaux, de "Sea Of Blasphemy" à "MIA", le public s'agite progressivement, un nuage de poussière se forme devant la scène. Ça se bouscule, ça pogote. Des casquettes, des chaussures, des lunettes de soleil volent. Le groupe doit éviter les canettes de Lone Star qui lui sont lancées dessus. Du jamais vu au SxSW ! Le chaos total, la sécurité ne bronche pas. Cole Alexander se jette dans le public et finit le dernier solo porté par le premier rang. La semaine commence bien.

Jeudi 13 mars,
Embassy Suites, South Congress

13 heures. Rencontre avec le groupe dans le lobby de son hôtel.

ROCK&FOLK : Comment s'est déroulé l'enregistrement de votre nouvel album, "Underneath The Rainbow" ?
Cole Alexander : Tout a commencé avec l'enregistrement de démos à Los Angeles. On a ensuite abandonné plein de pistes de chansons qui ne nous plaisaient pas suffisamment. On est quand même reparti avec une sorte de *pré-album* qui nous a servi de base de travail.
Ian St Pé : Entre les tournées, les réécritures et le choix des différents producteurs, ce disque nous a pris deux ans.

R&F : Donc pas de réelle unité de temps, ni de lieu ?
Jared Swiley : Avec les tournées, on n'est que très rarement posé à un endroit, on bouge tout le temps.
Joe Bradley : Et puis parfois tu galères pour enregistrer correctement une chanson quelque part et il suffit de changer d'environnement et de conditions pour que tout à coup, tout atteigne un autre niveau.

R&F : Comment se déroule le processus d'écriture ? Vous écrivez tous les quatre ?
Jared Swiley : Oui mais ça ne se fait jamais d'un coup et tous ensemble. On n'écrit jamais rien en studio. Chacun bosse sur ses idées et ses compositions de son côté et, à un moment, on décide de mettre tout ça en commun. On va en studio, on enregistre ce qu'on a et on ne garde que le meilleur.
Cole Alexander : On a toujours beaucoup plus de chansons que ce qu'on met au final sur un disque parce qu'il y en a plein qu'on jette.

R&F : Est-ce que chacun chante les chansons qu'il a écrites ?
Cole Alexander : Pas nécessairement, il n'y a pas vraiment de règles. Un peu comme chez les Beatles, il y en a un qui chante le pont, l'autre le refrain...
Joe Bradley : On n'aime pas non plus être enfermé dans un rôle précis. Je ne veux pas être restreint à être un simple batteur. Je ne jouais même pas de batterie avant qu'on monte ce groupe. J'accepte mon rôle dans ce groupe mais je ne veux pas qu'il soit limité.

Cole Alexander : Sur le disque, Joe joue de la guitare sur certains morceaux, mais aussi des claviers, du piano et même des cuivres.

R&F : L'album sonne très *roots*, on y sent la patte *sudiste* de vos producteurs *(Patrick Carney des Black Keys et Thomas Brenneck de Daptone Records)*. **Quelle est l'influence de votre ville d'origine, Atlanta, dans votre musique ?**
Cole Alexander : Il y a tellement de racines musicales historiques à Atlanta... C'était la capitale de la country music avant Nashville dans les années 20 et 30. Jimmie Rodgers ou la Carter Family venaient y enregistrer.
Jared Swiley : Plus largement la Géorgie a donné au monde : Little Richard, Ray Charles, Otis Redding...
Cole Alexander : ... James Brown !
Ian St Pé : On peut élargir à tout le Sud des Etats-Unis. Je suis né à La Nouvelle-Orléans et tous les jours j'ai écouté du jazz et du blues. Ce n'est pas moi qui choisissais cette musique, c'était mes parents, mais j'ai baigné dedans.
Jared Swiley : J'ai grandi en voyant ma famille sur scène puisqu'ils sont tous pasteurs. Il y a beaucoup d'églises dans le Sud, plus qu'ailleurs.

R&F : La religion a-t-elle eu une influence sur vous ?
Cole Alexander : On ne peut pas dire qu'on soit très religieux, mais notre éducation est fortement marquée par la religion. On a tous chanté à l'église quand on était enfants. On a ensuite beaucoup écouté de soul et de gospel, ces influences se recoupent.

12 mars, Scoot Inn

Jared Swiley : On vient quand même d'une région très stricte et conservatrice où tu n'as même pas le droit de parler de sexe. Grandir dans cet environnement très religieux donne envie de se rebeller à un certain moment. Je pense que si on avait grandi à San Francisco par exemple avec des parents qui fument des joints, on aurait pu devenir des avocats chiants...

R&F : Vous êtes en train de nous dire que c'est cette éducation stricte qui vous aurait poussés vers le rock ?
Cole Alexander : Oui, je préfère quand les choses sont interdites, ça donne l'énergie pour se battre et les obtenir.
Jared Swiley : Je suis trop vieux pour me rebeller contre quoi que ce soit mais, aujourd'hui, il y a trop de parents cool qui sont attentionnés et compréhensifs avec leurs enfants. Les parents sont censés te confisquer tes disques et t'engueuler parce que tu te laisses pousser les cheveux. Te mettre des baffes, pas partager tes goûts ! C'est précisément ce qui doit te rendre dingue et te donne envie de te barrer et de faire ta route.
Cole Alexander : Aujourd'hui la musique qu'écoutent les gamins est plus douce que celle de leurs parents ! On marche sur la tête, ce sont les enfants qui demandent aux parents de baisser leur musique !
Jared Swiley : Avoir des parents qui te disent : *"C'est super cool ce que tu écoutes"* et qui viennent te piquer tes disques, au secours ! Non c'est pas comme ça que ça doit être, ils devraient gueuler : *"Eteins-moi ce putain de bruit !"*
Ian St Pé : Au début quand on jouait, il n'y avait que des vieux de 50 ans

qui aimaient ce qu'on faisait parce que ça leur rappelait leur jeunesse rock. Heureusement notre public a bien rajeuni depuis !

A la fin de l'entretien, le manager conseille : *"Viens cet après-midi à l'hôtel Vegas, ça va être chouette. En revanche, évite The Main ce soir, ça va être un beau bordel…"* On ira aux deux.

Jeudi 13 mars, Hotel Vegas, East Side

18 h 30. Les Black Lips clôturent l'après-midi organisée à l'Hotel Vegas pour la promotion de l'Austin Psych Fest, le festival psychédélique créé par les Black Angels qui se tient chaque année en mai dans la capitale texane. Le concert est aussi énergique que la veille, au fur et à mesure la baston s'organise au cœur du public. Sur la droite de la scène, Sean Lennon qui a joué juste avant le gang d'Atlanta secoue frénétiquement la tête et une fan aux cheveux multicolores et aux boucles d'oreilles en forme de lèvres noires capte l'image de ses héros sur son smartphone. A la fin du set, sur "Bad Kids", Cole Alexander, pris d'un nouvel accès de génie, entame une danse de saint-guy puis baisse son froc pour jouer les derniers accords de la chanson avec sa bite avant de se jeter dans la foule cul nu, le pantalon en bas des chevilles.

13 mars, Hotel Vegas

13 mars, Hotel Vegas

"Trop vieux pour me rebeller contre quoi que ce soit"

R&F : D'où vient cette énergie punk et cette violence que le groupe véhicule ?

Joe Bradley : Nous sommes des musiciens mais nous sommes aussi des *entertainers*. Quand nous sommes sur scène c'est pour divertir le public, c'est notre mission. On aime voir les gens sourire, s'amuser, bouger, danser, on aime qu'il y ait un peu de boue ou un peu de sang même…

Cole Alexander : Exactement. Parfois quand quelqu'un a peur de prendre un pied dans la gueule dans la fosse quand un gars se jette dans le public, j'ai envie de lui dire : *"Vas-y, tu te sentiras vivant !"* Sans danger, certaines personnes oublient qu'elles sont vivantes.

Joe Bradley : Quand on est jeune, on a beaucoup d'énergie. Si on n'a pas quelque chose vers quoi la concentrer, ça peut partir dans tous les sens. L'énergie provoque toujours des réactions physiques, c'est bien.

Cole Alexander : Je n'aime pas particulièrement voir de la violence à nos concerts, mais je ne peux que constater que ça semble être une donnée intangible. Je ne sais pas, il doit y avoir un truc dans notre groupe qui déclenche cette débauche d'énergie. Même si ça s'est un peu calmé quand même. A Paris, il y a quelques années, un mec est monté sur scène, m'a serré dans ses bras, puis juste après, m'a donné un coup de boule !

Joe Bradley : Si quelqu'un nous jette une canette de bière, on ne va pas arrêter le concert juste pour ça. Ça nous fait chier mais ce n'est pas si grave. J'ignore pourquoi notre public réagit de la sorte et ressent le besoin de nous balancer des trucs, mais je sais qu'il n'y a aucune malveillance. Au contraire, c'est une manifestation du fait qu'ils s'amusent vraiment.

R&F : Effectivement, hier ça n'avait pas vraiment l'air d'inquiéter les types de la sécurité…

Joe Bradley : On a parfois eu des bagarres avec les gens de la sécurité. Quand les promoteurs ne savent pas maîtriser la situation, ça peut déraper. Ils veulent garder le contrôle de la salle et se mettent à faire du zèle en se jetant sur le premier qui fera un pas de travers.

Jared Swiley : On a d'ailleurs remarqué que les pires accès de violence à nos concerts arrivent toujours quand la sécurité essaie d'empêcher cette énergie de se manifester.

Joe Bradley : Oui, ils ne comprennent pas que s'ils arrêtent le concert à cause de deux ou trois bricoles, toute l'énergie de cette foule, au lieu d'être catalysée sur nous, va se diriger contre eux. Bon, c'est vrai qu'ils ne sont pas recrutés pour leur capacité d'analyse… On se retrouvera de toute façon avec mille fans contre 12 mecs de la sécurité !

Cole Alexander : Un jour j'aimerais pouvoir organiser moi-même la sécurité. J'habillerais tous les mecs en clowns, ça éviterait qu'ils se prennent trop au sérieux quand ils s'en prennent à des gamins.

Joe Bradley : Moi j'aimerais qu'on ait notre propre sécurité, pour se protéger de celle de la salle. Nos gars seraient plus nombreux qu'eux. On prendrait des Russes.

Cole Alexander : Ouais, des Russes géants. Habillés en clowns *(rires)* ! Ou sinon un gang de bikers mais qu'avec des filles black…

Joe Bradley : Cool !

Jeudi 13 mars, The Main : 6th Street x Red River

1 heure du matin. Les Black Lips, pour leur showcase officiel, sont la tête d'affiche de la soirée consacrée au magazine trash Vice et à son label sur lesquels ils ont sortis leurs quatre derniers disques. Effectivement, l'horaire, le lieu — The Main se situe dans le bâtiment occupé jusqu'à l'année dernière par Emo's, le mythique club punk d'Austin — l'éclairage (exclusivement rouge, sans doute une référence à la pochette de l'album) et l'énergie toujours débordante des fans contribuent à faire de ce concert le beau bordel annoncé. Cela colle parfaitement à l'image que Vice, magazine devenu groupe multimédia, a savamment cultivée au fil des années.

R&F : Vice et son label semble, par son image surtout, être le refuge idéal pour les Black Lips…

Ian St Pé : Vice Records est affilié à Atlantic/ Warner et a donc pas mal de moyens. En parallèle, Vice s'est développé dans tous les différents types de médias. La conséquence pour nous est qu'on a suivi cette évolution multimédia. Vice nous a toujours soutenus et aidés dans toutes nos initiatives, ce qui est très précieux dans le business de la musique aujourd'hui. Franchement, ils ont été d'une grande aide.

Cole Alexander : On a surtout pu garder un contrôle créatif total, ce qui est primordial. Chez Vice, ils sont très forts pour faire parler de tout ce qu'ils font. C'est pile ce qui nous manquait : de la promo et de la communication. Longtemps, j'ai pensé qu'on faisait des choses incroyables mais que personne n'était au

Photos Julien Debrgher

De gauhe à droite : Ian St Fé, Cole Alexander, Jared Swiley et Joe Bradley.

courant parce qu'on ne savait pas comment communiquer autour. Grâce à eux, on a pu atteindre de nouvelles personnes et développer notre auditoire.
Ian St Pé : Ils n'ont pas peur de constamment tenter des choses nouvelles.
Jared Swiley : Ils ont les ressources et les réseaux nécessaires pour diffuser tout ce que nous faisons à travers le monde.
Joe Bradley : On réussit à se nourrir mutuellement : c'était notre idée et notre volonté d'aller tourner en Inde ou en Israël. Ils y ont vu une belle opportunité pour en faire des documentaires. A l'arrivée, ils ont un super contenu et, nous, un bel outil de communication.
Jared Swiley : Avoir une aussi bonne relation avec notre label est un véritable privilège.

Vendredi 14 mars, Toit du Starr Building, downtown

15 heures. Le South by Southwest bat son plein. Dans le centre, le long de la 6e Rue, les décibels dégueulent de tous les clubs. A quelques dizaines de mètre au-dessus de la mêlée, les Black Lips jouent cette fois sur le toit du Starr Building, pour l'enregistrement d'une Guitar Center Session pour le compte de Directv. Le groupe livre la même prestation solide et sauvage malgré ce nouvel environnement (la scène ressemble à un grand plateau télé en plein air). Cole Alexander ne manque pas de faire une nouvelle fois le spectacle en léchant lubriquement le manche de son Airline Twin Tone vintage. En revanche, cette fois-ci le public est très sage, sans doute dans la retenue face à ce décor aseptisé et ces caméras. Ne l'oublions pas, le groupe, tout punk soit-il, est cette semaine en promo.

Vendredi 14 mars, Paramount Theater, Congress

23 heures. Depuis deux heures, les groupes se succèdent à l'invitation d'Alejandro Escovedo sur la scène de l'historique Paramount Theater, dans le cadre d'une soirée organisée par le SxSW en hommage à Lou Reed, invité d'honneur du festival en 2008. Wayne Kramer vient de reprendre "Kill Your Sons", puis Lucinda Williams "Pale Blue Eyes", quand nos quatre mousquetaires punk prennent d'assaut les micros pour une version fiévreuse de "Run Run Run". Ils sont sans conteste parmi les grands gagnants du soir, leur version met tout le monde d'équerre. Dans une figure encore inédite cette semaine, Cole Alexander ne peut s'empêcher de finir son solo en faisant le poirier, portant ses Converse jaunes à hauteur du micro. La prestation est saisissante : "Run Run Run" sonne comme tout droit sorti de "Underneath The Rainbow" !

R&F : Votre musique est-elle rétro ? Le disque sonne presque comme "Aftermath" des Stones...
Joe Bradley : Ce n'est pas un son daté, c'est un son intemporel.
Cole Alexander : C'est vrai que notre culture musicale et notre son sont très imprégnés par les classiques, mais nous ne sommes pas des puristes. Nous n'essayons pas de recréer à l'identique cet héritage. Nous sommes au contraire ouverts à le réinterpréter à notre façon. C'est pour ça qu'on s'autorise à utiliser des instruments électroniques ou des samplers. On n'a rien contre les technologies modernes.

14 mars, Starr Building

R&F : Quelle place tient Austin et le South by Southwest dans l'histoire des Black Lips ?
Joe Bradley : Notre label et notre manager sont contents qu'on y participe pour faire efficacement la promo du nouvel album. La plupart de nos interlocuteurs du monde entier se retrouvent tous ici la même semaine, ça facilite la communication. Et c'est sympa pour nous de pouvoir également aller voir les autres groupes, surtout nos amis, jouer.
Jared Swiley : Cependant, on n'a jamais de moments vraiment marquants au SxSW. Ce n'est qu'un événement auquel il faut participer. C'est le plus important de l'année, il est incontournable mais, au fil des années, j'en suis un peu revenu... La première fois c'est génial, mais après on rentre dans une sorte de cycle qui se répète. Chaque année, il y a le groupe qui buzze après lequel tout le monde court, le concert événement que tout le monde veut aller voir coûte que coûte même si la plupart des gens ne pourront même pas rentrer dans la salle, la photo ou la vidéo qui fera le tour du web et éclipsera tout le reste.
Joe Bradley : Et aujourd'hui, au final, de qui a-t-on le plus parlé à la fin du festival ? Des célébrités dont on parle déjà partout. L'année dernière c'était Justin Timberlake, Jay Z et Kanye West. Cette année, regarde la couverture de l'Austin Chronicle : Lady Gaga ! Qu'est-ce qu'ils viennent foutre ici ? Ont-ils vraiment besoin du SxSW ? Je sais que le festival ne voulait pas que Lady Gaga joue, mais elle a amené un sponsor, et ça c'est plus fort que tout.
Jared Swiley : Il y a tellement de monde maintenant. Où qu'on veuille aller, il y a cent mecs qui font la queue devant la salle et ne rentreront jamais.

R&F : Quels sont les morceaux qui vous ont ont le plus influencés ?
Ian St Pé : Pour moi, c'est "You Really Got Me" des Kinks. La première fois que j'ai entendu ce riff incroyable à la radio, j'avais l'impression d'être tombé sur une source intarissable. J'avais envie de tirer sur la ficelle pour tout comprendre à ce que je venais d'entendre et à l'état dans lequel ça m'avait mis.
Joe Bradley : Moi je dirais les rééditions de Los Saicos du label espagnol Munster Records. C'était un groupe punk péruvien vers 1965 et ce label a compilé tous ses 45 tours. Ce sont eux les véritables premiers punks, c'est tellement brut. J'adore le fait que ça vienne d'Amérique du Sud. C'était l'époque de "I Wanna Hold You Hand" et ces mecs jouaient ce rock sauvage, râpeux, agressif tellement fort, où il était question de tout démolir.
Cole Alexander : J'allais dire Los Saicos aussi. Du coup je vais changer pour les Hightower Brothers, un groupe de gospel. Ils n'ont jamais fait d'albums, mais il existe des compilations de leurs singles. Ils avaient vraiment le feu, c'est du gospel mais très rock, avec des rythmes rapides.

Samedi 15 mars, Austin

Tandis qu'on profite de l'après-midi, du soleil et d'autres groupes, du côté de la 6e Rue et de ses clubs, les Black Lips donnent deux nouveaux concerts. ★

Album *"Underneath The Rainbow" (Vice/ Warner)*

Photos Julien Deborgher

“J’adore chanter ”

DAMON ALBARN

A 47 ans, le chanteur de Leytonstone fait ses débuts d’artiste solitaire. Et dévoile ici sa nouvelle existence où Noel Gallagher, Corée du Nord et Afrique ont leur place, Blur plus vraiment. **PAR BASILE FARKAS**

Ce matin d’hiver, le bunker londonien de Damon Albarn est une fourmilière. Au rez-de-chaussée peinturluré de rouge, la presse attend son tour sur des banquettes patinées. Le management papote aimablement tout en consultant ses courriels. A côté, des musiciens maliens sont affairés dans le studio d’enregistrement. Enfin, le chanteur/ producteur/ musicien est prêt à recevoir, au dernier étage dans un grand salon, où se côtoient une télé géante et un vieux portrait de Mao. Le grand timonier de Blur prépare de son côté des smoothies de couleur rose, très utile pour se requinquer en vitamines et pour perdre deux minutes sur le temps d’interview imparti.
Pourtant, sur l’album solo qu’il sort ces jours-ci, Damon Albarn a apparemment décidé de ne pas se défiler.

Introspectif, épuré — on n’y entend essentiellement piano, guitare acoustique et beats — le “Everyday Robots” de l’Anglais sent bon son bilan de la quarantaine. La pochette campe un Damon songeur et en parka, qui scrute ses Clarks tête baissée. Le disque explore des thématiques assez lugubres (aliénation de la vie moderne, rupture sentimentale) tout en s’autorisant des dégagements plus légers (*cf* le tube pour enfant “Mr Tembo” qui parle d’un éléphant orphelin pour lequel Albarn s’est pris d’affection en Tanzanie). Enfin, Albarn est de retour et n’avait jamais été aussi exposé depuis... Quand au juste ? Blur sans doute. Plus en tout cas qu’avec Gorillaz, The Good The Bad And The Queen ou n’importe laquelle des diverses pérégrinations d’artiste globe-trotter. Il va s’en expliquer, clope au bec, sourire dent en or et voix grave.

Photo Linda Brownlee-DR

ROCK&FOLK : Ça fait un certain temps que vous n'avez pas été le chanteur, l'homme au centre du disque. Comment l'envie a-t-elle germé ?
Damon Albarn : C'est un truc que j'aurais pu faire depuis longtemps, mais que j'évitais à tout prix. Je ne voulais pas être un artiste, c'était bien plus amusant de jouer avec des tas de gens différents. Mais je suis arrivé à un point où ces questions n'importaient plus vraiment. Et puis j'ai mûri un peu aussi. Le fait qu'EMI se soit fait gober par un poisson plus gros que lui a aussi compté. Quelque part, toute mon histoire a été avalée dans le processus. Bosser avec de nouvelles personnes m'a aussi permis ce nouveau départ.

"Comme si Neil Young avait traîné avec Bobby Womack"

R&F : Votre voix a changé...
Damon Albarn : A moins de prendre soin de sa voix, c'est fatal... Quand j'ai enregistré "Dr Dee", j'ai travaillé avec un contre-ténor fantastique qui pouvait encore chanter comme un petit garçon. Si on ne fait pas ses exercices, la voix de l'homme tombe naturellement dans le bas, sans parler de la cigarette... Tout s'effondre quand on vieillit. Ça se relâche de partout ! Chanter n'a pas souvent été mon fort. J'ai toujours eu une voix assez limitée. Je ne peux pas faire les trucs acrobatiques que je voudrais. J'ai du mal. Dès que j'essaie, la réalité se rappelle à moi. Alors j'ai bien été obligé d'accepter ma voix. Et j'adore chanter maintenant. Je peux chanter et jouer de la guitare, du piano, en même temps que je chante. Je peux jouer et chanter tout seul sur scène maintenant. Je suis autonome.

R&F : Vous faites moins le malin sur ce disque. Il semble très sincère, très premier degré...
Damon Albarn : Richard Russell *(le producteur)* y est pour beaucoup. Grâce à ses encouragements sans fin. C'est pas mal d'avoir quelqu'un qui est là pour couper, monter, trancher, dire qu'il n'y a pas besoin de telle chose, quelqu'un qui soit strict. Je n'aurais pas pu y arriver en étant tout seul.

R&F : Que s'est-il passé ? Les chansons sont tristes...
Damon Albarn : Les paroles ont été très difficiles à écrire. J'ai dû bosser très dur pour dire les choses comme je voulais. J'ai puisé en moi. J'ai creusé, excavé, des points clés. J'ai fait un travail archéologique sur ma vie. J'ai déjà creusé pas mal de couches là, je ne sais pas si je peux aller encore plus loin. Quoi qu'il en soit, je suis une personne différente depuis que j'ai fait ce disque. Et c'est tant mieux.

R&F : La fin du disque est particulièrement pessimiste. "Photographs (You Are Taking Now)", on dirait un titre des Kinks...
Damon Albarn : Oui ! Un côté "... Preservation Society". En fait c'est inspiré d'une citation de Timothy Leary : *"Attention aux photos que vous prenez maintenant."* C'est un truc des sixties assez visionnaire. Le premier couplet parle d'un rêve récurrent que j'avais étant enfant. Le second parle d'un voyage en bus que j'ai fait de Los Angeles à San Francisco pour aller voir l'église de John Coltrane, celle où il a joué "A Love Supreme" pendant l'office. Je suis arrivé là-bas après une nuit de route vers huit heures du matin en m'imaginant qu'il y aurait une messe quelque chose. Rien du tout, à part le monsieur qui faisait le ménage. C'est une photo mentale. Le disque intégral est presque un questionnement existentiel sur la déshumanisation que crée la technologie. On parle, on regarde des choses de façon indirectes désormais en créant une distance vis-à-vis de nous-mêmes.

R&F : Il est dur à comparer, ce disque...
Damon Albarn : Oui, personne n'a su quoi dire pour l'instant. J'imagine que c'est un peu comme si Neil Young était allé à Muscle Shoals dans les seventies et avait traîné avec Bobby Womack. Un truc comme ça.

Le double beat de William Orbit

À 23 ans, William Orbit vit dans un squat où travaillent également les bruitistes de Throbbing Gristle. Compositeur pointu d'ambient music dès 1987 avec la série "Strange Cargo", il a fini par poursuivre une carrière de producteur pop, notamment avec Madonna ("Ray Of Light" en 1998), U2, Blur, All Saints. Fondateur du label électronique Guerilla, DJ et remixeur, il a collaboré à l'album "Le Re" des Rita Mitsouko et revisité la "Pavane Pour Une Enfant Défunte" de Ravel. Ces derniers mois, il a travaillé avec Britney Spears et Adele. Mais plus avec Blur, Gorillaz, ni Damon.

Victimes d'une idéologie

R&F : Vous acceptez d'être nostalgique ?
Damon Albarn : J'ai passé une année à être très nostalgique, avec Blur. A jouer autour du monde. Ce fut un voyage super, j'ai adoré. J'ai fait une belle provision de nostalgie, mais je ne veux pas me gaver non plus. Je veux regarder vers l'avant. J'ai hâte de jouer live, car j'ai un nouveau groupe. J'ai hâte de jouer des morceaux de Blur avec lui, et d'autres de Gorillaz que je n'ai jamais eu l'occasion de jouer. Sans nostalgie pour autant, mais dans un esprit de rétrospection, ce qui n'est pas tout à fait pareil. En musique, la nostalgie c'est jouer une musique d'il y a longtemps.

R&F : Y a-t-il encore de l'*englishness* en vous ?
Damon Albarn : Dans la mesure où j'y ai vécu, oui. Mais je me considère comme assez international. Ces deux derniers mois, j'étais en Corée du Nord, au Mali, au Pérou, puis Uruguay, Argentine, Chili, Brésil, Los Angeles et Chine du Nord.

Photo Linda Brownlee-DR

R&F : Vous faisiez quoi en Corée du Nord ?
Damon Albarn : Je suis allé voir ce qu'il s'y passait. J'ai toujours été fasciné par les endroits où l'on n'est pas censé aller. La vérité c'est que les gens sont toujours à peu près les mêmes où que vous vous trouviez. C'est un endroit assez magique, la Corée du Nord, en ce sens que les gens sont sous un sort. Ce n'est pas aussi facile de parler aux gens que, disons, au Chili, mais vous seriez surpris de voir comment certaines expériences humaines sont universelles. Et c'est assez inapproprié d'imposer notre vision des choses à leur idéologie en supposant que la nôtre est nécessairement supérieure. C'est simplement différent. Il y a des choses en Corée du Nord qu'on pourrait trouver meilleures qu'en Occident, on peut le dire. Ils ne sont pas assujettis aux rigueurs du capitalisme. Ils ne passent pas leur temps à végéter devant la télé.

R&F : Oui enfin, les gens meurent quand même de faim...
Damon Albarn : Absolument. Mais partout dans le monde, non ? Je n'idéalise pas, hein. Quand j'ai regagné Pékin depuis Pyongyang en avion, j'ai trouvé que Pékin ressemblait à Londres. Il y a dix ans, la première fois que j'y suis allé, c'était encore très exotique, singulier. Là, plus du tout. Nous sommes tout autant victimes d'une idéologie qu'ils le sont en Corée du Nord. Je suis plus heureux d'être une victime de ce côté-ci, mais c'est intéressant de constater que les routes n'ont pas de voitures... C'est dur d'expliquer sans passer pour un apologiste, que je ne suis pas. J'ai les yeux ouverts et c'est intéressant de simplement constater les différences. J'aime visiter des endroits que je ne comprends pas et j'y retournerai. Je crois vraiment que l'esprit humain est universel.

R&F : Vous vous êtes énormément diversifié. Quelle était l'idée ?
Damon Albarn : Je ne me considère pas comme un dilettante. Je vais au Mali depuis maintenant quinze ans. Je viens de faire un disque là-bas avec Brian Eno et pas mal de gens. J'ai des Maliens en bas, au studio. Il n'y a qu'un laps de temps limité pour tout faire. Parfois je me dépasse, en ce sens qu'il est difficile d'écrire un nouvel opéra, travailler en Afrique, aller en Corée du Nord et finir un album solo. Je bosse très rigoureusement, cinq jours par semaine, jusqu'à 5 h 36 précises. Je ne travaille pas le week-end, ni pendant les vacances. Je me débrouille pour avoir deux mois par an où je coupe tout, où j'arrête de faire de la musique obsessionnellement. Je ne me considère pas comme un type bizarre.

Le rôle du sale type

R&F : Comment avez-vous décidé au départ de prendre cette tangente par rapport au rock ? Vous en aviez marre du format guitare/ basse/ batterie ?
Damon Albarn : C'est un bien grand mot, j'étais simplement curieux. Je ne me sentais pas entièrement satisfait. Je ne me voyais pas progresser en tant que musicien en continuant ainsi. J'avais besoin d'aller au Mali, au Congo, en Chine, en Mongolie, en Syrie, en Algérie, etc. Traîner, me balader, jouer avec des tas de gens, me perdre un peu. Je suis sans doute le plus grand novice au monde en matière d'opéra, mais j'écris actuellement mon troisième. Je me réveille le matin et je veux aller le plus loin possible. Et j'échoue très souvent. Souvent, rien de bon ne sort, quelquefois ça va. J'apprécie la perspective d'apprendre.

R&F : Où en sont Blur et Gorillaz ?
Damon Albarn : Au jour d'aujourd'hui, je n'ai aucun projet avec ces groupes. J'ai beaucoup d'autres choses sur le feu.

R&F : Il y a des morceaux de Blur enregistrés ?
Damon Albarn : Oui on a enregistré pas mal de trucs à Hong Kong pendant une semaine. Mais je n'ai pas l'intention de les sortir. Peut-être un jour, mais ce n'est pas d'actualité pour moi.

R&F : Que s'est-il passé lors des séances avec William Orbit *(le producteur a déclaré ne plus jamais vouloir travailler avec le groupe)* **?**
Damon Albarn : Ah ! Ecoutez ! William Orbit a eu une influence incroyable sur moi. Je n'aurais jamais pu faire le premier album de Gorillaz si je n'avais pas travaillé avec lui avant. Il m'a tellement appris. Pour l'histoire récente, nous n'avons pas vraiment établi de séances, nous avons simplement enregistré une chanson avec lui, "Under The Westway". Et... ça n'a pas marché comme nous l'aurions voulu. On a donc réenregistré la chanson de manière plus traditionnelle, en la jouant live. Voilà ce qui s'est passé. Il n'y a pas eu d'exclusion. Je ne comprends vraiment pas pourquoi il a pris la mouche à ce point. Fatalement, dans l'histoire j'ai le rôle du sale type, parce que c'est moi qui décide et qui écris les chansons. C'est comme ça...

R&F : Sérieusement, quid de cette amitié nouvelle entre vous et Noel Gallagher ?
Damon Albarn : J'aimerais faire un disque avec lui, vous savez. Mais je crois vraiment que les gens suranalysent tout ça. On s'apprécie vraiment, voilà tout. On n'avait jamais eu l'occasion de traîner ensemble. On a beaucoup en commun, le même âge, le même sens de l'humour. Des expériences parallèles. Je me sens beaucoup d'affinités communes avec lui, on se comprend. ★

Album *"Everyday Robots" (Warner)*

STAR

"Ne sommes-nous pas trop vieux ?"

PIXIES

Revenu à la vie voici dix ans, le groupe de Black Francis sort un nouvel album. Sans Kim Deal mais avec cette question : *fallait-il le faire* ? Le mieux pour juger était encore d'aller observer de près l'énigmatique formation, à Austin et en coulisses. **PAR JONATHAN WITT**

Tombée un beau jour de février, la nouvelle est pour le moins stupéfiante : voilà qu'après plus de vingt ans de silence discographique, les Pixies vont remonter sur le ring. Rappelons l'essentiel : le très idolâtré quatuor s'était reformé en 2004 pour un *"long rappel"* qui a tout de même duré huit années. Récemment, deux EP étaient sortis, laissant entrevoir la possibilité d'un nouveau long format... qui est donc réalité. Le jour du Record Store Day, on pourra acquérir le successeur tant attendu de "Trompe Le Monde". Réputé hermétique et secret, le quatuor a pour l'occasion décidé d'ouvrir ses portes (et son cœur) à Rock&Folk, en marge d'un concert prévu à Austin (Texas).

En se tripotant le bouc

Quelques heures plus tard, nous recevons la galette tant espérée sous la forme d'un lien de téléchargement hautement sécurisé accompagné d'un mot d'ordre impératif : *"Rien ne doit filtrer."* La chose se nomme donc "Indie Cindy", se présente sous une pochette signée du crayon torturé de Vaughan Oliver (responsable de l'imagerie des Lutins depuis leurs débuts) et comporte douze titres : les deux EP, "Bagboy" et trois morceaux inédits ("Silver Snail", "Ring The Bells", "Jamie Bravo"). Que l'on se rassure immédiatement, les marqueurs essentiels du son Pixies sont bien présents : la voix mutante de Black Francis, entre douceur et hystérie ; les guitares alambiquées, toujours inventives de Joey Santiago ; la frappe lourde et métronomique de Dave Lovering ; les textes bizarres, référencés... Manquent donc la basse caoutchouteuse et les harmonies angéliques de Kim Deal. Mais, au fond, n'était-ce déjà pas le cas sur "Trompe Le Monde" ? A la fin de l'écoute, on se dit que "Indie Cindy" aligne une première face quasiment parfaite, quelques indispensables gemmes ("Magdalena", "Indie Cindy", "Jamie Bravo", "Blue Eyed Hexe") et constitue un retour plutôt convaincant. Après avoir bien disséqué la bête, on se rend donc dans la capitale du *Lone Star State*, toute frémissante à une grosse semaine du South By South West, un festival des plus fameux outre-Atlantique.

Une fois sur place, un premier constat s'impose : pour le touriste en goguette, la périphérie d'Austin n'offre à première vue rien de bien excitant. Enfilade morose d'autoroutes, drive-in, stations-service... Texaco, McDo, Domino : la litanie se poursuit jusqu'au lit du Colorado, où s'ébrouent quelques kayakistes sous un soleil printanier. De l'autre côté, *downtown*, dominée par de rares gratte-ciels, est déjà plus avenante. Une grande partie de l'activité se concentre en fait du côté de la 6e Rue, également appelée Old Pecan Street, qui compte tout ce que la cité propose comme divertissement. Tout le tremblement ricain s'offre au visiteur : pubs, salles d'arcade, billards, et même un musée du bizarre. Willie Nelson et Stevie Ray Vaughan trustent les magasins d'instruments. Partout, les *weirdos*, plutôt du genre moustachus et tatoués — "Don't Mess With Texas" et "Keep Austin Weird" sont les devises de la ville — descendent force pintes et les guitares rugissent, même en plein cœur de l'après-midi, justifiant l'appellation *Capitale Mondiale de la Musique Live* dont s'enorgueillit fièrement la ville. Non loin de ce véritable cœur battant se trouve l'hôtel Intercontinental, immeuble chic mais discret qui jouxte Congress Avenue, l'une des artères principales de la ville qui mène au Capitole du Texas, dont la coupole abrite les portraits des gouverneurs successifs de l'Etat depuis sa fondation (on y croise celui de George W Bush). A quatorze heures précises, on pénètre dans le luxueux établissement, direction le bar. Là, un sympathique attaché de presse nous explique que les entretiens se feront séparément, d'abord Dave Lovering et Joey Santiago, puis Black Francis seul. Il nous installe à une table et ce bon vieux Dave ne tarde pas à faire son apparition, allure de patriarche rigolard, bésicles fifties, barbe blanche et chaîne en or. Bientôt, Joey le rejoint en bâillant, l'air complètement rétamé. Malgré la fatigue, il se prêtera volontiers au jeu des questions-réponses en se tripotant le bouc, s'enhardissant souvent, roulant des yeux parfois intimidants. On sent bien qu'il est l'élément instable, instinctif de la bande. Plus cérébral, Frank Black est un gentleman accompli, tout sourire, très loquace et surtout francophile.

Photo James Goulden-DR

En 2004, les Pixies ont donc effectué, vingt-et-un ans après le fax fatidique de Black Francis, un retour inopiné. Huit années se sont ensuite écoulées, rythmées par des apparitions incessantes. A ce stade, une légitime interrogation se pose : pourquoi diable a-t-il fallu autant de temps pour enregistrer ces nouvelles chansons ? Diverses raisons sont avancées, mais la principale tient, selon Frank, en trois lettres : *"Sur les décisions importantes, les quatre membres devaient se mettre d'accord. Kim disait de temps en temps :* 'peut-être', *parfois* 'non' *et d'autres fois* 'oui'. *Tant qu'elle n'était pas complètement convaincue, nous n'étions pas très enthousiastes sur le fait d'en discuter plus que ça. Ça a été long pour parvenir à un accord entre Joey, David, Kim et moi."* Joey ajoute un couplet de nature plus pragmatique : *"On a passé énormément de temps sur la route et nous en étions heureux. Nous attendions aussi que Charles écrive des morceaux. Parallèlement, il fallait également garder un peu de temps pour nos familles."* Apparemment, le déclic s'est vraiment produit quand la troupe s'est retrouvée à jouer dans des casinos : *"On a eu un peu peur de faire comme ces groupes qui s'appuient exclusivement sur leur passé,* explique Joey. *Et après douze ans à tourner, en quoi étions-nous différents par rapport à un groupe normal ? Réponse : on n'enregistrait rien de nouveau. Maintenant, nous sommes redevenus un vrai groupe."* Les quatre musiciens décident donc de mettre en place un plan raisonné, rigoureux. Une première tentative de séance d'écriture collective tourne mal (*"un désastre"*, d'après Joey), Black Francis n'étant *"pas aussi préparé qu'il pensait"*. Les Pixies rappellent donc le fidèle Gil Norton à la rescousse (*"nous avions besoin de nous sentir en sécurité"*), aux manettes depuis "Doolittle", et louent un studio dans une campagne reculée du Pays de Galles. Tout ceci afin de n'éveiller aucun soupçon. Pourquoi tant de cachotteries ? Si Dave se réfugie derrière un *"on voulait que ce soit une grosse surprise"* un rien convenu, il n'est nul besoin de trop insister pour pousser Joey à lâcher la véritable raison : *"On avait simplement peur que ça se passe mal, que le résultat ne soit pas à la hauteur. Si ça avait été le cas, tout serait resté secret."* Cependant, dès le départ des séances, l'ambiance tourne au vinaigre, pour une raison assez curieuse : Kim Deal n'aurait prévu d'enregistrer que cinq morceaux et pas un de plus. Un malentendu s'installe, jusqu'à ce que la bassiste prenne la poudre d'escampette. La pilule est toujours amère pour Frank : *"Je ne sais pas exactement ce qu'il s'est passé, mais elle nous a plaqués au milieu du processus. Il a toujours été prévu de créer vraiment quelque chose de consistant… comme un grand champ de blé. Pas un petit truc, quoi. Je crois que Kim n'était plus intéressée par le fait d'être dans un groupe, qu'elle en avait assez. Du coup, elle s'est convaincue elle-même qu'elle ne se souvenait pas d'avoir parlé de plus de cinq chansons… et que le programme, c'était d'en enregistrer cinq et seulement cinq. Mais il était question d'en faire plus, dès le départ : chacun avait reçu une vingtaine de démos, des textes, des mélodies. On avait calé six semaines de studio. Aurait-on fait tout ça pour seulement cinq foutus morceaux ? Donc, au bout d'un certain temps, des tensions sont apparues. Kim a joué ses parties de basse sur quatre morceaux et a couru en studio un dimanche soir pour enregistrer la cinquième. On a ensuite pris un dernier repas ensemble dans un restau indien. L'ambiance était géniale, elle a même demandé au serveur de prendre une photo de nous… On s'est rendu compte rétrospectivement que c'était la fin. Elle savait qu'elle allait nous quitter. Le lendemain, elle est arrivée dans la cafétéria en disant :* 'C'est bon, j'en ai assez.' *Elle savait qu'on était déçus alors elle a envoyé un email une semaine après pour dire :* 'Hey, si vous voulez que je joue un peu plus...' *Mais on était au Pays de Galles et elle en Ohio* (rires). *On s'est dit que si elle était partie, c'est qu'elle serait plus heureuse comme ça. Et nous aussi, on était plus à l'aise pour faire de la musique, sans toute cette paranoïa à propos du nombre de chansons qui allaient être enregistrées. On a donc convenu de ne pas la rappeler."* Décidemment, rien ne se passe comme prévu chez les Pixies, mais il s'agit bien d'une rupture à l'amiable, comme nous le confirme Joey : *"Au départ, elle adorait les démos. Elle était à cent pour cent dedans. Et puis, pour une raison ou une autre, ça a changé. C'était un départ serein. On lui a dit qu'on n'allait certainement pas la forcer à rester parmi nous."*

Une fois ce fâcheux contretemps passé, un autre bassiste est appelé en renfort (Simon *Ding* Archer, ex-The Fall et PJ Harvey) pour rejouer toutes les pistes enregistrées par Kim (Frank : *"Elle nous a fait savoir un peu plus tard qu'elle ne souhaitait pas que ses parties de basse soient utilisées sur le disque. On avait prévu le coup"*) et le processus se poursuit paisiblement, dans une ambiance bucolique et studieuse : *"On était à la campagne : rien autour pour nous distraire. Il y avait un village pas très loin, mais nous étions globalement très isolés. On dormait dans des cottages qui servaient autrefois d'étables."* D'un point de vue créatif, Black Francis a retenu les leçons du passé et relâché l'étau depuis "Trompe Le Monde". Dave : *"Il arrivait parfois qu'on communique avec lui via Gil, de façon à lui dire :* 'Ne fais pas ça !' *On ne pouvait pas trop le lui exprimer de front… Enfin globalement, il nous laissait jouer comme on l'entendait. Il a une confiance entière et aveugle en nous. Frank est toujours ouvert au dialogue, il n'est pas aussi* control freak *que les gens le pensent."* Au fil de la discussion, Gil apparaît comme un pilier important dans la cohésion du groupe. Mieux, il est arrivé avec un concept futé, que nous explicite Black Francis : *"Son idée était de nous dire de faire comme si on ne s'était jamais séparés pendant ces vingt ans et d'agir comme si on était partis ailleurs, dans l'espace… Et aujourd'hui, on serait de retour sur Terre. Il s'est comporté comme un réalisateur qui parle à ses acteurs, qui explique le scénario. On s'est projeté dans cette histoire. La chanson 'Magdalena' parle au départ d'une nana, mais Magdalena 318 est aussi un astéroïde, donc, en arrière-plan, tout cela s'imbrique. Je me suis mis à imaginer que les trois autres et moi, pendant nos douze ans de séparation, on vivait sur ce caillou, dans une petite station. Il y en aurait un qui serait préposé à la culture des légumes, un autre qui surveillerait l'oxygène…"* Frank va jusqu'à peindre, pendant ses moments creux, des affiches de concert qui auraient eu lieu sur cette planète, pour rester dans l'ambiance. La science-fiction, influence majeure chez lui, se retrouve souvent dans les nouvelles chansons. D'abord dans "Andro Queen", qui comprend un couplet scandé en esperanto : *"Ça vient d'un film de science-fiction datant de 1965, avec William Shatner, avant qu'il ne fasse 'Star Trek', et qui s'intitule 'Incubus'. Il se déroule en Californie, en noir et blanc,*

"Salut, je suis l'extraterrestre"

et est joué en esperanto. C'est un film culte. Il y a une atmosphère particulière, très théâtrale, avec des gens qui voyagent depuis le monde des morts." Même chose dans "Greens And Blues" : *"Il y a deux ou trois niveaux de lecture. Je voulais écrire quelque chose qui avait le feeling de 'Gigantic', une chanson pour se dire au revoir. Celle-ci parle d'un genre de 'Créature Du Lac Noir'* (référence à "Creature From The Black Lagoon", film fantastique de 1954 — NdA) *qui dirait : 'On a passé du bon temps ensemble, mais je perds mon temps avec toi et tu vas m'oublier.' Ça pourrait être une histoire d'amour. Un peu comme les concerts, qui sont mémorables pour le public, pour l'artiste, mais qui sont une sorte d'amours temporaires. Parce que, une fois que c'est terminé, chacun retourne à sa vie. C'est aussi ce que vivent les gens qui disent avoir eu une expérience avec des extraterrestres.* Il se rapproche alors et nous fixe droit dans les yeux : *" 'Salut, je suis l'extraterrestre. On vit un truc intense, mais c'est terminé.' Et hop ! Tu ne te souviens de rien."*

Fragilité

Mais il n'y a pas que les aliens dans la vie. La destinée récente des Pixies a également constitué une source d'inspiration cruciale, toujours mâtinée de cette bizarrerie propre à leur auteur : *" 'Silver Snail' parle du groupe, tout comme 'Indie Cindy'. A propos de notre dilemme principal : les Pixies ont été séparés pendant près de dix ans, doit-on ou non écrire de nouvelles chansons ? Allons-nous être acceptés ? Ne sommes-nous pas trop vieux ? Ce genre de questions. Je me suis mis au dessin quand je vivais des moments difficiles, au moment où j'essayais d'écrire de nouvelles chansons. Je gribouillais beaucoup avec mes enfants. Plus tard, je suis allé dans un petit motel minable pour composer et j'y ai emmené quelques dessins. Deux en particulier : un escargot et un autre qui représentait Alice Prin* alias *Kiki de Montparnasse, qui était un mannequin français et la petite amie de Man Ray. J'ai accroché ces deux dessins sur le mur du motel afin de créer une certaine ambiance dans cette petite piaule."* Parmi les nombreuses pépites captées se trouve aussi la lourde "Blue Eyed Hexe", qui rappelle "U Mass" *("simple coïncidence")*, prétexte à quelques plaisanteries (Dave : *"On a toujours besoin d'une chanson avec de la cloche sur un album"*). L'impériale conclusion, "Jamie Bravo", évoque quant à elle le destin tragique d'un matador des années 60 : *"J'ai écrit deux chansons à propos de ce Mexicain matador, mort en 1970. Il était très populaire et a commencé à jouer dans des films. C'était une rock star dans le monde de la tauromachie. Un peu comme le Jimi Hendrix des matadors. 'Jamie Bravo', celle qui est sur l'album, est centrée sur ses derniers instants. J'imagine les rayons de soleil, les autres matadors, émus à propos de l'accident de voiture qui l'a tué. C'était un personnage haut en couleur. Par exemple, il est arrivé plusieurs fois qu'il laisse un taureau le blesser, pour le spectacle. Une autre fois, à Tijuana, il a refusé d'achever le taureau à la fin, le trouvant trop honorable pour cela. Il a même été arrêté par la police, et l'affaire s'est retrouvée dans les journaux le lendemain. J'aime beaucoup cette histoire."*

Face au défi ultime de la rock star — comment vieillir convenablement ? — les Pixies n'affichent pas, en fin de compte, une confiance démesurée. Les doutes sont nombreux, une certaine fragilité se lit en filigrane. Le remplacement rapide de Kim

Parano pirate

La peur de la piraterie a poussé les majors à des méthodes extrêmes. Jadis elles envoyaient aux journalistes des cassettes *beepées*, truffées de sons parasites insupportables. Résultat : on pouvait en arriver à détester un chef-d'œuvre. Puis vinrent les CD *watermarkés*, avec une *signature sonore* inaudible mais repérable. Sommet de l'absurde : un pré-CD de De La Soul en 2000 avec le nom du journaliste enregistré par les artistes (*"Ce CD appartient à..."*) trois fois par chanson. Fierté pendant cinq minutes, envie de péter le disque après deux chansons.

Photos James Goulden-DR

Shattuck (par Paz Lenchantin) prouve leur difficulté à retrouver cet équilibre froissé par le départ de Kim Deal. A l'évocation de la *seconde* Kim, Joey se tend instantanément, serre les mâchoires : *"Je n'ai pas trop envie d'en parler. Ce qui s'est passé ? C'est que lorsqu'on embauche quelqu'un, il est difficile de savoir à l'avance si ça va fonctionner. Aujourd'hui, avec Paz, tout se passe très bien. On ne pouvait pas prévoir, comme on ne pouvait pas prédire que ça tournerait mal avec Kim Shattuck. Les discussions étaient laborieuses, compliquées. Enfin, on lui souhaite le meilleur quand même."* Malgré tout, les trois Lutins restants prennent les choses avec philosophie. Ils s'attendent aux probables critiques à venir, comme le déclame Frank avec une pointe de tristesse : *"Nous serions évidemment déçus si cet album était rejeté par les fans. Mais on l'accepterait comme la part nécessaire du show-business. On est vénérés pour ces chansons que j'ai écrites il y a vingt ans, 'Where Is My Mind', 'Monkey Gone To Heaven', etc. C'est cool, mais moi je veux de la compétition, mon ego est trop fort pour se contenter de ça. Mais même si on se plantait, ce ne serait pas si grave."* Joey conclut avec fermeté, droit dans ses bottes : *"Il faudrait que le public aborde cet album sans idée préconçue, sans préjugés. Alors, il l'appréciera davantage. On sait qu'il ne plaira pas à tout le monde, mais l'essentiel, c'est que nous, nous l'aimions. Et nous en démarrerons certainement un autre, dès la tournée terminée."* Hélas, on nous fait signe qu'il est déjà temps de se quitter. Richard, le manager, nous donne rendez-vous au même endroit à vingt heures.

Chauve-souris et tour de magie

Voilà qui nous laisse le temps de fureter encore un peu du côté de l'autre partie animée de la ville, vers les hauts buildings du quartier financier : le 2nd Street District. Au loin, nous entendons un bruissement : normal, une scène a été plantée au milieu de deux tours, et le reste de la rue est occupée par de chatoyants *beer gardens*. Le groupe qui joue, Leagues, possède un chanteur potelé et un son vaguement dansant, assez inodore à vrai dire. Les nombreux passants, pinte de Bud à la main, dodelinent gentiment de la tête. Nous crapahutons encore pour renifler l'ambiance du côté de l'Austin Music Hall, érigé un peu à l'écart du centre-ville. Il s'agit d'un bâtiment à l'architecture résolument moderne, rectangulaire, avec une large façade vitrée, un toit ondulé et quatre colonnes qui lui donnent une allure de temple athénien. Alentour, une longue file d'attente s'est déjà formée, impatiente et joyeuse. En remontant vers la 6e Rue, nous engloutissons un sandwich combinant *brisket* (poitrine de bœuf grillée au barbecue) et coleslaw, spécialité du coin, servi par la sculpturale tenante d'un food truck réputé. La nuit tombe rapidement et nous retournons donc en face de l'hôtel Intercontinental, devant lequel un gigantesque Hummer est parqué. Nous retrouvons l'équipe des Pixies au grand complet et nous engouffrons dans le large véhicule aux vitres teintées. A l'intérieur, nous prenons place à côté de Joey Santiago qui, écouteurs rivés dans les oreilles, bâille toujours et reluque les demoiselles par la fenêtre. A part ça, c'est une silencieuse concentration qui domine, à peine troublé par quelques plaisanteries de Dave. Arrivé sur place, on nous tend un badge siglé AAA, précieux sésame permettant d'aller musarder backstage. Au pas de charge, nous atteignons la loge où trône un roboratif buffet. Puis chacun des membres se disperse subitement. Joey navigue jusqu'au divan, Frank s'isole pour pratiquer ses exercices vocaux tandis que Dave se sert un verre de pinard et file regarder Best Coast qui termine sa première partie. Quant à Paz, elle a tout bonnement disparu. On se faufile sur le côté de la scène pour écouter la fin du set du groupe mené par la charmante Bethany Cosentino qui, en mini-short noir et cuissardes, manie assez bien l'association saturation/ voix acidulée. Après cela, on retourne dans la loge où Paz s'est enfin matérialisée. Toute de noir vêtue, la longiligne bassiste au visage pâle dégage un énigmatique charme latin, sorte de femme fatale échappée d'un film d'Almodovar. Ses longs cheveux de jais reposent sur ses frêles épaules, qui supportent une basse ornée d'une rose rouge artificielle. Elle semble très nerveuse, répétant inlassablement ses gammes, mais nous en profitons pour l'interroger sur son entrée dans le groupe : *"J'ai reçu un coup de fil et ça s'est fait très vite. J'ai rentré tous les albums du groupe dans mon lecteur, j'ai tout écouté et, au bout de trois heures, je connaissais le répertoire."* Peut-être l'absence totale de setlist la stresserait-elle ? Paz reste évasive et préfère changer de sujet, s'enquérant de la présence de chauve-souris dans la ville à cette période de l'année : *"J'aimerais beaucoup voir la réserve de chauve-souris près du Colorado."* Puis la timide demoiselle retourne s'isoler dans un coin, s'exerçant encore et toujours. Joey, lui, est plus cool. Il gratouille nonchalamment sa guitare et s'étonne à peine de ne pas croiser davantage les Best Coast : *"Oui, on a dû se parler trois fois depuis le début de la tournée. Mais on ne les a pas vraiment choisis nous-mêmes."* Dave, assis près du buffet, se dégourdit les phalanges avec ses baguettes et en profite pour exécuter face à nous un tour de magie — sa seconde passion, il a même donné des spectacles — avec un élastique et un jeu de cartes.

Humanité inattendue

Cinq minutes avant le début du concert, le bedonnant Frank réapparaît et nous sommes invités à nous rendre dans la salle qui, vue de l'intérieur, est surmontée d'un balcon de bonne taille. Elle est bourrée à craquer et toutes les classes d'âge sont représentées. A vingt-et-une heure quinze, les Pixies pénètrent sur scène et lancent directement le beat mastoc de "Bone Machine". S'ensuivent deux heures d'un concert effrayant de maîtrise où les tubes ("Gouge Away", "Caribou") s'enchaînent sans temps mort ni parlotte, Frank ayant l'intelligence d'accoler systématiquement un morceau bien connu ("Monkey Gone To Heaven", "Here Comes Your Man") à la suite de chaque extrait du nouvel album. Ils en jouent huit ce soir, la plupart étant d'ailleurs très applaudie, particulièrement "Blue Eyed Hexe" — nous ne sommes pas sur les terres de ZZ Top pour rien — "Magdalena" ou "Andro Queen". Evidemment, les portables sont brandis pour "Where Is My Mind" et pour le reste, il est amusant de constater que chaque membre a droit à ses cinq minutes de gloire personnelle : Dave croone sur "La La Love You", Joey déclenche un long solo bruitiste sur "Vamos" et Paz, qui se glisse parfaitement dans les bottes de Kim Deal, se fait longuement acclamer après la suite d'harmonies hypnotiques du final de "Havalina". En toutes circonstances, Black Francis reste le patron et garde cette voix incroyable, capable de vous glacer d'un cri terrifiant. Après la brutale "Planet Of Sound" en rappel, le quatuor file en coulisses, où nous les rejoignons immédiatement. Plusieurs pizzas ont été disposées, et quelques happy few (dont les Best Coast) défilent pour féliciter le groupe, mais il y a surtout le sympathique clan des frères Santiago. L'ambiance est à la badinerie, on se moque un peu du solo exagérément long de Joey (sur "Vamos") qui se demandait *"à quel moment Dave allait faire repartir la chanson"*. Frank nous sert un peu de vin, et nous en profitons pour lui demander pourquoi il y a si peu d'interaction avec le public. Réponse : *"Ce rôle était tenu par Kim. Elle aimait bien faire ça et on ne le fait pas parce qu'on aurait l'impression que ce serait ridicule ou forcé."* Concernant l'ordre des chansons, il nous dit *"y réfléchir en temps réel"* et a apprécié la réception très enthousiaste des nouveaux morceaux. Paz se montre beaucoup plus expansive à présent, et entraîne même Joey dans une danse chaloupée alors que la sono crache du funk. Après avoir chaleureusement remercié Frank et les autres — il s'agit du dernier concert avant une pause d'un mois — elle s'éclipse définitivement. L'heure est déjà tardive et nous plions bagages en compagnie des trois Farfadets restants. La limousine noire file vers l'hôtel où nous saluons une dernière fois Dave, Joey et Frank. Fin de l'expérience. Après ces quelques heures passées en leur compagnie, les Pixies demeurent donc une entité fascinante, secrète, mais d'une humanité inattendue. Parviendront-ils à renouer avec leur légende passée et à goûter enfin un succès dûment mérité ? On ne le saura que trop vite mais gardons à l'esprit que tout est possible avec eux, surtout le meilleur. ★

Album *"Indie Cindy " (Pias)*

"Black Francis reste le patron"

Photo Andy Keilen-DR

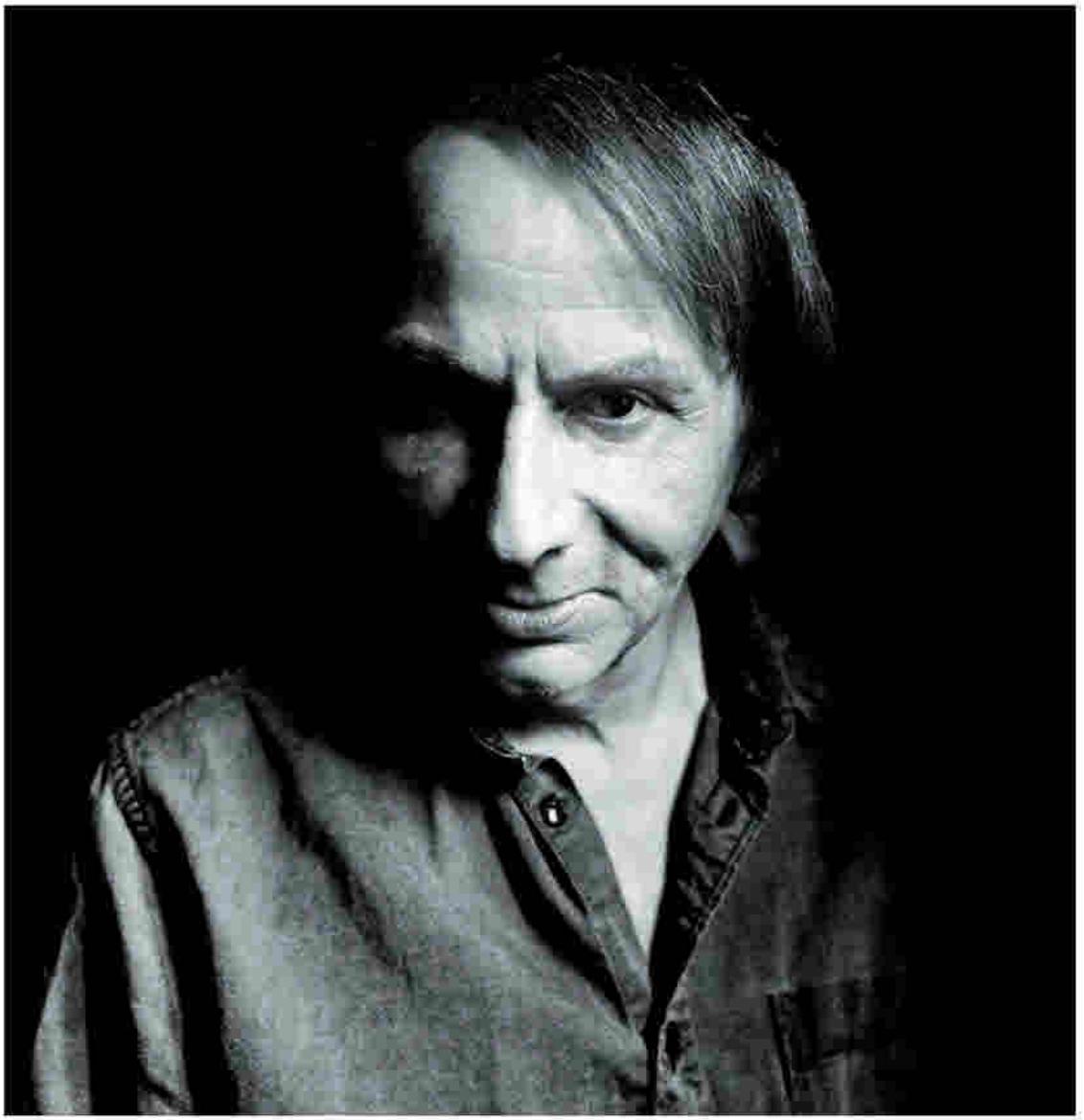
"Bizarrement, je suis tout à fait optimiste sur l'avenir du rock"

AUBERT HOUELLEBECQ

Dans un Paris sournoisement attaqué par les pics de pollution, notre reporter rencontre un mystérieux cercle de poètes.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE - PHOTOS RICHARD DUMAS

L'enregistrement numérique provient d'un téléphone dernier cri. Brouhaha. Bruit de bouchon qui saute. *Plop*. Glouglou du vin blanc. Puis les voix. Quatre d'abord, puis trois. *"Moi je prendrai un Coca normal, merci !"*, *"je le crois pas, ça"* et autres.
Voix de Houellebecq : *"Là, ça enregistre bien ?"*
Rock&Folk : *"Mais oui…"*
Soudain, voix de Aubert : *"Bois ton verre mec…"* qui s'adresse sans doute au photographe, soucieux de laisser le champ libre à l'interview.
Autre voix (indistincte) : *"Est-ce une timidité ?"*
Puis l'organe de Houellebecq : *"Et en même temps, il me semble évident que le lecteur de Rock&Folk connaît Novalis…"*
Nous sommes dans les bureaux directoriaux de Flammarion. La présidente a laissé la place à son auteur fétiche, le prix Goncourt 2010, Michel Houellebecq. Venu accompagné de son nouvel ami, le chanteur Jean-Louis Aubert. Les deux hommes se sont rencontrés autour d'un livre de poésie transformé en disque par Aubert. La mise au point avec Rock&Folk semblait une évidence.



ROCK&FOLK : Bonsoir messieurs. Lou Reed nous a quittés il y a quelques mois. Qu'avez-vous ressenti chacun de votre côté ?

Houellebecq : Je ne le connaissais pas personnellement mais j'aime beaucoup Lou Reed. Il était une partie de ma jeunesse, de mes vingt ans. Il y a plein de trucs immortels dans ce qu'il a fait...

Aubert : Moi, ce que j'ai ressenti, c'est le temps qui passe. Un artiste comme Lou Reed c'est un pilier monumental dans la vie de plein de gens. Il est un peu de la famille. On avait essayé d'écrire ensemble *(à la demande de Bob Ezrin, en 1982 — NdlR)* donc j'ai beaucoup repensé à cela. Il rigolait, il me traitait de hippie, il essayait de traduire mes textes. Puis tous les dix ans, on se croisait en studio ou en festival et il me demandait si l'album avait *"bien marché"*. Je lui répondais : *"Oui, dans la version française"* et là il me disait : *"Tu vois, je te l'avais* toujours *dit que c'était mieux en français !"* Marrant. C'était une époque où il essayait d'arrêter la clope, il tremblait beaucoup. Moi, je me souviens du légendaire concert à l'Olympia, il disparaissait littéralement derrière son pied de micro ! Il était très maigre, filiforme. Le Velvet Underground m'a toujours un petit peu fait peur. On sentait que c'était un groupe composé de gens qui n'hésitaient pas à se détester... Depuis la disparition de Lou, je récolte des anecdotes. Par exemple celle-ci : lorsque les Velvet enregistrent "Waiting For The Man" et "Heroin", ils ne prenaient pas d'héroïne. C'étaient plutôt des étudiants new-yorkais et c'est après que le phénomène s'est déclenché...

R&F : Lou Reed a été le premier toxico assumé... Il a osé des trucs fous en live...

Aubert : La défonce, ça fait oser beaucoup de choses, c'est sûr. Moi, je l'ai vu aussi avec un saxophoniste free au Zénith et plus le public gueulait pour entendre "Vicious" ou "Sweet Jane", plus il jouait doucement. A la fin, il a fini dans un grand silence, avec jet de canettes. Et là ils sont partis. Lou Reed. Provocateur qui a envie de se faire respecter. Et puis un aspect poétique, comme Patti Smith. Ils revendiquaient notre XIX^{e}, ces deux-là.

R&F : "Berlin" va rester...

Aubert : J'adore cet album.

Houellebecq : *Moui.* Mais bizarrement, j'ai toujours préféré la production de "Coney Island Baby". Il y a quelque chose d'étonnant dans cette production précise *(s'animant)* mais moi j'aime aussi beaucoup les textes interminables de Lou Reed, genre, *hummmm*, "The Murder Mystery". Il marmonne tout le temps, on ne comprend *rien* mais c'est grand *(rires)*. "European Son" aussi, reste très très bien. En fait, c'est ça que je réécoute le plus souvent en réalité.

Ce ne sont pas les trucs parfaits à la "Berlin", "Coney Island Baby", non, ce sont les trucs du Velvet que je préfère. Et puis John Cale n'est pas mort... En fait j'ai jamais été synchrone de la réalité. Là où j'étais presque synchrone, c'est avec Iggy Pop. C'est le premier que j'avais écouté en réalité, mais j'avais quand même déjà quatre ans de retard par rapport à la sortie du disque *(rires)*. Normal.
Aubert : Beaucoup de gens ont découvert le Velvet après "Rock'n'Roll Animal" en fait. Sur le Floyd, tu devais être bien synchro, tout de même...
Houellebecq : Pas totalement... La première fois où j'écoute Pink Floyd, ils ont déjà pas mal de trucs derrière eux.

R&F : Revenons en 2013... Jean-Louis Aubert achète un livre de Michel Houellebecq, "Configurations Du Dernier Rivage"...
Aubert : Voilà, c'est ça. Le truc devait être sorti depuis deux mois. J'étais en train de produire un jeune artiste nommé Malo. Qui est parti avec un copain à Amsterdam. Donc il ne va pas venir enregistrer. Je suis en studio, j'ouvre le bouquin page 74, "Isolement", j'ai une guitare à côté de moi. Quand je lis, j'ai ce sentiment bizarre que ça ressemble à une chanson finie, avec une proximité qui ressemble aux bouts de papier que je glisse dans ce que j'appelle ma caisse à chansons. Oui, alors je prends ma guitare, et ensuite j'arrive à la page "Novembre". Je chante aussi...
Houellebecq : Le truc bizarre c'est que Jean-Louis pensait que je les chantais, ces textes...
Aubert : Métrique parfaite, alexandrins, quatrains, déroulement. C'est ça qui m'a attiré. Sa métrique. Plus que le sens. Métrique chantable. Je pensais qu'il les scandait...
Houellebecq : Oui, à voix haute, pas fort, à mi-voix ça marche aussi bien, mais moi je ne chante pas. Il n'y a pas de mélodie de chant, j'insiste.
Aubert : Il a toujours des phrases surprenantes, chaque phrase vient gifler la précédente, on ne s'emmerde jamais.
Houellebecq : Ce qui est totalement étonnant, c'est qu'il n'a pas modifié le texte du tout.
Aubert : L'histoire n'était pas de dire des poèmes sur une musique. Ça me plaisait de les chanter. Ecriture dense, merveilleuse. Un petit miracle s'est accompli.

R&F : Tout cela reste bien dans la tradition. Sartre, Aragon, Vian, tous les grands écrivains français se sont à un moment mêlés de chanson. On n'a pas vu Faulkner écrire pour Elvis...
Houellebecq : Ce qui est vachement rare, c'est qu'on puisse garder le texte tel quel et le chanter. Quand Ferrat reprend du Aragon, il casse tout pour faire sa chanson. Aragon est gentil, il laisse faire, il s'incline. Les gens qui respectent vraiment le texte, souvent, font du talk-over. Ils ne chantent pas.

R&F : Par exemple ?
Houellebecq : Prends mon album, fait avec Burgalat *("Présence Humaine", Tricatel, 2000 — NdlR)*...
Aubert : Un projet presque aussi divinement déprimant que "Extension Du Domaine De La Lutte"...
Houellebecq : L'excellent Patrick Eudeline m'avait posé une question à ce sujet en 2000, je crois pouvoir tenter d'apporter une réponse aujourd'hui *(rires)*... Il m'avait presque engueulé parce que écrivain et poète, je n'étais pas devenu chanteur. Je lui avais dit : *"Patrick, je ne sais pas chanter..."* et ça me semblait une raison valable. Je peux compléter ma réponse. J'ai commencé à écouter des chansons vers 11 ans. La poésie, ça remonte à l'époque des récitations à l'école primaire. Le truc plus vieux est le plus fort.

R&F : L'aura de Houellebecq, sulfureuse, etc, ça vous a inquiété, Jean-Louis ?
Aubert : Quand on a un coup de foudre, on ne prend pas de renseignements sur la personne.
Houellebecq : Dans les milieux rock, j'inquiète, en général, peu.
Aubert : Il a quelque chose de punky qui me plaît bien, Houellebecq. Il soulève certains problèmes quand même, il a ça intrinsèquement en lui et après, sans trop réfléchir, je lui ai écrit...
Houellebecq : Voilà. On s'est envoyé des mails. Puis il m'a fait écouter. Et moi j'ai senti que la voix allait. C'est le point important. Est-ce que la voix va avec les mots ? En même temps, je prends un risque parce que peut-être que tout ce qui restera de moi sera ce projet *(rires incrédules)*. C'est une possibilité. Je respecte. Pour le cinéma, tu ne prends pas trop de risques. Même quand le film est bon, on ne se souvient que du bouquin. La chanson, c'est moins évident. J'assume.

R&F : Tout une partie du livre initial "Configuration Du Dernier Rivage" s'intitule "Mémoires D'Une Bite". Jean-Louis, ce n'est pas ça que vous avez choisi d'adapter...
Aubert : La main de Dieu m'a fait ouvrir le livre sur un chapitre très lumineux... Lui et moi, nous sommes tous les deux des scientifiques. On aime le théorique et le mystique. La fiction et la science. Michel écrit des trucs profonds, il sait de quoi il parle. Moi, je chante pour imiter les mélodies de la vie. Le cynisme nourrit l'intelligence, mais ça laisse un peu pantois. "Mémoires D'Une Bite" il faudrait le parler. Quelquefois, un texte te plaît et te déchire parce que c'est un cri d'intelligence cérébral et tu le sens. Mais une chanson, c'est autre chose. C'est un truc qui marche à côté de toi, tranquillement. Ça doit nourrir le cœur et le corps. Je ne pourrais pas chanter "La Vieille Cougar En Skaï" ni "La Pauvre Fille Travaillant A L'Aéroport". Terrifiant de lucidité.
Houellebecq : Je ne sais pas s'il faut oser dire ça, mais il y a du lyrisme dans le rock, oui, *mmmmhhhh*, on ne peut pas le nier. Yann Barthès a pris des extraits de "Mémoires D'Une Bite" et fait croire à des fans que c'était du Booba, ça avait marché.

"Dans les milieux rock, j'inquiète, en général, peu"
HOUELLEBECQ

R&F : On laissera donc la porte ouverte à une possible adaptation de Houellebecq en hip hop...
Houellebecq : Machiavélisme commercial !
Aubert : Houellebecq est un auteur en or. Peut-être le Baudelaire de notre époque. Un trésor auquel seuls les Français peuvent avoir accès pour une fois... Je me suis pris au jeu, j'ai tout bouclé en dix jours, puis il a fallu le réaliser...
Houellebecq : Quand ça va vite, c'est toujours bon signe.
Aubert : Plus je le connais, plus j'ai envie de lire, de découvrir. Le format si dense de ses poèmes va bien au rock. Après je réécoutais, *oups !* la chanson finie dure une minute et quarante secondes, sauf que ça dit plus que bien des chansons de 4 minutes. J'ai tout fait sans réfléchir. Chez Michel, je vois autre chose que sa réputation.
Houellebecq : J'ai vu une publicité qui m'a terrifié dans le métro : *"L'Amour, ça ne se trouve pas par hasard"*. Bah si, justement ! Le hasard, ça existe.
Aubert : Je l'ai fait parce que ça me plaisait. Je ne saurais pas expliquer pourquoi. La poésie, dans le rock, faut pas trop insister *(rires)*.

Du cheval au destrier

R&F : *Vade retro* la poésie *(rires)* !
Aubert : A priori, pour nous, le poète c'est le mec qui appelle son cheval un destrier. Le casse-couilles, quoi. Or Michel, lui, est en plein dans l'époque. On est sur la même montagne, lui face nord, moi chemins forestiers. On ressent les mêmes choses et j'adore sa façon d'en parler, même si je ne sais pas son âge. La poésie n'est pas morte, le mot nous fait chier. Le respect tue la culture. La musique de Bach est devenue classique alors qu'elle était au début vivante. Le respect pour le jazz a tué le jazz. Les Maisons de la Culture, tout ça... a tué le rock. Quand les gens vont voir AC/DC au stade, ils viennent voir comment les vieux cordonniers cloutaient leur hard rock.

Aujourd'hui les jeunes ont l'embarras du choix. Electro, pop, metal, sloughis, Vox, Marshall... Les gamins viennent voir comment les vrais faisaient. Même pour moi, ça s'applique.
Houellebecq : Eh bien moi, je ne suis pas si sûr que le rock devienne un classique et une musique de vieux. Ça marche très bien chez les jeunes...
Aubert : Tu le dis très bien... cette phrase précisément. On commence à répéter comme des perroquets, à rejouer les années 70...

R&F : Ce qui est nouveau c'est la fascination des gamins pour ces monuments du rock...
Aubert : Ils sont respectueux, comme s'ils visitaient une église... Quand je vois un papa dire : *"Mon fils joue de la basse, je voudrais bien qu'il progresse, on adore tous les Clash dans la famille"*, je me dis que c'est mort, et je me demande comment et quand l'oiseau va s'envoler de sa cage. Il faudrait faire de la musique que les parents n'aiment pas ! Un petit peu, au moins...
Houellebecq : Bizarrement, je suis tout à fait optimiste sur l'avenir du rock.
Aubert : Le chanteur doit être sûr de lui. Moi je n'ai pas un organe de concours de chant *(rires)*, mais je sais m'approprier une chanson, la mettre dans ma bouche, notamment lorsque je fais une reprise. Est-ce du vol ou de l'interprétation ? C'est ma manière. Sûr de soi. J'ai pris les mots de Michel et je les projette. J'y crois tout à fait, je les connais parfaitement et il me semble percevoir exactement comment ce texte doit être chanté.
Houellebecq : Le plus troublant pour moi, c'est que j'ai l'impression qu'aucune autre voix n'irait. Sa voix légèrement décalée...

R&F : ... de vieil ado, osons !
Aubert : Hey, c'est organique la voix... ça ne s'invente pas !
Houellebecq : Je n'en vois pas d'autre chantant ces mots-là. C'est définitif.
Aubert : J'ai chanté Vian, Rimbaud, Barbara... Faut juste que je comprenne bien ce que je chante. C'est un phénomène amoureux. Ça m'habille et ça m'habite. Pour moi, le 110 mètres haies va être de conserver l'élan initial. Il n'y a rien d'intellectuel dans toute cette histoire. J'ai acheté son bouquin en même temps que mes clopes. Poésie n'est écrit nulle part,. Ni sur le bouquin, ni sur le disque. Un disque amoureux. Avec ma voix de post-ado à laquelle je ne peux rien. J'adore l'enfance. Je vois l'enfance en chacun. Je vois très bien l'enfant qu'a été Michel... En seconde, j'avais un copain blond un peu poupon qui a commencé à écrire des poèmes en alexandrins et à se renfermer... Toi peut-être... Je suis devenu son seul copain, le seul à qui il montrait ses feuilles de papier. A travers Michel, je retrouve cet ami. Les temps se mélangent. On meurt, on naît. L'âge sans doute.

R&F : Ce disque sera-t-il défendu sur scène ?
Aubert : J'en ai bien envie dès la rentrée. Dans de belles salles. On commence au Châtelet.

R&F : Et si les gens réclament "Un Autre Monde" ?
Houellebecq : Il le fera...

R&F : L'épée de Damoclès, la reformation de Téléphone, tu en es où, Jean-Louis ?
Aubert : Nulle part... alors là, vraiment nulle part je ne vois ça.
Houellebecq : Je connais moins bien l'histoire du rock que vous mais manifestement, il est difficile de survivre à son groupe...
Aubert : Ouais.
Houellebecq : Et pourtant tu l'as fait. Indiscutablement.

Aubert : Petit Poucet...
Houellebecq : Prends un génie authentique comme McCartney, il a mal survécu à son groupe.
Aubert : Je voudrais dire l'infinie tendresse que j'ai eue pour Louis quand on a joué dans ce club, récemment *(Bus Palladium — NdlR)*. On avait bu trois verres de blanc. J'ai eu l'impression que Louis sortait d'une épreuve difficile et on a rejoué ensemble ce soir-là. Voilà...
Houellebecq : Pardonnez-moi d'intellectualiser, mais il me semble que la notion de groupe de rock restera la grande invention du 20e siècle... C'est un truc qu'on n'a pas eu dans les siècles passés.
Aubert : On a eu des troupes de théâtre.
Houellebecq : Dans la musique, rien de tel n'existait.

R&F : Trois types et une fille réunis décuplent leurs forces et deviennent la voix d'une génération, oui. Mais c'est un choix du public. Un vote massif...
Houellebecq : Moi, ça me fascine que des individualités géniales réunissent leurs forces pour un projet de groupe qui laisse les individus abîmés, comme définitivement cassés... il n'y a jamais eu d'équivalent dans l'histoire de la musique. Tu as survécu à ton groupe et bien, Jean-Louis. C'est énorme.
Aubert : C'est un problème de culture. Michel est assis sur 500 ans de littérature, moi sur 30 ans de musique.
Houellebecq : Tu conviendras que ma situation est bien pire.
Aubert : Le challenge est dingue. Il respecte ses ancêtres comme de vrais amis.

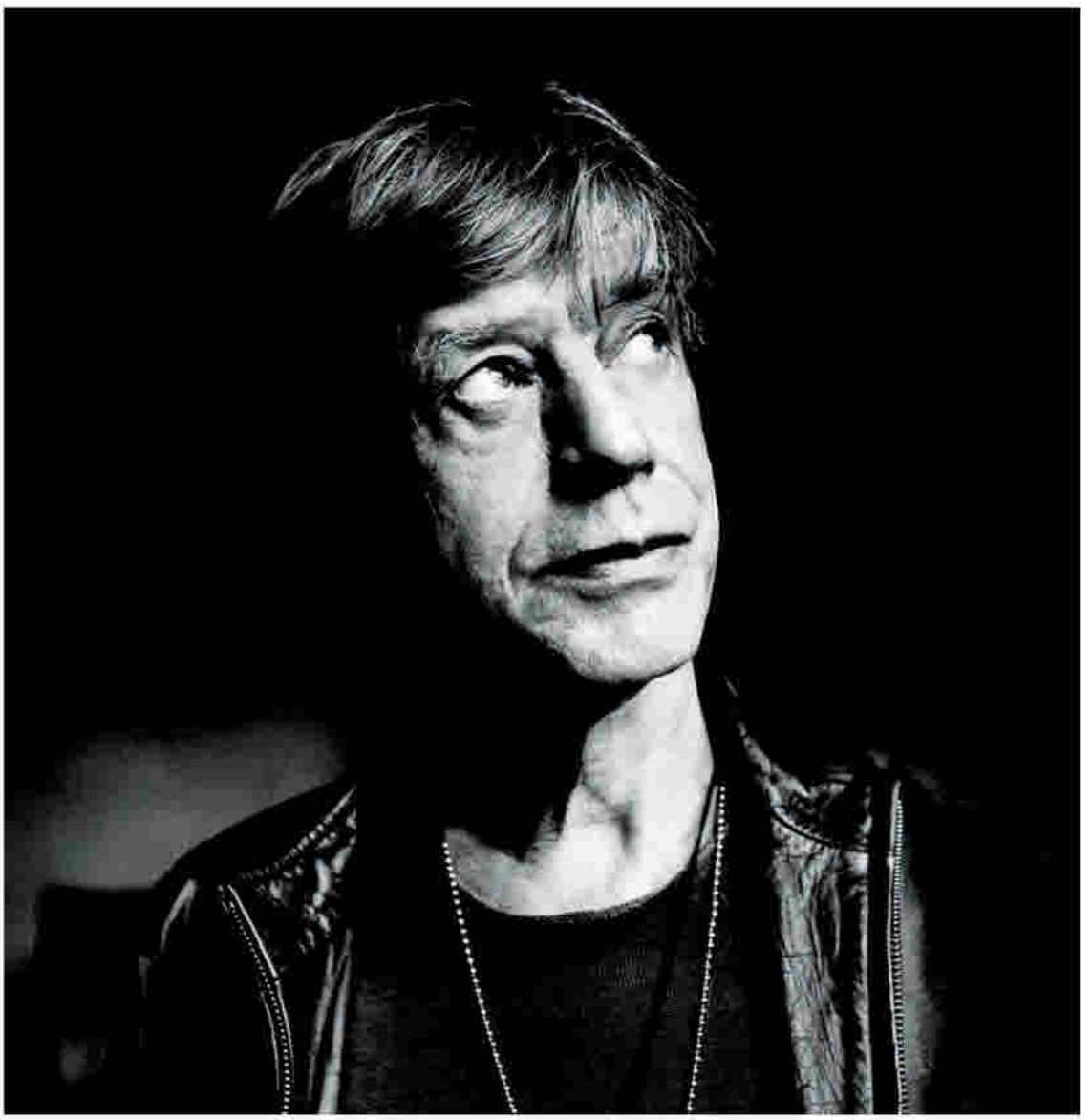
R&F : Téléphone vénérait les Who, Rolling Stones, Led Zeppelin...
Aubert : Mais j'avais l'innocence de croire qu'au bout de quinze jours de guitare, je pouvais défier Jimi Hendrix. Alors que je ne comprends toujours pas comment il faisait 30 ans après ! Il fallait beaucoup d'innocence ou d'ego, ou c'est l'aveuglement et l'ego gonflé des chanteurs, comment savoir ? Je suis toujours dedans, j'ai continué. Je visite les océans de la musique. L'important c'est le passeur. Prince nous a donné envie de réécouter Motown, les Stones ont fait ça pour Chuck Berry. J'espère être une clef pour Michel. Une clef plate pour un génie de la littérature de notre époque. Il réussit à s'isoler totalement, sans un seul téléphone pour écrire et peaufiner ses textes ! Le rock reviendra quand il abandonnera les grandes scènes. Il faut imaginer des petits théâtres de campagne et Internet pour lier tout.

"Une chanson, c'est autre chose. C'est un truc qui marche à côté de toi, tranquillement"
AUBERT

R&F : Michel Houellebecq, vos réflexions sur Internet ?
Houellebecq : Je suis très content que ça n'ait pas existé dans ma jeunesse. Comme j'étais timide, je serais devenu une espèce d'abominable geek passant seize heures par jour sur son écran, renonçant à toute vie sociale, sexuelle, etc. Comme ça n'existait pas, ça m'a forcé à sortir. Maintenant, je n'ai plus que les avantages du net. Jean-Louis m'a contacté via internet. D'autres projets, BD, etc, se font par des contacts internet. Utile pour moi. Des fois je dis *oui*. Toute ma vie passe par ça.

Une collection unique en Europe

R&F : Michel Houellebecq, un artiste complet du 3e millénaire, non ? Auteur, chanteur, acteur, réalisateur, romancier, etc. Quel métier préférez-vous ?
Houellebecq : Tout cela est très différent. La chanson, j'aime ça depuis mon enfance. Pour le disque avec Burgalat, j'ai toujours été persuadé qu'il aurait



mieux valu prendre un chanteur. Mon disque est agréable à écouter, Jean-Louis et toi l'aimez, OK, mais je ne *chante* pas.
Aubert : Tu scandes très bien.
Houellebecq : Oui, mais ça c'est facile, je l'ai fait toute ma vie ! J'ai commencé comme ça. Pendant dix ans, je n'ai rien publié et je n'ai fait que lire mes poèmes dans des lieux divers. Chanter, je ne sais pas. Aubert, chanteur, apporte une dimension que moi, je ne pouvais donner. On sait que certains groupes de rock, comme Procol Harum, avaient leur parolier. Ma vie aurait certainement été plus amusante entre 20 et 25 ans si j'avais été parolier d'un groupe rock. Moi j'adore les tournées, en plus. Là, sur le disque de Jean-Louis, un truc me fait rêvasser : qu'un texte assez théorique puisse devenir base d'un morceau hard...
Aubert : Michel collectionne les notices.

R&F : Pardon ?
Houellebecq : J'ai une très belle collection de *notices*. Les modes d'emploi. J'en suis *fou*. J'ai une des plus belles collections d'Europe. Je garde tout, y compris les notices de meubles à monter, qui sont parfois extraordinaires. Mais bon...
Aubert : Le fait de décrire un sentiment comme une notice fait que tu supprimes tout affect et soudain ça en devient une critique sociale.
Houellebecq : J'ai mis du temps à comprendre, mais c'est vrai. Il suffit de décrire avec précision pour critiquer.
Aubert : Plus la peine de donner son avis.

R&F : Michel, prochain roman ?
Houellebecq : Je suis dessus depuis cinq ans. On arrête un roman quand on en a marre, c'est ça au fond, ce n'est même pas qu'il est terminé, on en a juste marre.
Aubert : Si tu dis ça, c'est que c'est déjà fini. Tu pinailles.
Houellebecq : Oui, l'histoire ça va, c'est fini, mais je vais encore me donner quelques mois et puis je vais rendre le truc. Je fume trop quand j'écris, c'est insupportable. Si je continue à ce rythme, je vais crever.

R&F : Vous vous sentez heureux dans le monde actuel, vous ?
Aubert : Je suis très heureux mais pas à cause du monde actuel. Je suis heureux dans un monde malheureux. J'ai réussi à m'arracher quelques épines du pied et me construire une petite maison à l'écart.
Houellebecq : Un truc paradisiaque, oui ! Je vais répondre sur un truc plus limité, mais je suis revenu en France il n'y a pas longtemps, je trouve que ça ne va pas du tout. Ça merde ostensiblement. Etre à l'étranger, l'avantage c'est qu'on ne se sent pas trop impliqué dans le destin de son pays. Là, ça ne va pas.
Aubert : Est-ce que ça te rend *malheureux ?*
Houellebecq : Ça m'inquiète. Je ne veux pas connaître des explosions de violence exagérées qui me paraissent très possibles. La semaine dernière, je lisais pour la première fois de ma vie un livre *conspirationniste*. Un classique du genre : la CIA a organisé le 11 septembre mais, en fait, la CIA est noyautée par les Illuminati qui possèdent eux-mêmes la haute finance et les francs-maçons... Je lisais cette blague dans le métro et pour la première fois, beaucoup de gens se sont intéressés à ma lecture, mon livre, ce livre. Les gens ne font plus confiance à aucun média. Ils pensent que la vérité se situe sur des sites internet bizarres. Ce n'est pas du tout un phénomène marginal, c'est même massif.
Aubert : Bof...
Houellebecq : La perte de confiance entre d'un côté les gens et de l'autre les politiques et médias atteint un niveau auquel je ne m'attendais pas du tout. Il y a un développement évident de la pauvreté à Paris. Je suis parti dix ans. Je reviens et le choc est rude. La France va horriblement mal.

R&F : La France est donc prête pour le punk !
Houellebecq : Très bien, je vais ressortir mes vieilles fringues de l'époque 1977...

R&F : Jean-Louis, cette expérience va-t-elle changer ta manière d'écrire ?
Aubert : J'en ai peur, oui *(rires)*. Michel me frappe comme un grand, un énorme défenseur de la langue française. Il a la grâce.
Houellebecq : Faut pas négliger les trucs simples. Prends *"J'ai rêvé d'un autre monde..."*
Aubert : Ridicule !
Houellebecq : Oui, mais vrai. Poésie.
Aubert : Attends sauf que j'étais à l'imparfait, c'est *"Je rêvais d'un autre monde"*...
Houellebecq : Dommage, le passé simple *(passé composé, en fait — NdlR)* aurait mieux convenu, mais dire des trucs très simples c'est le privilège de la poésie aussi.

R&F : Quelle était votre chanson préférée de Téléphone, Michel ?
Houellebecq : *Mhhhhhh...* A une autre époque, j'ai eu un débat avec un copain sur "Le Jour S'Est Levé" et je t'ai défendu, Jean-Louis. Ce n'était pas la première fois. La première où j'ai vu Téléphone c'était en 1978, ils étaient annoncés à la Cité universitaire. On m'a alors dit : *"Du rock français, ça doit être mauvais."* Moi j'ai répondu : *"Attends, en même temps il y a rien d'autre, on n'est pas loin"*, bref, j'ai argumenté. *"Et puis le rock français, ils ont fait des progrès"*, j'ai ajouté. Moi, le seul truc qui m'a déçu, c'est que j'ai appris que vous alliez enregistrer en Angleterre. Enfin bref, à l'époque, j'ai eu gain de cause, nous sommes allés vous voir et j'ai vu mon ami tout à fait convaincu par votre concert et votre rock (que j'imaginais 100 % français). Passons... Je t'ai re-défendu sur la chanson "Le Jour S'Est Levé". Qui me plaisait avec ses notes hautes.

R&F : Vous alliez voir des concerts ?
Houellebecq : A cette époque de ma vie, oui. Avant cela j'habitais Meaux... Aller voir un concert à Paris relevait alors de l'expédition. Et pourtant, il y avait des concerts punk...

R&F : On avait rencontré Michel au lendemain de son Goncourt. Il exprimait la plus grande admiration pour le morceau "Radio Song" de l'album de Dillard & Clarke qu'il avait écouté sans arrêt pendant un an... Vous en êtes où, musicalement, tous les deux ?
Houellebecq : J'ai un peu arrêté avec ce morceau et je suis entré dans une énorme période Black Sabbath.
Aubert : Michel m'a envoyé un morceau de Black Sabbath, genre *"mes conseils pour la tournée"*. En fait, il se base sur ce titre, "Planet Caravan" que je recommande à tout le monde.
Houellebecq : Comme c'est quand même un groupe hard, on a une peur constante, on se dit *"ça va exploser"* mais non, l'explosion n'arrive jamais...

R&F : Black Sabbath garde le contrôle...
Aubert : Black Sabbath... On avait l'impression que la drogue était incluse dans le musique.
Houellebecq : J'ai beaucoup écouté ce disque de Black Sabbath qui m'a aidé à changer d'univers et à démarrer mon roman.
Aubert : Ce que j'aimerais dire en guise de conclusion, c'est que la vie est devant nous. Chanteur, c'est comme architecte de l'air... et on se glisse partout. Même quand l'air est pollué.

"Quand les gens vont voir AC/DC au stade, ils viennent voir comment les vieux cordonniers cloutaient leur hard rock"
AUBERT

Finale

Il est des évidences de départ qu'on regrette soudain. L'entretien a duré plus d'une heure et quarante minutes. Quelques digressions, imputables à l'ambiance retrouvailles, furent coupées au montage. Le magnifique bureau de la directrice des éditions Flammarion a eu son compte. Fumée, mégots, taches de Claret, épluchures de saucisson. Impavide, spectrale silhouette d'un écrivain français traversant les âges, Houellebecq se tartine un sandwich à la mousse de foie. Aubert siffle en débouchant la troisième bouteille de chablis. Les deux hommes, l'écrivain et le rocker, s'inquiètent sincèrement pour plein de choses, et spécialement pour les jeunes, adeptes du *binge drinking*, et qui s'oblitèrent à la vodka.

R&F : Ça vous fait peur, l'âge ?
Houellebecq : Ouais, je prends des polyvitamines et des Oméga 3 que j'achète sur Internet. Je lutte.
Aubert : Je me mets de la crème sur la gueule comme on met du graisse-cuir sur ses Doc Martens. Par contre quand je tousse, je vais faire une radio.
Houellebecq : La mort ne me fait pas peur du tout. Mais je n'ai pas envie de me chopper un cancer lié au tabac. Mâchoire, gorge, bouche... Objectivement, Jean-Louis, vaudrait mieux arrêter de fumer, oui *(long silence, il allume une clope, la 12e depuis le début de l'entretien)*.
Jean-Louis Aubert *(tirant sur un pétard)* **:** Impossible Michel. Toi et moi on est des gentils suicidaires... ★

RECUEILLI PAR PHILIPPE MANŒUVRE
Album "Aubert Chante Houellebecq - Les Paroles Du Vide" (Parlophone/ Warner)

Sans promo, buzz et tralala, tout restera vain

ANONYMES ?

Sans visages, cagoulés ou coiffés de casques robotiques, quantité d'artistes usent désormais du stratagème de la dissimulation. Coup de génie, arnaque bien commode ? Notre vengeur non masqué prend la plume. **PAR PATRICK EUDELINE**

Daft Punk, Cascadeur, Fauve... La musique joue à cache-cache de nos jours. Un masque Anonymous, un avatar... On dirait que tout un chacun fuit ses responsabilités. Façon le beurre et l'argent du beurre. Plus de crucifiés... Des fuyards. *C'est pas moi, monsieur !* En fait, c'est ce que tout cela m'évoque. Et pourtant... On pourrait croire qu'il n'y a rien de nouveau sous le triste soleil. Orion, Les Pénitents de Danny Boy, le Bourreau de Béthune, l'Ange Blanc, Ultimo Dragon, Rey Mysterio... (Ah pardon, ça c'est du catch mexicain — et donc plus dissimulé qu'un Daft Punk), les Ladybirds qui jouaient seins nus mais masquées... Trumpet Boy (ah ! son "Réveil Rock" !), Le Chanteur Mystérieux... Et puis The Masked Marauders, The Residents, Devo en une moindre mesure. Kiss et Kraftwerk. Tout cela est vieux comme Fantômas et Arsène Lupin.

Bokassa jeune était un des Pénitents. Ainsi que Léopold Sédar Senghor. Euh non... Je crois que j'exagère. Mais Gregory Ken, futur Gregory ("LSD C'Est Exquis" et Chagrin D'Amour bien plus tard) fut un Pénitent d'un soir ou deux. Comme Jean Veidly, quelques Vautours, Champions, Cyclones et Fantômes de passage. On dit que presque tout le twist passa sous la fameuse cagoule rouge... Pour remplacer l'un ou l'autre des Pénitents ou pendant la trop longue tournée du cirque Pinder. Danny Boy avait commencé sous le nom de Claude Piron. Un pionnier s'il en est. Avant de monter ses Pénitents en pleine *craze* twist. Selon la légende, deux Pénitents étaient fils de diplomates malgaches. Et les parents n'auraient jamais admis qu'ils twistassent en public... Ils se cachèrent donc. Mais on devinait, évidemment, les mains noires sur les pochettes. Ces mains noires qui trahirent souvent les *faux* Pénitents. Tout cela peut sembler bien sympathique. Tout cela l'est assurément. Nous parlons là des Pénitents. N'est-ce pas. Hélas... Les Pénitents, Arsène Lupin, Milord L'Arsouille, tiens ! Dont on doutait de l'identité réelle. Fric-frac en cape et haut-de-forme, costards Jean Raymond pailletés et cirque Pinder. Tout cela est certes bien romantique... Mais nous parlons d'une autre histoire désormais. Nous parlons de Fauve... ou d'anciens chanteurs de variété comme Maxim Nucci qui font du folk underground sous pseudonymes (Yodelice) quand ils s'aperçoivent que la variété *ne marche plus*. Il devient plus confortable alors de hurler son amour pour Crosby, Stills et Nash, mais comme certains se souviennent et que le monde du rock est, bizarrement, assez chatouilleux sur la crédibilité et l'authenticité, on prend un pseudo. On devient Yodelice... Ou Cascadeur ; enfin, et en gros, tous les élèves de Daft Punk. Qui ne se montrent pas. Et pas forcément pour les meilleures raisons. On pourrait parler aussi, et alors, de Radiohead qui ne fait pas de clip, se cache, joue à l'anonyme, prétend mettre ses œuvres en *creative commons*. Et des séances téléchargées sur le web, comme le fit également Trent Reznor, afin que les chers fans les remixent (qui a envie de voir son chef-d'œuvre patiemment et laborieusement élaboré tripatouillé par des gamins pubères et acnéiques ? De qui se fout-on ? Oui, qui se fout de qui en l'occurrence ?).

Bien sûr, ils ont attendu d'être milliardaires pour jouer aux gars sympas. Et donner des concerts gratuits, pendant qu'on y est. Avant... ils voulaient juste réussir.

Je mélange tout ? Je ne pense pas. Non, cela n'a rien de romantique. Houdini, Robert Houdin, le Chevalier d'Eon, Fregoli, le Masque de Fer ! Milord l'Arsouille. Ah oui... se travestir, se cacher... Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit d'*art modeste*.

Enfin qui se veut tel... L'idée que le showbiz à l'ancienne n'existe plus, que tout désormais passe par la *communauté* web... traverse le discours de tous ces artistes. Mais c'est une bêtise. Aussi stupide que, jadis, les volontés gauchistes de voir des concerts à l'œil. Façon *la pop au peuple*.

OK, le monde change, Internet est là, les penseurs de la techno ont essayé de nous faire croire que les droits d'auteur étaient une abstraction, que personne ne *composait* plus rien (cela était aussi démodé que les guitares électriques pour Radiohead, on suppose) et que, grâce au sampling et à la grande bibliothèque du web, tout était une *création collective*. Oui, ce genre d'idée stupide a circulé. Bref, les stars étaient mortes.

D'où Fauve.

En évitant évidemment de répondre à la seule question qui vaille en ce cas, qui paye le loyer ? De même, My Major Company a eu l'idée marketing formidable de dissimuler une maison de disques traditionnelle (celles-ci n'avaient plus guère la côte) en machin web 2.0. Du point de vue business, c'était une idée de génie. Mais en vrai, My Major Company ou pas, Grégoire, pour devenir la star qu'on connaît... a eu besoin, tout comme Stromae et autres pointures, de passer chez Drucker et de jouer au Zénith.

Pour exister, un artiste quel qu'il soit... a besoin de signer sur une major (au minimum d'être distribué par icelle), d'avoir un tourneur et de passer à la télé — résultante évidente, de toute façon, des corollaires précédents. A lui alors, le Printemps de Bourges, les Vieilles Charrues et les couvertures des Inrocks. Entre autres joyeusetés professionnelles. C'est peut-être horrible, mais il en est toujours ainsi. Et je le vois bien... en regardant au hasard mes jeunes amis *qui ne signent pas*. Ils restent en standby sur le bord du chemin, certes prêts à démarrer mais comme en panne. Et ce n'est pas en publiant *"son disque"* sur iTunes ou en mettant sur YouTube un clip comme on jette une bouteille à la mer qu'on parvient à quelque chose. Cela ne sert simplement à rien. Sans promo, buzz et tralala, tout restera vain. Et quand ils font des concerts, c'est au troquet du coin. Formidable, comme dirait l'autre.

Oui. Pour devenir Christophe Maé, Limp Bizkit, Bullet For My Valentine, Tame Impala ou... Fauve (on admirera mon éclectisme), il faut un tourneur, un label.

Je l'ai déjà dit. Je sais.

Et les Fauve justement ont tout cela. Même s'ils le nient. Mais pour séduire les gamins rebelles (hum...), porteurs de masques Anonymous et autres, ils jouent aux marginaux, à ceux qui se sont faits tous seuls... Via Internet. On le sait, les Français se méfient des politiques comme des maisons de disques. Par le fait, on joue à l'indépendant. Hors du système. Oh ! Par stratégie, ils refuseront, on s'en doute, d'apparaître chez Ruquier. C'est bien le moins. Oui. Ou chez les Enfoirés. Comme le fit Stromae. Et cultiveront l'anonymat. *"On est comme vous, les gars. On n'est pas des vedettes ! Fauve c'est vous."* Les menteurs ! Non, mec, puisque c'est toi qui touches la Sacem. Personne d'autre. Comment oses-tu ?

En notre époque modeste, néanmoins, ce genre de démagogie absolue plaît. Et Fauve, comme Stromae d'ailleurs, se récolte des chroniques enfiévrées et admiratives des médias les plus reconnus et prescripteurs, Télérama, Libération, etc. Je n'ai vu, et il n'y a pas de hasard, que Nicolas Ungemuth, dans le Figaro, pour remettre Fauve à sa vraie place. Cette complaisance coupable, peur ou ignorance, est ce qu'il y a de plus triste à voir, finalement, dans le phénomène Fauve. Pire que les salles pleines. Les gamins abusés... C'est fâcheux, mais on comprend.

En revanche... un critique musical au Nouvel Obs, qui crie au génie musical et littéraire (enfin... la demoiselle en question, au début de son panégyrique, avoue que le seul concert qu'elle a vu de sa vie, avant Fauve, c'était Saez. Nous ne parlons pas exactement de Philippe Garnier ou de Nick Kent, là)... On ne veut plus comprendre. Justement.

Pour rire... Un extrait des textes : *"Blues partout / blues tout le temps/ Blessures nouvelles blues/ Réveil blues/ jour sans fin blues/ lever en retard au bout de cinq sonneries/ Paupières collées au ciment blues/ Labyrinthe blues/ piège à rats blues /* 'Veuillez patienter pour régulation du trafic' *blues/ Pubs de merde débilitantes/ Agressives et putassières/ Voyageur sous les roues blues/ Clodo blues/ Tous les 7 mètres/* 'Qu'est-ce que je peux faire ?' */ Semi-violence/ Lâcheté/ Impuissance blues/ Sans-papiers qui claquent leur non-paie au PMU/ Prostituées/ Toxicos égarés/ Roms cabossés/ Alcool blues/ alcool mauvais blues/* 'Mais si je gère'*... Je gère plus rien/ glissement de terrain blues/ Poches trouées/ Carte bloquée/ Dépassement d'autorisation de découvert/ Demande à tes parents/ crédit/ loyers d'enculés/ Mange de la merde blues/ Solitude blues/ Bars/ Taxis/ Bus de nuits/ Rentre à pied tout seul/ Cassos blues/ Béton blues/ Post-adolescent à genoux/ Gens fragiles ou abîmés qu'on voudrait pouvoir aider/ Et puis ceux qui gagnent/ Qui se reprogramment/ Allez vous faire foutre/ Elle est différente/ Elle comprendra/ Cœur en platine blues"*

Voilà. On laissera chacun juge. Depuis, j'ai du mal à dire le mot *blues*. Ils seront finalement arrivés à cela.

Fauve, donc. Tourneur ? Asterios. Spécialiste, il est vrai, de l'artiste *en marge*, façon Orelsan, Cali ou Camélia Jordana. Ça fait plus crédible. Comment croyez-vous qu'on se retrouve au Printemps de Bourges ?

Maison de disques ? Officiellement, Gentleman Record, et puis Fauve Corp. Ces purs et durs ayant refusé, n'est-ce pas, toutes les propositions (et les chèques) des grands méchants loups des majors, et monté l'affaire eux-mêmes. Tel est leur discours. En vrai, ces sociétés prête-noms sont des masques. C'est Warner qui distribue l'affaire. Comme Johnny, Coldplay, Muse ou Led Zeppelin. Tout simplement. Comme d'habitude. On ne fait rien sans logistique. Surtout à ce niveau. Faire croire aux kids le contraire est mensonger. C'est leur donner de faux espoirs. Ah ! Comme éditeur, ils ont choisi Sony. Tant qu'à faire. Les hypocrites... Lisez donc ce qui suit. C'est un chef-d'œuvre.

"Yo. On voulait vous l'annoncer officiellement : on a décidé de monter notre propre structure (FAUVE CORP) pour nous permettre d'être notre propre label et de faire plein d'autres trucs genre fabriquer des fusées ou presser de l'huile de colza. L'idée c'est de continuer en solo comme on a commencé et de trouver juste une distribution (mettre les disques dans les bacs, le numérique, etc) adaptée pour le premier album — qu'on est en train de taffer. Parce que, ouais, ça commence à devenir compliqué de trimbaler des cargaisons de CD à Massy et de se faire livrer les vinyles au Carrefour Market d'en bas. On va probablement en chier un peu… C'est vrai qu'en licence ça aurait peut-être été plus simple. Mais on se dit, ce serait trop con de ne pas la tenter. On dormira quand on sera morts (jamais). Ça va être fun. Big bisous."

On adore le ton copain-copain et près du peuple. Et le fait qu'ils oublient de dire que pour un groupe qui marche, monter son label, c'est une façon de payer moins d'impôts. En fait, avec Fauve, le mieux c'est de les laisser parler. *"Fauve n'est ni tout à fait un groupe ni tout à fait un collectif. Aujourd'hui, les membres de Fauve veulent continuer à formaliser leurs peines et leurs joies, leurs craintes et leurs idéaux, jusqu'à ce que leurs vies respectives soient meilleures."*

Kraftwerk

Fauve

Orion

En vrai un collectif, c'est bien pratique. On peut remplacer, n'importe quel membre du hold-up, personne n'y voit que du feu. Comme — tiens — les Pénitents, jadis !

Démagogie. Le grand mot est lancé. Une pratique, donc, fort courue depuis qu'Internet a existé. Et que la crise plombe. Les stars énervent. On se méfie de tout un chacun. Pas de look, pas de frime, pas d'esbroufe. C'est la règle. Dans la tête du fan de Fauve, Bowie ou Cahuzac même combat... Une pratique qui s'étend. Radiohead refusant d'apparaître dans son clip ? Ces récidivistes, eux aussi, rêvent d'anonymat. Enfin... vendent cette idée.

Les Daft Punk, c'est bien sûr une autre affaire. Récemment, on les a critiqués pour ne pas s'être *décoiffés* devant Stevie Wonder. La protestation venait de Canal+. Et n'était guère maligne, à vrai dire. En fait, on peut tout reprocher à Daft Punk (Oui, on a le droit). Sauf ça. Ils se griment comme Kiss, les Rockets ou Space Machine (puisqu'on parle de disco). Cela fait partie du concept et, comme Kiss ou Kraftwerk, le man machine, les mannequins, tout le monde sait qui ils sont et qui se cache derrière les masques. Musicalement, je ne suis pas de ceux que "Get Lucky" fascine. J'y entends du disco et du néo-rétromania. J'y entends surtout des vrais musiciens loués pour l'occasion... Un casting parfait. Giorgio Moroder, Nile Rodgers ! Rien que ça. Des pointures absolues qui ont connu néanmoins des jours meilleurs et que l'aventure Daft Punk remet en selle. Tout le monde y gagne. En fait, les Daft Punk m'épatent. Je crois que je les admire. Oh ! Pas comme je pus être fasciné par McCartney ou Stevie Winwood, évidemment.

La musique, aujourd'hui, n'est plus que cela, une gigantesque entreprise de marketing

En en vendant trente mille au bas mot, ce qui de nos jours est plus qu'honnête, cela ne va effectivement pas tarder, la vie meilleure. De quoi parlent-ils au juste ? C'est aussi mensonger que cette affirmation des mêmes : *"Fauve, les textes, la musique, c'est vous aussi. C'est vous ! On est un collectif. C'est ouvert. C'est tout le monde."* Ah bon ? Vraiment ? Je peux en placer une sur l'album, là ? J'ai besoin de cash.

Ce bla-bla démago cache la triste réalité. Fauve, ce sont un ancien as du marketing numérique, un banquier et un groupe bobo pop raté (The Flints) qui ont monté un coup. Rien ne paie mieux que la crise, la misère et le malheur, c'est bien connu. Ils surfent donc dessus.

Musicalement ? Des boucles vaseuses sur lesquelles le type parle (*spoken word*, ça fait plus chic). Quand on ne sait pas chanter, on rappe, quand on ne sait pas rapper, on slamme : on connaît l'adage. Des textes sans rimes, métriques, ni pieds ou vers. Un dégueulis complaisant et apitoyé.

"Carte bleue bloquée, Il me faut demander à papa de payer mon loyer".

J'aime bien celle-là... Les gens de Fauve apprendront sans doute avec surprise qu'il existe même des gens qui n'ont pas cette solution et dorment dans la rue, si...

Nous n'avons pas affaire aux Bérurier Noir. Certainement pas. Qui eux, n'étaient même pas à la Sacem et dont l'ancien guitariste vit aujourd'hui dans une grotte sans électricité. Ces gens-là ne trichaient pas. Quoi qu'on en pense. Que personne ne s'y trompe.

Le pire, c'est que ça marche. Enfin Fauve a un public. Comme Grand Corps Malade voilà quelque temps. Un public plus bobo que ce dernier. Gamin. Féminin souvent. Et qui a dû sécher les cours de français. Alors, se cacher ? Pourquoi ? La raison prétendue, c'est donc la modestie.

Rappelons-le, Fauve se veut Monsieur Tout-le-monde. Anonyme.

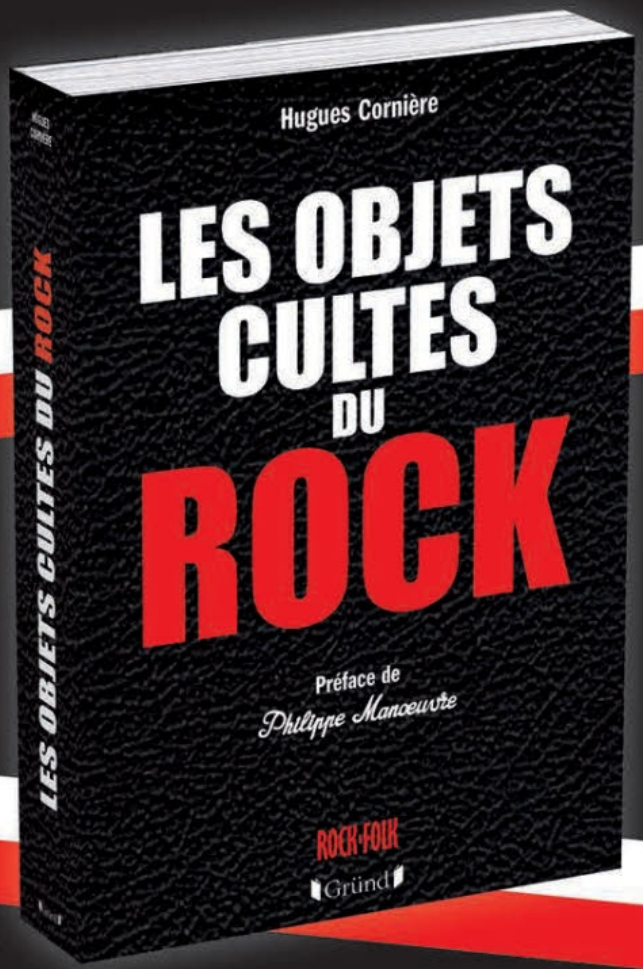
Mais par leur adéquation à l'époque, leur génie du marketing. Le jour où j'ai vu une bouteille de coca designée *Daft* dans mon Monoprix... je n'ai pu m'empêcher de rêvasser à tous ces avocats qu'il a fallu convaincre, à la force de ce deal. Ils sont doués, comme un Mark Zuckerberg ou un Xavier Niel ! Et comme la musique, aujourd'hui, au fond, n'est plus que cela, une gigantesque entreprise de marketing, ils sont les parangons absolus de notre époque. Oui. Rien de plus moderne que Daft Punk. Des milliardaires anonymes qui utilisent les *compétences* et ont tout compris aux possibilités du numérique. Le monde moderne leur a offert les outils pour créer quand même. Qui a vraiment composé, interprété "Get Lucky" ? Nile Rodgers, Pro Tools et sa fonction *beat detective*, Pharrell Williams ?

Mais on s'en fout ! Le résultat est là. Qui ressemble exactement à ce qu'il est. Une numérisation du passé. Un hologramme. Ils ne savent jouer de rien ? Mais qui s'en soucie ? Ils sont des stars modernes. C'est aussi stupide de leur demander de savoir jouer du piano que d'exiger de Nabila qu'elle s'illustre dans "Phèdre".

Patti Smith avait dit un jour : *"Jésus est mort à notre place."* En fait, elle parlait de Brian Jones. Et des gens qui s'exposent, prennent des risques. Du statut effectivement christique de l'artiste. De son rôle. Prométhée, Paganini, Elvis... Qui on voudra.

Nous vivons le contraire. Aujourd'hui, on se cache et on triche. En panne d'identité, les ados ne se voient plus offrir de modèles, ni de rêves... mais des miroirs. Soigneusement conçus pour eux. Comme eux. Qui fuient et craignent le monde. Personne ne se risque à leur montrer un chemin. C'est ce qu'il y a derrière Fauve. Ces prétendus anonymes ont bien compris tout cela. Ils en font une rente. Et ce n'est pas joli, joli. ★

Photos DR. Kiss : photo Bob Gruen. Pochettes : collection VP



Du Perfecto aux *Wayfarer*, de la Vespa au flipper, du vinyle aux amplis Marshall, le rock a été façonné par la musique mais aussi par ses objets.

Retrouvez l'histoire de 100 objets cultes qui sont devenus des symboles du rock.

ROCK&FOLK

Gründ
grund.fr

@editionsgrund

OUI FM

A l'aigle et à la lune

Israel Nash

"ISRAEL NASH'S RAIN PLANS"

CONTINENTAL SONG CITY (IMPORT FARGO)

Sur la pochette, somptueuse, un bestiaire baigné de couleurs chaudes, cervidés, faucons, lions, serpents... L'album a été enfanté quelque part sur les collines texanes, dans les environs d'Austin, où son auteur s'est récemment retranché. Il est dédié à l'aigle et à la lune et tout cela n'a rien d'anodin. Une voix douce et profonde, caressante comme un souffle d'air chaud, une rivière de guitares acoustiques, électriques, bordée de piano, de pedal steel, qui enfle, inexorablement. A l'image de "Woman At The Well", sa merveilleuse ouverture, "Rain Plans" est un projet immersif, qui donne vite l'impression de sentir les premiers rayons de soleil rougeoyer sur la sierra. Son auteur est une figure assez mystérieuse. D'Israel Nash Gripka, on sait qu'il naquit dans un trou du Missouri voici une trentaine d'années, partit initier comme nombre de ses pairs avant lui une carrière de singer/ songwriter à New York, décrocha un deal avec un label de Hollande, pays qui sut adorer, par le passé, quelques grands marginaux d'une certaine americana, de Gene Clark à My Morning Jacket. Après "New York Town" (2009), son deuxième album, "Barn Doors And Concrete Floors" (2011), fut conçu dans une grange des Catskill Mountains avec la batterie du Sonic Youth Steve Shelley. Les spectateurs du récent concert parisien de Midlake l'ont découvert en barde hirsute, accompagnée de sa guitare et d'une pedal steel noyée de reverb, déclamant ses chansons aux murs du Trianon avec la ferveur des vrais mystiques. Cet album est une toute autre affaire. Et d'abord un petit miracle sonore. Chose rare par les temps qui courent, ici tout respire, comme si le ciel texan avait été capté parmi les nombreuses strates instrumentales. La tension monte par petites touches, une guitare qui se détache, l'air de rien, appuyée d'un orgue, et tournoie en cercles concentriques. Pas de constructions alambiquées, mais des tempos medium-lent qui filent droit, des mélodies en apesanteur, harmonisées, et la pedal steel pour achever de projeter tout ça dans l'éther. Le Neil Young d' "Everybody Knows This Is Nowhere" ou d' "On The Beach" rôde sur ce disque, de façon irréfutable. On songe également au Dylan de "Knockin' On Heaven's Door", au "I Am The Cosmos" de Chris Bell, aux premiers My Morning Jacket ("Who In Time") ou aux récents albums de Jonathan Wilson, autant d'œuvres de grands espaces et de solitude. Mais davantage que des emprunts littéraux, Israel Nash Gripka partage avec ses aînés cette croyance que la musique se doit d'être un chamboulement de l'âme. Une expérience spirituelle, via une douce transe qu'il réussit à doubler d'une forme de sensualité. Difficile de distinguer l'une ou l'autre chanson de cet ensemble profondément homogène, dont le sens ne cesse de gagner au fil des écoutes. Le quatuor final, tout de même, vaut son pesant d'or, qui commence avec la chanson-titre, "Rain Plans". Une mélancolie infinie en bruisse, jusqu'à ce qu'une guitare s'évade, pleure à l'unisson de la pedal steel et place une accélération fulgurante. Derrière, un "Iron Of The Mountain" saoulé de soleil, un "Mansions" à la beauté renversante, puis "Rexanimarum", qui clôt sur une note plus légère, proche des Stones filière Gram Parsons, avec une ultime mélodie somptueuse. Un authentique album de *cosmic american music*, aux antipodes du bruit et de la fureur du monde moderne, œuvre d'un chaman électrique persuadé que le salut gît quelque part dans un recoin du canyon.

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

The Horrors

"Luminous"

XL/ BEGGARS

Pas du genre à faire deux fois le même album, The Horrors poursuivent une étonnante quête sonique qui les a vus aborder avec fraîcheur des genres aussi divers que le rock garage, le shoegaze, le krautrock et la new wave façon Psychedelic Furs. Le groupe qui propose aujourd'hui ce "Luminous" électronique n'a plus grand-chose à voir avec les rockers à la dégaine gothique qui se réclamaient de Screaming Lord Sutch il y a quelques années. Malgré cela, "Luminous" est l'album le moins déroutant des Horrors car, pour la première fois, il ne prend pas le contre-pied du précédent. Ici le groupe reprend les aspects les plus marquants de "Skying" (batterie souveraine, son cotonneux, chant feutré) auxquels il ajoute un maillage électronique dense.

Enfermés pendant un an dans leur studio/ laboratoire où ils ont développé leur attrait pour les claviers analogiques et les séquenceurs façon Tim Blake, les Horrors ont concocté un album aérien qui, comme l'indique son titre, baigne dans un halo de lumière vaporeuse. Magnifique véhicule pour les voyages intérieurs, "Luminous" transpire la sérénité. Pour peu, on en viendrait à craindre que le groupe ne bascule dans un délire new age ("In And Out Of Sight") mais quelques saillies viennent de temps à autre remettre les guitares au centre de l'équation ("Jealous Sun", "Mine And Yours"). Porté par un tempo quasi immuable, illuminé par l'omniprésent arrière-plan électronique, l'album est guidé par les superbes mélodies que Faris Badwan chante avec grâce ("In And Out Of Sight", "First Day Of Spring"). Sans être un grand bond en avant, "Luminous" est un album fascinant qui témoigne que The Horrors ont aujourd'hui atteint leur plénitude artistique. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Damon Albarn

"Everyday Robots"

PARLOPHONE/ UNIVERSAL

Loin des sons pop de Blur, à l'abri des guitares hurlantes, Damon livre avec ce premier véritable album solo un petit chef-d'œuvre de fragilité qui donnerait presque envie d'utiliser l'ultime tarte à la crème de la critique musicale : *l'album de la maturité*. Dès l'intrigante chanson donnant son titre au disque, on entre dans le crâne d'Albarn, grand voyageur écrivant en creux la triste histoire d'une époque qui commente un monde virtuel au lieu de vivre une vie réelle. Ces robots de tous les jours, c'est nous, prisonniers de ces mécaniques permettant de zapper la réalité qui défile sous nos yeux. Au-delà de la nostalgie mélancolique, les compositions sont élégantes, délicates, d'une assez grande diversité. "Hostiles" est une chouette ballade neurasthénique qui aurait pu être dans l'album solo de Terry Hall des Specials tandis que "Lonely Press Play" évoque l'arythmie cardiaque et la solitude des cœurs. Quelques samples vocaux traversent les compositions, comme cette saillie du comique américain des années 1940, Lord Buckley, en intro de "Everyday Robots" et une phrase de l'activiste Timothy Leary au milieu de "Photographs (You Are Taking Now)". La production de Richard Russell, avec qui Damon réalisa le splendide dernier album de Bobby Womack, met l'accent sur les sonorités

déglinguées et les pianos de poche, laissant la voix de Damon non truquée et plutôt nue, avec ses imperfections et ses fêlures. "The Selfish Giant" est émotionnellement intense et les tristes cuivres de "Hollow Ponds" bercent les cœurs d'une langueur monotone. "Heavy Seas Of Love" vient conclure, avec une étrange chorale et un tempo presque enjoué, ce projet britannique illustrant parfaitement la formule *Glad to be sad.* ✪✪✪ 1/2

OLIVIER CACHIN

Woods

"With Light And With Love"

WOODSIST/ DIFFER-ANT

Il y a fort à parier que, d'ici une vingtaine d'années, l'homme du futur se demandera, circonspect, comment un groupe d'une telle qualité a pu traverser l'époque sans déclencher une adhésion massive. Woods, clairement, passera alors à la postérité sous l'étiquette *culte*, souvent galvaudée, mais ici bien justifiée. Rassemblé autour de son gourou à lunettes Jeremy Earl — par ailleurs gérant du précieux label Woodsist — du multi-instrumentiste et producteur Jarvis Tanaviere (Happy Jawbone Family Band, Quilt, Axxa/ Abraxas) et de l'ex-Mmoss Aaron Neveu, Woods est une troupe a géométrie variable qui produit l'une des musiques les plus bouleversantes qui soient. On y entend de lumineux arpèges de Rickenbacker, capables de s'embarder

vers d'insondables songes, de graciles mélodies, d'une délicatesse inouïe, et surtout cette voix. Un fausset unique, touchant, qui confinerait presque au sacré. "With Light And With Love", comme "Bend Beyond" avant lui, cisèle une sorte de psychédélisme de nacre, aux discrets reflets country-folk : "Shining", "Moving To The Left", "Leaves Like Glass" sont de vraies perles, luisantes et envapées. En arrière-plan, la texture sonore s'épaissit, grâce à un tapis d'orgues moelleux (par Jonathan Rado de Foxygen), un pianiste de saloon (John Andrews de Quilt) et à de très aériennes parties de guitare slide signées White Fence ("Shepherd", "Full Moon"). Pièce épique de l'album, la chanson-titre caresse l'auditeur sur plus de neuf minutes ornées d'un frémissant solo de douze-cordes, dans la plus pure tradition des Byrds période Clarence White. Quiconque a apprécié le récent opus de Doug Tuttle devrait se précipiter sur l'œuvre de Woods, petit trésor à chérir, encore et toujours. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Nick Waterhouse

"Holly"

INNOVATIVE LEISURE/ BECAUSE

Contrairement à ce que pourrait laisser supposer la pochette, "Holly" n'est pas la réédition d'un disque de country-rock seventies ou une production post-hippie planante, mais un album gorgé de blues, de rock'n'roll et de soul signé Nick Waterhouse, coproduit avec Kevin Augunas (Black Keys, Cold War Kids). Actuellement, l'impact d'un enregistrement analogique et le retour aux sonorités immaculées des années 50-60 fascinent un grand nombre de musiciens dans des registres fort variés. Après "Time's All Gone" en 2012, le chanteur et guitariste californien Nick Waterhouse démontre une nouvelle fois que, s'il n'invente rien, il possède un vrai feeling, de la classe et un art de la composition toute en concision. "High Tiding" démarre sur une frappe sèche suivi d'un énorme riff de guitare, héritage croisé de Bo Diddley et Link Wray. Avec son puissant saxophone, son duo orgue/ guitare et ses rythmes syncopés dignes des meilleurs moments du label Stax, "This Is A Game" possède tous les ingrédients d'un énorme hit potentiel, la fête se poursuivant avec "It N° 3", "Sleeping Pills", l'ambiance hispanique de "Holly", "Dead Room", "Ain't There Something Money Can't Buy" et le jazz swing de "Well It's Fine". Quant aux chœurs féminins, judicieusement utilisés,

ils sonnent comme à la grande époque de la soul et du rhythm'n'blues, que les tempos soient rapides ou plus lents, "Let It Come Down", "Hands On The Clock". Le légendaire Mose Allison et Ty Segall apportent leur contribution à cet émoustillant "Holly". Seul défaut : l'adoption du format des albums d'antan d'une durée un peu frustrante de quinze minutes par faces. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Pixies

"Indie Cindy"

PIAS

Un groupe qui se reforme pour refaire de la musique médiocre, c'est le lot commun de notre belle industrie musicale. Mais les Pixies... Tout était parfait jusqu'alors. Quatre albums et demi merveilleux, une œuvre immaculée que le plaisant retour live de 2004 n'avait pas abîmée. Depuis, la tentation de refaire un tour en studio avec les Lutins n'a cessé de titiller Black Francis. Le problème, les possesseurs de ses 21 albums solo le savent, c'est que depuis 1993 le chanteur n'a pas composé beaucoup de chansons aussi trépidantes que celles qui garnissaient "Doolittle" ou "Bossanova". C'est quand il fait de la country ou du folk-rock que le gaillard est réellement sincère. Or les Pixies se contentent de *faire du Pixies*, auto-parodiant un style qu'ils ont

eux-mêmes inventé. Des personnes trop vieilles pour mettre des sweats à capuche mais qui en portent quand même. La rage froide façon "Trompe Le Monde" ("Blue Eyed Hexe"), le groupe qui fait semblant d'être frénétique ("Snakes"), les chœurs à la Kim Deal mais sans Kim Deal ("Bagboy"). Les passages les plus tolérables sont les mid-tempos rêveurs ("Andro Queen" ou la chanson éponyme, au titre ridicule d'ailleurs) et les parties de guitare ciselées d'un Joey Santiago qui a étoffé sa palette. Cela ne suffit pas à sauver le projet, pauvre en mélodies et bonnes idées. Gil Norton a livré une production sans intérêt, Vaughan Oliver ne s'est pas foulé pour le graphisme. L'histoire rendra raison à Kim Deal d'avoir quitté le navire. Capitale à bien des égards, la patronne des Breeders était notamment la garante d'une certaine dignité esthétique. Evaporée ici. Comme on dit dans le Commonwealth : *it's not cricket*. ✪✪

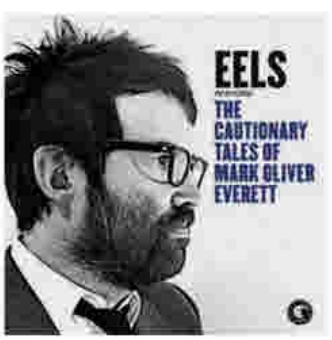
BASILE FARKAS

Eels

"The Cautionary Tales Of Mark Oliver Everett"

PIAS

Un an après "Wonderful, Glorious", Eels présente son onzième album, aux antipodes de son prédécesseur. "The Cautionary Tales Of Mark Oliver Everett" marque le retour des cloches, flûtes et violons, de la mélancolie et des paroles aussi personnelles que sur "Blinking Lights And Other Revelations". La discographie du groupe a souvent alterné mélodies légères ("Daisies Of The Galaxy") et rock plus brut ("Souljacker"). Ainsi, ce nouvel album serait le Mr Hyde de "Wonderful, Glorious". Atteint de l'angoisse de la page blanche, le pourtant prolifique songwriter avait composé ce dernier album en séances d'improvisations avec son groupe. "The Cautionary Tales..." répond donc à un besoin d'implication plus personnelle. En groupe, il répétait — pour s'en convaincre — qu'il allait bien ; seul, il réalise un constat d'échec au bonheur. L'optimisme est en demi-teinte avec "Kindred Spirit", écrasé par les regrets de "Agatha Chang" ou le défaitisme de "Lockdown Hurricane". Adieu les morceaux nerveux, agressifs mais exaltants : sa complainte sur "Series Of Misunderstandings", aux aigus dissonants, pousse les chœurs éthérés à l'écœurement. Mr E fait avec ces *Cautionary Tales* un point sur sa vie en l'axant autour du présent en



introduction ("Where I'm At"), le passé à mi-parcours ("Where I'm From") et le futur en conclusion ("Where I'm Going"), heureusement chargé d'espoirs. Mais ce bipolaire, qui explosait d'énergie il y a quatorze mois, emmène ici l'auditeur au tréfonds de son être (*"I'm better off dead"*, confie-t-il sur "Gentleman's Choice"), jusqu'au mortuaire "Dead Reckoning". Comme une invitation à le suivre dans un de ses épisodes dépressifs. Un album désarmant de sincérité. ✪✪✪✪

AGNES BAYOU

Jimi Goodwin

"Odludek"

HEAVENLY RECORDINGS/ PIAS/ COOPÉRATIVE

Ce nom ne dit sans doute pas grand-chose. Pourtant, Jimi Goodwin a été pendant plus d'une décennie, avec les jumeaux Jez et Andy Williams, le maître artisan de Doves, l'un des groupes les plus fascinants/ inventifs/ créatifs/ attachants (aucune mention inutile) de la scène britannique du début du XXIe siècle. L'un des plus injustement ignorés dans nos contrées également. Après quatre albums — "Lost Souls" et "Some Cities" sont, entre nous, chaleureusement recommandés — et un best of, le trio de Manchester a enclenché la touche *pause*. Aujourd'hui, Goodwin revient donc en solitaire (mais en compagnie de quelques chouettes amis, comme Guy Garvey d'Elbow) pour offrir un disque qu'il a conçu comme *"une de*

ces compilations cassettes que l'on partageait avec nos meilleurs copains". Alors que la plupart des artistes jouent désormais la carte de la nostalgie (avec plus ou moins d'inspiration), notre homme continue de pétrir dans son creuset la matière musicale pour mieux façonner un incroyable melting-*pop*. Œuvre kaléidoscopique, voire schizophrénique — tant Jimi est un mélomane aux goûts éclectiques — "Odludek" est une véritable odyssée sonique et mélodique où se croisent, au gré des couplets et des refrains, élucubrations rock et embardées soul ("Terracotta Warrior" en grande ouverture déglinguée), chuchotements folk ("Oh ! Whiskey") ou extases house ("Live Like A River"). De ces chansons à tiroirs — que ne renieraient pas les frappadingues Flaming Lips — s'échappe à chaque fois un talent étourdissant, comme le temps de la belle ballade cuivrée "Didsbury Girl" — le genre de composition après laquelle Ian Brown *et* Noel Gallagher courent encore. ✪✪✪✪

CHRISTOPHE BASTERRA

The Goast Of A Saber Tooth Tiger

"Midnight Sun"

CHIMERA

Franchement, on est en droit de se demander si certains ne prendraient pas un malin plaisir à faire payer à Sean Lennon ses origines. Son extraction. Pour s'acquitter du loyer et autres bricoles de la vie courante, être le fils de John et Yoko aide, nous sommes d'accord là-dessus. Mais pour se faire apprécier de la presse, au pays de l'exception culturelle : bonne chance ! Pourtant, Sean sait qu'il est attendu au tournant, et ce projet musical avec sa compagne Charlotte Kemp Muhl, charmant au départ et très solide aujourd'hui, il le mène sous pseudonyme The GOASTT. Mais la musique de ce couple à la ville qui s'épanouit à la scène n'est pas un hobby de bobo, et ce n'est pas parce que sa situation financière ne dépend pas de son succès qu'il faut empêcher Lennon d'en avoir, et ne pas le traiter comme un musicien lambda. "Midnight Sun", premier véritable album de The GOASTT après "Acoustic Sessions" de 2010, est tout simplement le meilleur disque pop-rock de 2014 qui, il est vrai, n'en est encore qu'au premier trimestre. Sur le plan de l'interprétation (elle et lui chantent impeccablement), de l'orchestration (psychédélique, aux accents sixties et *floydiens*,

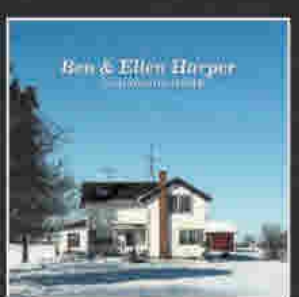
l'arrangement grouille de choses simples savamment entremêlées) et de la composition (le côté moderne de l'œuvre tient à cette audace harmonique dont seuls font preuve ceux dont la culture musicale est le tigre dans le moteur), "Midnight Sun" est un écrin de chansons douces-amères aux montées en puissance étourdissantes. Pour illustrer ces lignes, on conseillera d'emblée d'écouter "Xanadu", "Last Call" ou "Poor Paul Guetty", en précisant que dans vingt-quatre heures, on en donnera trois autres, tant les reflets de cette *double fantasy* sont changeants. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Ben & Ellen Harper

CHILDHOOD HOME
NOUVEL ALBUM / LE 5 MAI 2014

Ben Harper et sa mère Ellen partagent leur héritage musical sur un album acoustique intimiste aux sonorités folk



EN CONCERT :
Le 15 mai 2014 à Grenoble (Le Summum)
Les 17, 18 & 19 mai 2014 à Paris (Les Folies Bergère)

STARTER
LA CULTURE EN RÉSEAU

Disques pop rock

Clinton Fearon

"Goodness"

BOOGIE BROWN PRODUCTIONS/ CHAPTER TWO/ WAGRAM

Clinton Fearon n'est connu que des spécialistes qui n'ont pas oublié ses débuts avec les Gladiators, valeurs sûres du reggae seventies. Mais depuis qu'il s'est installé à Seattle en 1987, son audience est devenue beaucoup plus confidentielle. Son nouvel album devrait réparer cette injustice et lui permettre de retrouver, à soixante-trois ans, la place qui est la sienne, parmi les parrains de la scène reggae. Il a su en effet s'entourer d'une formation de huit musiciens en symbiose avec son projet : batterie, percussions, basse, guitare, orgue et trois cuivres fonctionnent comme un ensemble luxuriant, onctueux et parfaitement huilé sur lequel sa voix moelleuse et gorgée de soul n'a qu'à se poser pour transporter l'auditeur vers les grands espaces.

Il s'inscrit dans une tradition jamaïcaine roots, entre souvenirs de mento, ouvertures rhythm'n'blues, accélérations ska, célébrations dance-hall, et même ralentissement bluesy, et il expose ses multiples facettes avec une étourdissante facilité. Mais il ne s'enferme pas dans une célébration nostalgique : les treize morceaux sont portés par un dynamisme et une évidence qui leur permettent de brouiller les repères et d'apparaître comme de véritables classiques intemporels. La référence à Bob Marley est évidente : Clinton cultive la même fluidité que le maître, la même volonté de séduction, et son excellence vocale le hisse dans les mêmes sphères. Mais attention, il ne s'agit en rien d'un ersatz, mais plutôt d'un compagnon de route brillant de mille feux à travers cette démonstration musicale aussi apte à convaincre les afficionados exigeants qu'à réaliser le cross-over grand public. ★★★★

H.M.

Damaged Bug

"Hubba Bubba"

CASTLE FACE

En 2013, l'entrée en bourse de certains cadors de l'Internet basés à San Francisco a rendu des milliers d'actionnaires richissimes du jour au lendemain et provoqué une hausse vertigineuse des loyers. De Ty Segall à Moon Duo, les musiciens bohèmes de la ville ont dû fuir, et même John Dwyer, *maire occulte de la ville*, a fait ses valises. Avant de boucler les cartons, Dwyer a toutefois pris le temps de concrétiser un de ses vieux rêves : enregistrer un album électronique. Équipé d'instruments vintage (clavier Moog MG-1, Yamaha DDK7, diverses boîtes à rythmes), le guitariste s'est rêvé en bidouilleur de studio. La pochette en témoigne, le cockpit lumineux évoque "Contact" de Silver Apples, la photo encadrée de Brian Eno est un clin d'œil à son album "Here Come The Warm Jets". Dwyer produit ici une musique inspirée de ces pionniers électroniques des années 60 et 70, et, à l'exception peut-être de "Sic Bay Surprise", rien ne sonne ici comme Thee Oh Sees. "Hubba Bubba" sonne rustre, minimaliste. A l'heure où quiconque étant équipé d'un clavier midi et des bons logiciels peut produire des sons synthétiques, Dwyer a tenu à s'enfermer dans un studio avec des machines poussiéreuses qu'il se plaît à faire grincer. L'album possède ainsi

l'enthousiasme et le charme ingénu des disques électroniques expérimentaux produits jadis par la BBC ("Rope Burn", "Hot Swells"). On sent que Dwyer prend plaisir à programmer ses synthés déglingués mais certaines chansons témoignent d'un certain spleen ("Gloves For Garbage", "Eggs At Night") sans doute lié à la désertion des troupes de sa cité. Disque de transition entre deux périodes de la vie de son auteur, "Hubba Bubba" est un exercice de style réussi. ★★★

ERIC DELSART

Thee Oh Sees

"Drop"

CASTLE FACE/ DIFFER-ANT

Les derniers temps semblent avoir été tumultueux pour John Dwyer. Déménagement pour Los Angeles, mise en pause de Thee Oh Sees, décès d'amis proches : une ambiance maussade parfaitement retranscrite sur cette pochette aux visages grimaçants, où le logo de Castle Face essuie une larme. Ce besoin de changement s'est également exprimé par la publication d'un étrange disque solo sous le patronyme Damaged Bug, gavé de Moog et de boîtes à rythmes. Et puis il y a cette ultime offrande, enregistrée dans une *"serre à bananes"* sans le personnel habituel de Thee Oh Sees mais avec l'ingénieur du son Chris Woodhouse, qui assure aussi le martèlement des fûts dans un style très délié pendant que Greer McGettrick

(ex-The Mallard) tisse les harmonies habituellement dévolues à Brigid Dawson. La bande menée par John Dwyer a su imposer un canevas garage/ kraut frénétique, immédiatement reconnaissable. Celui-ci s'en émancipe ici largement, ciselant neuf titres bien distincts. Outre sa formule habituelle ("Encrypted Bounce"), il se lance donc dans une furie *heavy psych* qui évoque Fuzz ("Penetrating Eye"), l'influence de Ty Segall transparaissant également sur "Drop" et "Camera". On discerne aussi des échos troubles de Syd Barrett ("King's Nose" et son clavecin cahoteux, "Put Some Reverb On My Brother") comme on croise, au détour d'une nappe de Mellotron, le fantôme de Marc Bolan ("The Lens"). D'autres morceaux abordent des rivages plus expérimentaux, comme la spectrale et synthétique "Transparent World" ou la dissonante "Savage Victory". Tous, chacun dans leur genre, reflètent parfaitement le malaise intérieur de notre homme John qui signe un point final hautement personnel — et temporaire, on espère — au glorieux chapitre Thee Oh Sees. ★★★★

JONATHAN WITT

Wolfmother

"New Crown"

(AUTOPRODUIT)

On les croyait morts et enterrés. Quand Andrew Stockdale a publié un album solo en milieu d'année 2013, l'affaire Wolfmother semblait entendue. Depuis ce "Cosmic Egg" qui avait divisé les foules, le groupe paraissait incapable de garder une formule stable — cinq batteurs se sont succédé depuis 2009 — et la nouvelle carrière solo de Stockdale sonnait comme la fin d'une entité dont il était déjà de facto l'unique membre. D'où la surprise lorsque le groupe a pris d'assaut les réseaux sociaux pour annoncer la disponibilité immédiate de son nouvel album en téléchargement payant. Un retour mystérieux, soutenu par aucun label, qui soulevait quelques interrogations. Qui sont les Wolfmother en 2014 ? Que vaut cette nouvelle version du groupe ? A cette dernière question, l'écoute du disque apporte la meilleure des réponses. Ce "New Crown" est une renaissance. De retour à une formule en power trio, Wolfmother retrouve l'urgence qui manquait à "Cosmic Egg", album au son monumental mais à l'exécution paresseuse. "New Crown" voit Stockdale et ses sbires revenir au son des débuts. Pas celui de son premier album, plutôt celui du EP fulgurant enregistré chez Jim Diamond en 2004. Une approche *high energy* où

Wolfmother se débarrasse des sales tics qui avaient fini par émousser son propos (excès de virtuosité, ballades prog, concepts fumeux) pour un résultat à mi-chemin entre stoner ("Heavy Weight") et hard rock *velu* ("How Many Times"). La pochette épurée reflète ce changement d'état salutaire *(fini les conneries cosmiques, place au rock'n'roll)*. Wolfmother a retrouvé des ailes, espérons maintenant que ses (excellents) musiciens passeront le printemps. ★★★★

ERIC DELSART

APRÈS PLUS DE
20 ANS D'ABSENCE
—
LE GRAND RETOUR
DES LÉGENDAIRES PIXIES

Pixies

« INDIE CINDY »
NOUVEL ALBUM
Produit par leur producteur historique
GIL NORTON
(Doolittle, Bossanova, Trompe Le Monde)

SORTIE LE 28 AVRIL 2014
(CD DIGIPACK DELUXE / LP / DIGITAL)

EN CONCERT
02.07.14 / NUIT DE FOURVIÈRE (LYON)
04.07.14 / LES EUROCKÉENNES (BELFORT)
06.07.14 / FESTIVAL BEAUREGARD (CAEN)

[PIAS] FRANCE
les inRocKuptibles
Rue89

Disques classic rock

Chicken Diamond

"My Name Is Charles 'Chicken' Diamond"

BEAST/ CARGO

L'ultime coulée a été débitée en rails et en plaques d'égout depuis longtemps. Dans sa steppe ferrugineuse, le possédé de l'Est pleure encore le train à bandes. Son chant est une déflagration continue, comme s'il sortait d'une cuve d'acide et crachait sa gorge loin de la bouche. Ce *blunk* sidérurgique est son troisième verdict laminé dans la soupente, un exorcisme qui tourne mal, Jr Kimbrough explosé par Belzébuth. Faudrait pas croire que Chicken soit devenu caressant avec nos amis les vieux parce qu'il se fait appeler *Charles*. Les mamies ne lui disent toujours pas merci. Dylan non plus d'ailleurs quand il découvre la Onzième Plaie d'Egypte, dont le Livre de l'Exode ne dit rien

("Maggie's Farm"). Danelectro U2, Old Kraftsman et Kay N-1 broyées dans ses moulins à deux balles, pilonnages grande-enclume, scolioses de guitare free punk, larsens découpés ici et recollés en éventail là-bas, Chicken fabrique des créatures soniques régressives qu'il pétrit et décolore jusqu'au matin primal du blues. Le gospel avant Dieu, dans la convulsion des limbes. Parle, Howlin' Werewolf ! *"Je joue beaucoup en drone avec le pouce, ça sonne forcément hill country. Mais cette fois je voulais des boogies plus lourds. Avec un peu de disto, la Kay sonne vraiment comme 'How Many More Years'."* Dans cette échappée vers la cellule-souche, deux éruptions mémorables : "(I Don't Wanna Be A) Reptile" — le titre est déjà un chef-d'œuvre — où le petit Korg file en modulation de fréquences, et "Motorcycle" qui boulonne la tête dans le moteur. Et soudain, comme un couinement résiduel : *"This ain't rock'n'roll, this is genocide !"* ★★★★

CHRISTIAN CASONI

Marc Ford

"Holy Ghost"

NAIM (IMPORT FARGO)

Les fans des Black Crowes conservent un souvenir ému de Marc Ford. Le guitariste fut un élément décisif du groupe des frères Robinson, à l'époque où celui-ci marchait sur le toit du monde ("The Southern Harmony & Musical Companion" et "Amorica", 1992 et 1994). Ford a depuis réussi une reconversion rare : de guitar hero à singer/ songwriter crédible, avec un premier album de rock roots trop méconnu ("It's About Time", 2002, en compagnie de Gov't Mule ou des Jayhawks), puis deux autres de rock-blues hendrixien. L'homme a également apporté la finesse de ses solos à Ben Harper ou Booker T Jones, renoué avec les Crowes le temps d'une pige en 2005 et produit des artistes comme Ryan Bingham ou les Anglais de Phantom Limb. Ce sont ces derniers qui l'accompagnent sur cet album, qui marque une inflexion vers une americana sobre et concise. Inutile donc de chercher trace sur "Holy Ghost" de riffs frondeurs ou de solos éruptifs. Ford, 47 printemps, a ouvragé ses chansons avec méticulosité et les a baignées dans un doux clair-obscur (guitares acoustiques, Mellotron, banjo, pedal steel), colorisé ici et là de jolis chatoiements électriques. On pensera davantage aux Jayhawks ou au Wilco de "Being There", le phrasé de Ford et

certaines de ses intonations n'étant pas sans rappeler parfois celui de Tweedy ("You Know What I Mean") et on se réjouira d'un vrai sens mélodique, à l'image de la délicate ouverture "Blue Sky" et sa sérénité un peu sombre, entêtante. Les morceaux mid-tempos prédominent, quelques ballades douces-amères s'intercalent, souvent poignantes ("Call Me Faithful"). Pas une affaire nerveuse donc, mais un album d'artisan apaisé, honnête et éminemment attachant. ★★★

BERTRAND BOUARD

Beth Hart Joe Bonamassa

"Live In Amsterdam"

MASCOT/ PROVOGUE

L'increvable discobole électrique, à l'entraînement depuis 2000, continue d'arroser les gondoles de CD et de DVD. Il avait enregistré deux albums avec Beth Hart et, comme c'est une bonne affaire, il l'avait embarquée dans cette tournée en Europe du Nord qui s'était achevée ici, au Théâtre Carré d'Amsterdam. Quand il sort son ouragan, Joe ne l'invite pas dans une hootenanny, il la confronte à des dynamos de voltage équivalent, ses sidemen, guitare bis, claviers et même, un soir, ce trio de pavillons (saxo, trompette, trombone). Joe déjà, son ampli engloutit assez de courant pour chauffer une commune de 14 000 âmes, à peu près autant de jus que la Beth Hart Power Corp est

capable d'en injecter dans le réseau. Tout ça pour dire qu'on n'a jamais l'impression d'entendre un récital de harpe et que l'équilibre des forces est parfait. Joe reste intense et mesuré de bout en bout et Beth, chanteuse phénoménale, ne dérape qu'à deux reprises dans des vocalises hystériques à la Joplin. A trois titres près, on a ici l'intégrale des deux albums studio, "Don't Explain" et "Seesaw", donc du blues-rock (extensions soul, swing, cabaret), beaucoup de reprises, de Louis Armstrong à Melody Gardot, beaucoup de décibels et de passion en séquences bien construites (apogée sur "Strange Fruit"). Rien à redire... sauf un petit problème d'énergie, non celle que le groupe décharge mais celle que l'auditeur reçoit. Il y a forcément de la déperdition sur la longueur. Quand on s'est habitué à tant de richesse, on finit par décrocher. Ce n'est pas que la mariée soit trop belle, c'est qu'elle est un peu grasse. Mais c'est un genre. ✪✪✪

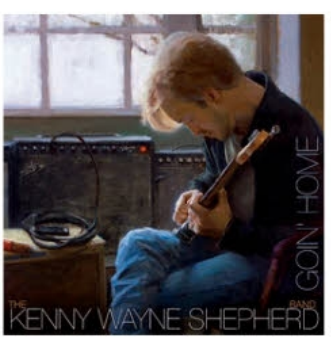
CHRISTIAN CASONI

Kenny Wayne Shepherd

"Goin' Home"

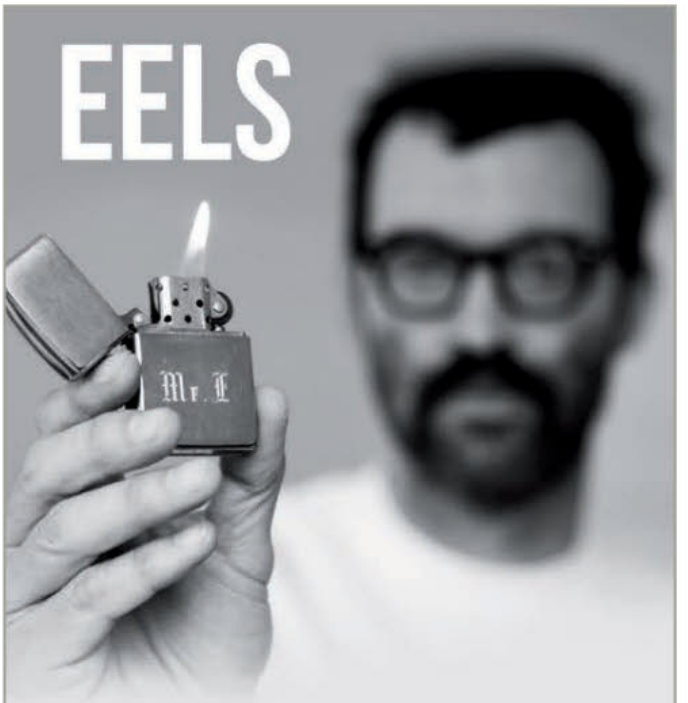
PROVOGUE/ MASCOT/ WAGRAM

C'était au mitan des années 90. La guitare blues restait inconsolable de la disparition de Stevie Ray Vaughan lorsqu'une pléiade de prétendants à peine sortis de l'adolescence voulut reprendre le flambeau. Premier d'entre eux, Kenny Wayne Shepherd : même alliage de fluidité et d'incandescence que le roi texan, premier album réjouissant, aux notes de pochette enthousiastes signées James Brown en personne. Longue période de creux, retour avec un son plus dur, le natif de Louisiane ne capitalisera jamais vraiment sur ce début en fanfare, jusqu'à se faire doubler sur sa droite par Joe Bonamassa, né la même année (1977) et notoirement plus prolifique. Shepherd est aujourd'hui de retour sur un label hollandais qui a relancé d'autres guitaristes dans un passé proche, notamment Robben Ford, avec un concept identique : album de reprises et idée de retour aux sources (le Ford s'appelait "Bringing It Back Home", celui-ci "Goin' Home"...). Pas une raison pour bouder son plaisir. Le choix des titres témoigne du bon goût de l'intéressé, qui reprend le Freddie King seventies ("Boogie Man", "Palace Of The King"), ses homonymes BB et Albert, Muddy Waters ou Johnny Guitar Watson



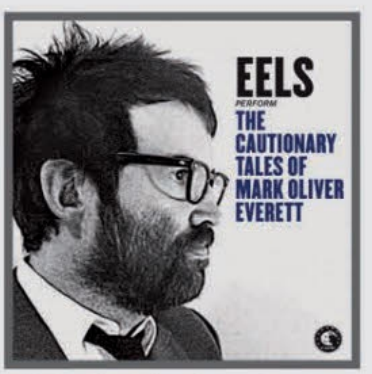
(jouissive version de "Looking Back"). Le groupe est en feu (notons la présence de Chris Layton, batteur de Stevie Ray, tiens donc), les invités sont pertinents et loin d'être anonymes (Ringo Starr, Joe Walsh, Warren Haynes...). Quant à la guitare de Shepherd, elle rugit comme un fauve hors de sa cage (voir les vrilles de wah-wah sur "Still A Fool", en riposte à la pedal steel de Robert Randolph). On attendra la suite — un album de compositions — pour réévaluer précisément le bonhomme, mais voici un excellent (nouveau) départ. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD



« Classe et modeste, morceaux toujours épars d'un songwriter lunatique, aussi écorché que sa voix »
fffff Telerama

« Il a cette chose la plus rare dans la pop contemporaine : un son unique »
THE NEW YORKER



DISPONIBLE EN CD/LP/DIGITAL

THE CAUTIONARY TALES
OF MARK OLIVER EVERETT

EN CONCERT LE 10/07 AU FESTIVAL DAYS OFF
LE 11/07 AU BIKINI À TOULOUSE

Rue89 ROCK+FOLK Libération
Chro [PIAS]

rodrigo y gabriela

ENFIN LE NOUVEL ALBUM
DISPONIBLE LE 28 AVRIL

EDITION COLLECTOR CD + DVD
EDITION VINYLE + CD

EN CONCERT

AU ZENITH DE PARIS
LE 22 MAI 2014

Oui FM · ROCK&FOLK · GUITAR PART · 4 · Libération · Cultura · STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU

www.rodgab.com

Disques français

Miossec

"Ici-Bas, Ici Même"

PIAS

Pour Christophe Miossec, il est bien éloigné le temps des énervements et provocations d'antan, quand il secouait le cocotier de la chanson française à ses débuts dans les années quatre-vingt-dix. Maintenant, il se coule dans cette dernière avec une aisance consensuelle et une facilité à la hauteur de son savoir-faire de parolier (repéré entre autres par Johnny Hallyday). L'ex-écorché vif privilégie désormais la complainte sur le mode de la confidence douce-amère et nostalgique, et il ne se permet plus ses ruades et ses excès de cheval fou. Ce nouvel album, conçu à la maison et en Bretagne, dans un cadre intimiste et acoustique, avec la participation éclairée d'Albin de la Simone et de Jean-Baptiste Brunhes, témoigne d'une sérénité

et d'un apaisement dont l'esprit a été respecté par les orchestrations délicates et variées (violoncelle, bandonéon, marimba, orgue, guitares), réalisées a posteriori en studio avec la volonté évidente de ne pas étouffer la grâce artisanale du projet initial. Parfois guetté par une uniformisation soulignée par la domination des tempos lents et des ballades tout comme par le manque d'amplitude d'une voix sourde et voilée, ce disque s'impose néanmoins par la grâce mélodique et textuelle de morceaux phares : "On Vient A Peine De Commencer" en guise d'ouverture tout en douceur, "Nos Morts", "Répondez Par Oui Ou Par Non", ou "Bête Comme J'Etais Avant" (composé avec Stephan Eicher), mélopées touchantes portées par des textes forts. "A L'Attaque", qui constitue l'unique envolée rythmique insinuante et obsédante et ressort donc avec une acuité particulière sur un ensemble touchant mais un peu trop calme et sage. ★★★

H.M.

Dorian Pimpernel

"Allombon"

BORN BAD

L'heureuse surprise que voici. Rien moins que le retour, tardif, du meilleur groupe pop du onzième arrondissement parisien du monde. En 2006, Dorian Pimpernel, avait émerveillé les gens dotés d'oreilles avec un "Hollandia" ravissant et délicat. Composée alors de sept membres, la bande emmenée par Johan Girard (le claviériste qui compose tout) avait pour elle une richesse sans équivalent au sein de la scène locale (du temps où Naast, Second Sex, Nelson, Parisians existaient encore). Pour les sources d'inspiration du septuor (à l'époque) il fallait aller chercher un peu plus loin que les Ramones : dans la sunshine pop des sixties, le psychédélisme chic, les BO synthétiques, ou des groupes qu'on écoute rarement comme The United States Of America. Toutes choses que les Dorian avaient assimilé magnifiquement, sans pour autant jouer les revivalistes. Même chose ici. La musique n'a pas fondamentalement changé. On déplore simplement l'absence du hautbois d'antan et constate une place plus grande laissée aux claviers analogiques. L'enchantement reste le même, dans un style que le quintette surnomme paraît-il *moonshine pop*. L'appellation serait quelque peu prétentieuse si les

chansons n'étaient pas à la hauteur. Ici des suites d'accords splendides, des arrangements électroniques qui rappellent Broadcast, une mélancolie très belle et tout en retenue, de la basse Beach Boys, un chanteur angélique (Jérémie Orsel). Les dix chansons sont en anglais, portent de drôles d'intitulés ("Ovtar E", "Alflala", "Coodooce Melopoia", "Paralipomonon") et s'écoulent en une splendide rêverie de trente-cinq minutes. ★★★★

BASILE FARKAS

Sugar & Tiger

"Télévisage"

ATMOSPHERIQUES

Moins de trente minutes montre en main pour onze titres au compteur : le premier album du groupe familial formé par Didier Wampas avec sa compagne, ses deux fils et son bassiste, affiche une concision qui correspond bien au sentiment d'urgence qui a présidé à sa réalisation (en trois jours prévus pour un EP). Dès le premier morceau ("Chat Uranium"), le ton est donné : tempo rapide, rock'n'roll à guitares, chœurs entraînants et voix féminine venue en droite ligne des années soixante, époque Salut Les Copains, quelque part entre Sylvie Vartan et France Gall. Cette impression se confirme car la suite s'apparente à ce yé-yé punk dont les Wampas avaient fait leur image de marque (notamment à l'époque de "Les

Wampas Vous Aiment"). On s'attend d'ailleurs tellement à entendre la voix de Didier (Tiger) qu'on n'est pas surpris quand on la reconnaît dans les chœurs ou lorsqu'elle prend la première place sur l'exaltant "Highway 40" (en prouvant au passage que, contrairement à la légende soigneusement entretenue, il ne chante pas faux lorsqu'il veut). Mais, la plupart du temps, c'est Florence (Sugar) qui mène la danse sur les textes en français qu'elle a concoctés, et sa douceur vocale entretient une opposition intéressante avec la virulence musicale, à l'exception de quelques dérapages où elle montre ses limites ("Johnny Téléphone"). Sa fraîcheur de novice contribue à la réussite de cet essai sans prétention, propulsé par les riffs de guitare et les rythmiques trépidantes qui revisitent l'héritage des Ramones avec une fougue contagieuse et garante de réussites addictives : "Comme Un Chinois", "Car C'Est Toi", "Hôtel Raphaël", ou "Henri". ✪✪✪

H.M.

Amanda Lear

"My Happiness"

BOOMLOVER/ UNIVERSAL

L'idée pouvait sembler curieuse : reprendre le répertoire d'Elvis Presley avec une touche symphonique introduite par le Secession Orchestra Of Paris, un grand orchestre de jeunes musiciens. Et y ajouter la voix de diva d'Amanda. Pourquoi pas ? La grande dame des années Palace/ Studio 54 est une habituée des projets hors norme. Quand démarre "Burning Love", premier des treize titres de l'album, on hésite. La musique paraît bien sage, comme si la démesure dont est capable l'ex-muse de Salvador Dalí était muselée par des arrangements trop propres, qui sentent le savon. "Suspicious Minds" confirme nos doutes : il suffit de comparer la version de Queen Lear à celle de la soul sister Candi Staton, par exemple, pour comprendre qu'Amanda ne réussit pas à s'approprier pleinement la composition de Mark James. L'accent européen qui faisait merveille sur les vieux hits comme "Follow Me" est un peu hors sujet, comme si la chanteuse alignait une suite de reprises phonétiques. Mais la version cabaret de "Are You Lonesome Tonight" intrigue, et "All Shook Up", qui réveille les fantômes de Mae West, remonte largement le niveau. *Touché.* "It's Now Or Never", "Can't Help Falling In Love" et "Heartbreak Hotel" ne plairont sans doute pas aux fans hardcore du King

qui n'y trouveront pas trop leur compte, mais les autres peuvent jeter une oreille attentive. Plus kitsch et assez réussi, le "Viva Las Vegas" écrit par le duo Doc Pomus/ Mort Shuman correspond bien à Amanda. Quand s'éteint la dernière note de "My Happiness", les vieux fans regretteront les tempos disco et la démesure assumée des seventies mais, force est de reconnaître, Amanda Lear est bien calée dans l'air du temps. ✪✪✪

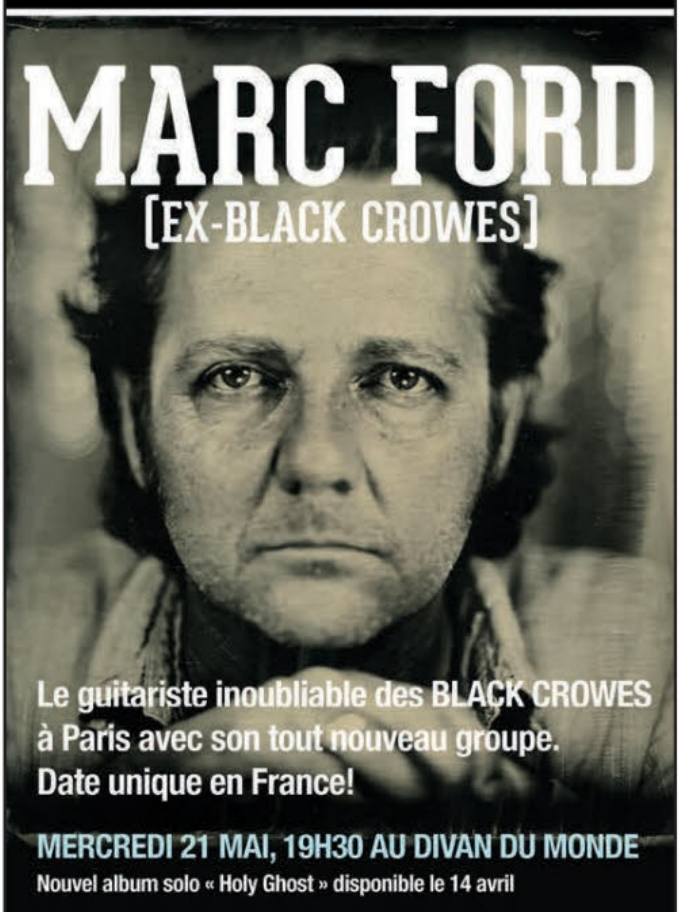
OLIVIER CACHIN

Le Divan du Monde & FARGO MAFIA
PRÉSENTENT

Le country-rocker de Nashville, auteur de la B.O. de la série TRUE BLOOD, en France pour la première fois. Un must pour tous les fans d'Elvis, Chris Isaak, Heavy Trash ou Tony Joe White.

DIMANCHE 4 MAI, 19H30 AU DIVAN DU MONDE
Nouvel album « Terra Rosa » disponible le 21 avril 2014

MARC FORD
[EX-BLACK CROWES]



Le guitariste inoubliable des BLACK CROWES à Paris avec son tout nouveau groupe. Date unique en France!

MERCREDI 21 MAI, 19H30 AU DIVAN DU MONDE
Nouvel album solo « Holy Ghost » disponible le 14 avril

Le Divan du Monde : 75, rue des Martyrs Paris 18ème
Location dans les points de vente habituels
www.fargovinylshop.com
Fargo Mafia

Disques français

Shaka Ponk

"The White Pixel Ape"

CYCO/ TOT OU TARD

La fusion que l'on croyait disparue avec les années 90 a ressurgi avec une vigueur exacerbée, et Shaka Ponk (bien qu'anglophone) a pris dans la scène française la relève d'une première vague où s'illustrèrent FFF et No One Is Innocent. Outre qu'il voit intervenir Angelo Moore, le pétulant chanteur de Fishbone ("Gimme Guitarrrra"), le quatrième album du sextuor parisien constitue l'illustration évidente de ce phénomène car il bénéficie d'un (gros) son à la hauteur des intentions : le mélange tant recherché entre funk (ou hip hop) et rock, entre dance et guitares sous tension, y trouve son accomplissement en poussant la logique à l'extrême et en intégrant la dimension techno. La recette maison consiste à mélanger au shaker guitares metal et

tourneries groovy, trépidations hardcore et envolées electro, chœurs obsédants, hymnes rock et scansion rap. L'auditeur est emporté dans un tourbillon de près d'une heure, car le tempo ne se ralentit qu'avec une première tentative moyennement convaincante du côté de la ballade ("Heal Me Kill Me"). L'impression de laminoir sonore est égayée par la complémentarité des deux voix qui se passent souvent le relais, puisque Samaha a pris de l'importance par rapport à son comparse masculin et que son timbre acidulé et souvent trafiqué contribue beaucoup à l'originalité de l'ensemble. Et si l'on peut reprocher à certains morceaux (calibrés pour la scène) de soigner davantage leur impact rythmique que leur ligne mélodique, les pièces de choix ne manquent pas, telles "Scarify", irrésistible bombe funky, le pétillant et déjanté "Wanna Get Free" ou le surprenant "Last Alone" qui joue la carte de la retenue. ✪✪✪

H.M.

Katerine

"Magnum"

RIVIERA/ BARCLAY

Déglingo, mytho, intello, populo, trasho-disco, cocher toutes les cases et encore d'autres pour définir Katerine, on sera toujours loin du compte. Adepte du degré infini (celui qui se situe loin après le second), Katerine est aussi bien capable de signer un hit electro improbable ("Louxor J'Adore" en 2006) que d'écrire un album entier pour Arielle Dombasle. Cette fois, il se met à la colle avec Sebastian, artiste du label electro chic Ed Banger, pour une collection de 12 chansons déjantées et discoïdes. On est dans le ton du concept avec "Efféminé", tempo club accompagné d'un glaçage verbal testiculaire façon Bigard (*"Avec mes grosses couilles, je fais mon jogging/ Avec mes grosses couilles, en écoutant 'Billie Jean'/* (…) *Avec mes grosses couilles, j'achète mon Kinder Bueno"*). Dans "Les Dictateurs", crazy Kat trouve des circonstances atténuantes à Hitler et Ben Ali : ils étaient tous de très beaux bébés (*"Vous pouvez vérifier sur Wikipédia"*) et leurs mamans étaient trop gentilles. L'habillage se fait orchestral sur voix de tête ("Le Trouvère De Verdi"), la rythmique langoureuse ("Delta", le quasi-instrumental d'intro), le filtre *daftpunkesque* ("Sexy Cool"). Grand moment : les rimes nonsensiques de "Stripteaseuses", qui effleurent le dadaïsme (*"T'es stripteaseuse, t'es*

camionneuse/ T'es impératrice, Catherine de Médicis/ T'es drôle de dame, t'es Jean-Claude Van Damme (…) *Tu es tout ça à la fois, et j'aime ça"*). Katerine aime bien tutoyer le gouffre du ridicule sans jamais y sombrer. De surcroit, et c'est le plus important, il sait entraîner l'auditeur dans son délire avec une production impeccable. Et on aime ça. Ses grosses couilles et son gros beat. ✪✪✪ 1/2

OLIVIER CACHIN

Sudden Death Of Stars

"All Unrevealed Parts Of The Unknown"

AMPLE PLAY/ MODULOR

On avait repéré les Rennais de Sudden Death Of Stars il y a quelques années, à la sortie de leur premier 45 tours autant influencé par le Velvet Underground que The Brian Jonestown Massacre. A ce single prometteur avait succédé un album à la couleur shoegaze ("Getting Up, Going Down"), toujours en vinyle uniquement sur le label Close Up. L'excellence de ces publications ne pouvait rester inaperçue, et très vite les Anglais d'Ample Play, spécialisés dans les publications psychédéliques (Cornershop, The Sufis, The Paperhead...) s'emparèrent de la destinée du groupe. Ce deuxième album qui sort aujourd'hui confirme tout le potentiel de ces musiciens doués.

"All Unrevealed Parts Of The Unknown" est un projet construit autour de mélodies éhontément pop, enrobées d'arrangements très sixties (harmonies célestes, sitar, clavier lumineux, guitare douze-cordes, basse *mccartneyenne*). Versatiles, les Sudden Death Of Stars possèdent plusieurs cordes à leur arc : ballades douces ("Bright Sunday", "The Love Substitute"), épopées psychédéliques ("Blackboard", "Over The Top"), plages planantes ("The Void"), pépites garage ("Why Won't You Try") . A l'instar des Shins qu'ils évoquent par moments ("Pony Tails"), on pourrait reprocher à ce groupe érudit de manquer par moments de folie. On pourrait également déplorer en leur sein l'absence d'une véritable voix (le chanteur change d'un morceau à l'autre), mais toutes ces considérations ne sont que pinaillages. "All Unrevealed Parts Of The Unknown" est un superbe recueil de chansons. ★★★★

ERIC DELSART

Jean-Louis Aubert

"... Chante Houellebecq"

PARLOPHONE/ WARNER

Les fans de l'un prétendent que même s'il chantait le Bottin, sa voix d'adolescent pris dans le grillage du temps rendrait l'exercice séduisant. Les adeptes de l'autre sont convaincus qu'il est le plus grand auteur pas mort, que ses mots crochés sont un pied-de-nez au reste, que son cynisme n'est que poudre odieuse. Que les uns aient tort ou les autres raison, une chose est certaine : de la rencontre inopinée (un pléonasme ici) de ces deux artistes sacrés est né un très joli disque français comme on n'en reçoit plus que rarement. Dans "Aubert Chante Houellebecq", ce n'est pas le rocker qui pète plus haut qu'il a le verbe en s'appropriant les mots de l'écharpé. Ce n'est pas l'intello de se(r)vice qui se laisse charrier la prose par cet enfant du blues et du folk. L'un comme l'autre n'ont rien à prouver, mais ils avaient intérêt à se croiser. Car ce terrain conquis entre humains, en mettant en mélodies graciles et arrangements clairs et boisés des textes dont le silence était jusque-là la seule musique, brûle d'un feu de joie dont les flammes lèchent comme le désir. A met l'accent sur le romantisme de H. H, par poèmes interposés (extraits de "Configuration Du Dernier Rivage" paru en 2013), *téléphone* à A des airs déstructurés, des

ritournelles béantes pour se prémunir de la médiocrité ambiante, du réseau désocialisant. Récente et déjà forte, comme s'ils l'avaient débutée par la fin ("Sant'Engracia" ou "Le Second Secret" ?), l'amitié entre ces deux-là, une connivence suprême qui roule comme un jeu de billes, offre une parenthèse d'autant plus inattendue qu'elle s'ouvre (pourquoi la refermer ?) dans un miroir : franchement, ici, ne serait-ce pas plutôt Houellebecq qui chante Aubert ? ★★★

JEROME SOLIGNY

Rod le Zob

Eddie Cochran
"THE INDISPENSABLE 1955-1960"
Frémeaux & Associés

Voici, tout simplement, la meilleure anthologie consacrée au rocker qu'on ait jamais vue. Celle d'EMI sortie dans les années 90 étant perfectible et très datée, "The Indispensable" est donc le moyen idéal de s'enfiler tout Eddie. L'homme avait tout : belle gueule, voix polyvalente et ultra sexe, jeu de guitare éclectique et fougueux. Ce qui étonne chez lui, c'est le temps passé pour tout mettre en place. Là où Elvis avait sorti le meilleur de lui-même dès 1954, Cochran prendra plus de temps à trouver sa voie. Il y a les débuts country avec les Cochran Brothers, puis les reprises rock and roll et rockabilly ("Blue Suede Shoes", "Long Tall Sally"), beaucoup de morceaux de variété avec des chœurs masculins *("badoum badoum")* à faire passer les Jordanaires pour des sauvages, mais malgré tout, le charisme du chanteur sauve invariablement l'ensemble. Il faut attendre 1957 pour passer aux choses sérieuses avec "Twenty Flight Rock" et "Jeannie Jeannie Jeannie", 1958 pour "Little Lou" et "Summertime Blues", 1959 pour "Teenage Heaven", "C'Mon Everybody", "Somethin' Else", "Nervous Breakdown" et 1960 pour "Cut Across Shorty". C'est là, durant ces dernières années fifties, qu'il atteint son sommet, avec des idées de production extrêmement modernes (de la guitare acoustique, de la batterie jouée sur des caisses en carton, un écho phénoménal), des lignes de basse qui influenceront les Ramones et les Pistols ("C'Mon Everybody") et un chant au top : on le voit s'approprier certains des maniérismes de Jerry Lee Lewis (sur "Pretty Girl" ou "Jeannie, Jeannie, Jeannie", entre autres), qu'il surpasse allègrement, et sortir des riffs monstrueux. Le plus sidérant est de se rendre compte que Cochran, durant ces années, a 17, 18, 19, 20 ans. Lorsqu'il meurt sur une route d'Angleterre, accompagné de sa petite amie et de son pote Gene Vincent, il a seulement 21 ans... La maison Frémeaux, comme souvent, a sorti un mastering phénoménal (et a supprimé, sur la pochette de ce triple CD, l'affreux bandeau qui défigurait régulièrement ses grandioses anthologies) et le livret de Bruno Blum est impeccable. Une merveille.

Mick Harvey
"INTOXICATED MAN/ PINK ELEPHANTS"
Mute

On l'a souvent dit dans ces pages et on continuera de le marteler : pourquoi diable n'y a-t-il pas plus de disques de reprises dans le rock ? L'exercice est largement répandu dans le jazz et est, bien entendu, le fonctionnement même (l'interprétation) de la musique classique. Une chanson, si elle est bonne, ne devrait pas se cantonner à sa version originale. Et la reprise est d'ailleurs souvent un moyen idéal pour réentendre des morceaux qu'on a trop écoutés dans leur habillage initial. A condition, naturellement, que l'interprète ait du goût. Avec Mick Harvey, on peut être tranquille de ce côté-là. En 1994, le directeur musical des Bad Seeds sortait un premier album de classiques de Gainsbourg, "Intoxicated Man".

Suivi, peu de temps après par un second, "Pink Elephants". Les deux sont aujourd'hui réunis sur un double CD, et c'est une sacrée bonne idée. En ce qui concerne l'art de la reprise, Mick Harvey avait déjà eu l'occasion de montrer son talent considérable sur "Kicking Against The Pricks" et ses reliquats ("In The Ghetto", "Running Scared") de Nick Cave quelques années plus tôt. Mais avec le projet consacré à Gainsbourg, il se surpasse. Multi-instrumentiste génial, il joue lui-même de la basse, de la batterie, de la guitare, Bertrand Burgalat signant de somptueux arrangements de cordes et quelques sidérantes parties de piano et surtout, de vibraphone. Harvey a apporté un soin extrême à la traduction des textes : la difficulté est d'être fidèle aux originaux tout en en conservant la musicalité. Fatalement, le travail sur la prosodie de Gainsbourg disparaît ici et là dans la traduction. Mais ce qu'on perd est avantageusement remplacé par la voix du Bad Seeds, comme toujours grandiose, et de celle de la troublante ex de Nick Cave, Anita Lane, qui remplace ici Jane, Brigitte et consorts. Le résultat est démentiel : Harvey rhabille les classiques monumentaux et embellit les chansons tardives ("Aux Enfants De La Chance", "Overseas Telegram", réalisées quand Gainsbourg s'entourait de musiciens de chiotte). Production parfaite, son vintage et mastering idéal, c'est un délice.

Rod Stewart
"TONIGHT'S THE NIGHT – LIVE 1976-1998"
Warner

Les lecteurs sobres et attentifs auront noté l'information capitale en sous-titre de cette anthologie d'enregistrements en concerts : *1976-1998*. Inutile de dire qu'en 1976, déjà, on ne parle plus de Rod The Mod, mais de Rod le Zob. Le Stewart s'est séparé des Faces, Ronnie Wood est chez les Stones. Baissant sa culotte, il file à la niche comme tout le monde pour conquérir l'Amérique où, depuis longtemps, on l'aime beaucoup. C'est l'époque de "Sailing", "Hot Legs", des fringues grotesques, des musiciens de studio interchangeables et d'autres horreurs jet-set vaguement disco (dont "Passion" ou "Da Ya Think I'm Sexy", qui avait inspiré à Keith Richards, à l'époque, cette phrase définitive : *"Qu'est-ce qu'on en a à foutre de savoir si cette vieille pute est sexy ?"* Dans ce registre, le "Miss You" des Stones était insurpassable et très digne), puis des relectures de son glorieux passé — le pauvre en est même réduit à reprendre "Cigarettes & Alcohol" d'Oasis, mais oui — puisque son présent est inexistant. Quand on pense aux nombreux live avec les Faces, visibles sur YouTube, fascinants de chaos, d'approximation extrême, d'enthousiasme punk, bref, de naturel sensationnel, quand on pense à cette voix fabuleuse, à ce talent initial de songwriter, à ces goûts impeccables, du R&B mod aux reprises démentes (Dylan, Hendrix...), une seule question se pose : *ô, Rod, qu'as-tu fait de ton âme ?*

Elvis Presley
"RECORDED LIVE ON STAGE IN MEMPHIS"
RCA/ Sony Music

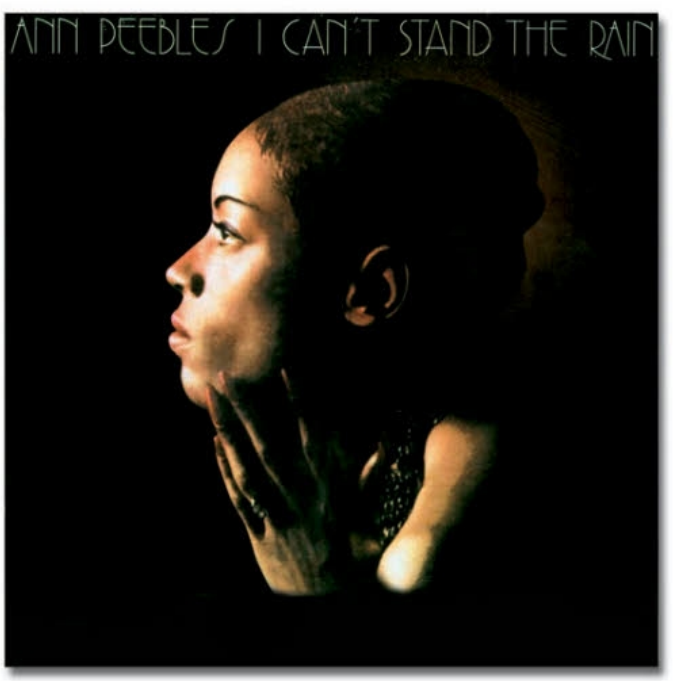
Durant les années 70, le marché a été inondé par une série invraisemblable d'enregistrements d'Elvis en public. Une autre idée stupide du Colonel Parker prouvant son avarice légendaire : après les musiques de films, les albums live étaient encore plus rentables : on touchait le cachet du concert, et après, celui du disque. Inutile de louer un studio, un producteur, etc. En 1974, un énième live sortait, avec, cette fois-ci,

un *concept* imbattable : le King, chez lui à Memphis, et non pas à Vegas ou Hawaï. On sent le chanteur enjoué sur ses terres le temps de ces deux concerts — le second, inédit, a été enregistré en Virginie deux jours avant celui de Memphis — même si c'est la routine habituelle : "Also Sprach Zarathustra" de Strauss en ouverture mégalo, et le TCB Band cachetonnant allègrement sur des tempos trop rapides derrière le chanteur, plutôt en voix. Mais rien n'y fait : des classiques comme "Love Me", "Suspicious Minds" ou "Jailhouse Rock" (englué dans l'un de ces *medleys* affreux que le chanteur affectionnait alors) sonnent très baloche et, globalement, toute dangerosité a disparu. Pour fans seulement (lesquels apprécieront des répétitions inédites chez RCA comptant une assez belle version du classique "The First Time I Ever Saw Your Face", le classique de Roberta Flack).

Ann Peebles

"PART TIME LOVE"
"I CAN'T STAND THE RAIN"
"TELLIN' IT"
"THIS IS HEAVEN"
"THE HANDWRITING IS ON THE WALL"
Hi/ Fat Possum

Pendant ce temps-là, à Memphis, d'autres innovaient nettement plus sérieusement. C'était le cas de Willie Mitchell pour sa maison Hi Records qui avait découvert la nouvelle sensation soul, Al Green. Le label avait son chanteur, il lui fallait sa chanteuse, trouvée en la personne de la grande Ann Peebles, dont Fat Possum réédite certains des mythiques albums réalisés chez Hi. Comme il manque le premier ("This Is Ann Peebles"), on attaque avec le deuxième, "Part Time Love", court album très funky sorti en 1971, reprenant curieusement quatre titres de son prédécesseur. On voit déjà le talent de la bonne femme, chanteuse nerveuse très deep soul. Mais la merveille des merveilles paraît trois ans plus tard — il semble que Fat Possum n'ait pas réédité le troisième, sorti en 1972, "Straight From The Heart") : avec "I Can't Stand The Rain", on touche à la perfection. Willie Mitchell a alors eu le temps de peaufiner ses idées de production géniales, déjà mises en place chez Al Green : des cuivres subtils, des cordes délicates, quelques éphémères notes d'orgue ou de piano électrique ici et là, et la batterie étonnante de Howard Grimes. C'est un disque calme et introspectif, beaucoup plus complexe que tout ce qu'a fait Peebles jusque-là. Outre le monstrueux morceau éponyme (vénéré à juste titre par John Lennon à sa sortie), ce chef-d'œuvre de soul seventies compte plusieurs chansons de choix, dont des versions exceptionnelles de "I'm Gonna Tear Your Playhouse Down", "(You Keep Me) Hangin' On", et des compositions démentes signées par Ann et son mari Don Bryant, parmi lesquelles "A Love Vibration" ou "One Way Street"... Après ce puissant classique, la Peebles flirtera avec le disco pour des résultats appréciables le temps des deux albums suivants, avant de revenir à la deep soul pour son dernier album chez Hi, "The Handwriting Is On The Wall", sorti en 1979. Il n'y a pas grand-chose à jeter dans cet impressionnant corpus.



PHILIPPE MANŒUVRE
PRÉSENTE SA SÉLECTION
DANS *L'EXCESsive VINYL SESSION*
EN EXCLUSIVITÉ AVEC OÜI FM

CLUB VINYL ®
fnac
OÜI FM
ROCK·FOLK

® un label Fnac

FLAMIN' GROOVIES
Supernazz
Composé exclusivement de reprises, ***Supernazz*** puise allègrement dans le répertoire rock'n'roll, un album sans failles et tranchant !

KRAFTWERK
The Man Machine
Certainement le meilleur album de ce groupe précurseur de l'électro et de la techno. Une robotique parfaite à écouter d'urgence.

SLY & THE FAMILY STONE
There's A Riot Goin' On
Avec le temps, cet album est devenu une pièce maîtresse et fondatrice de la musique noire américaine. Obscur, improbable, mais génial.

THE SPECIALS
Specials
Cet album donne le « LA » du revival ska ! Une musique à la fois hargneuse et mélodique, un humour noir et blanc produit par Elvis Costello.

fnac
ROCK·FOLK
OÜI FM

Bob Frank

"BOB FRANK"
Vanguard/ Light In The Attic

Les années passent, tout semble avoir été réédité. Il est donc logique pour les labels spécialisés de dénicher d'obscurs oubliés en nous les vendant comme des génies méconnus. C'est le cas de Bob Frank, proche du génial Jim Dickinson, éphémère songwriter ayant sorti un unique album prétendu *culte* en 1972. On écoute le bouzin, espérant découvrir une merveille, on tombe sur un songwriter de Memphis hésitant sur le même disque entre plusieurs styles, de Bob Dylan à Kris Kristofferson ou Gordon Lightfoot, passant d'une belle voix grave à un chant plaintif assez désagréable, signant des chansons très quelconques. Circulez, etc.

Jackson C Frank

"JACKSON C FRANK"
Earth

Au rayon Frank, on se penchera plus volontiers sur Jackson C, dont on réédite le mythique album de 1965, produit par Paul Simon. L'histoire de Frank est l'inverse d'un conte de fée. Songwriter très doué de la scène de Greenwich Village à New York, il file à Londres au milieu des années 60 et partage brièvement un appartement avec Paul Simon et Art Garfunkel. Simon, tétanisé par son talent, décide de produire son premier album. Les chansons, impressionnantes, seront reprises par Nick Drake, Sandy Denny en solo ou avec Fairport Convention, Simon & Garfunkel et, plus récemment, Laura Marling. Mais Frank est dépressif et terrorisé par la scène (comme Nick Drake). Il rentre aux Etats-Unis et semble avoir du mal à donner une suite à ce premier album phénoménal. Il n'y en aura pas d'autre : accumulant les problèmes personnels comme familiaux, le compositeur se retrouve sans abri, vivant dans la rue entre ses séjours à l'hôpital, incapable de contacter ses proches. Il est mort, à moitié clochard, d'une pneumonie en 1999, à 56 ans. Cette réédition inespérée permet d'entendre l'un des folk les plus beaux, les plus désespérés et les plus purs qui aient jamais été créés sur cette terre. Ceux qui vont le découvrir n'oublieront pas cette expérience. Amen.

"Shaolin Soul"

"EPISODE 1", "2", "3"
Parlophone/ EMI

La preuve que Hi n'était pas le moindre des labels avec les rééditions des excellentes compilations françaises "Shaolin Soul", lesquelles comptent de généreuses rasades de Al Green, Ann Peebles, OV Wright et Syl Johnson, poulains mythiques de Willie Mitchell. Sortis à la fin des années 90 puis au début des années 2000, les deux volumes entendaient réunir les titres originaux samplés par les zouaves de la galaxie

Wu-Tang Clan. Lesquels avaient un sacré bon goût si l'on en juge par le tracklisting : Gladys Knight, Sweet Inspirations, Jimmy Castor Bunch, Bobby Bland, Joe Tex, Ann Sexton, etc. Un panthéon de la soul fin sixties, début seventies, enrichi aujourd'hui d'un troisième volume égalant à l'aise les deux précédents. La preuve qu'il n'y a pas que chez Kent qu'on sait faire de bonnes compilations.

Etienne Daho

"LA NOTTE, LA NOTTE – DELUXE REMASTERED (1982-1985)"

Parlophone/EMI

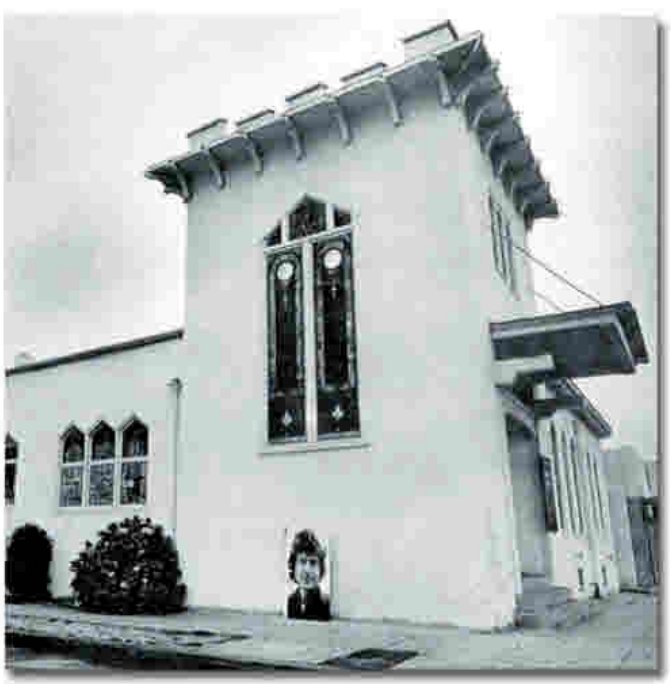
1984 : Etienne Daho rafle la mise avec son deuxième album réalisé avec Frank Darcel, ex-Marquis de Sade, et Arnold Turboust. Les jeunes filles en sont dingues, "Week-End A Rome" et "Tombé Pour La France" cartonnent. La presse l'adoube, la pochette gay signée Pierre et Gilles devient *iconique*, Les Enfants Du Rock vont lui consacrer une émission, il recevra le Bus d'Acier. Le disque ressort en version très augmentée, bardée de références (Syd Barrett, Gene Tierney, Edie Sedgwick, Gainsbourg, Françoise Hardy, Velvet Underground, comme un peu tout le monde à l'époque) très chic, d'inédits, de raretés, de live. Le problème est qu'à moins d'adorer Radio Nostalgie, beaucoup trouveront difficile d'écouter ce disque sanglé dans tous les gadgets sonores de l'époque (guitares *cocotte* et flangées, solos de sax, basses slappées, boîtes à rythmes, etc), et de paroles un peu neuneu tout de même (*"j'voudrais coincer la bulle dans ta bulle"*, *"be bop pieds nus sous la lune"* et autres, sans parler du mythique *"c'est la fête, c'est psykadélique"*). C'est le problème des disques qui collent trop à leur époque : brièvement neufs, ils sonnent rapidement très vieux.

The Brothers And Sisters

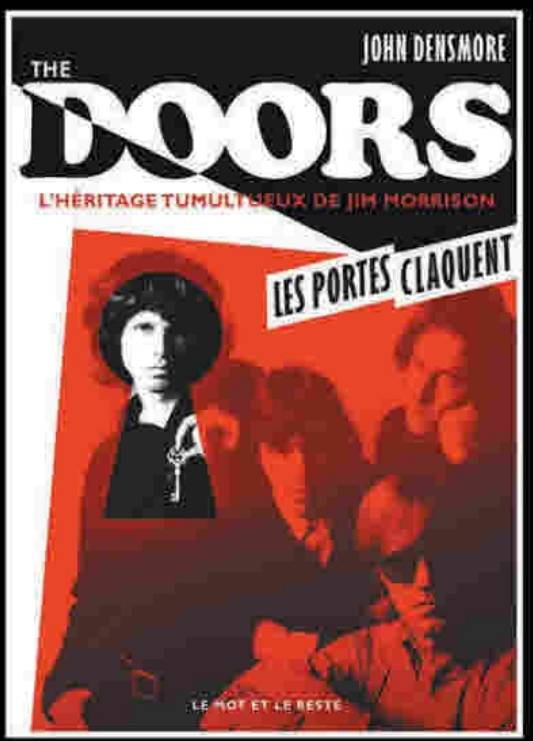
"DYLAN'S GOSPEL"

Light In The Attic/ PIAS

A quoi reconnaît-on une bonne chanson ? Au fait qu'elle soit adaptable en version gospel, peut-être. Il y a certes quelques exceptions ("The Ace Of Spades" de Motörhead ou "Bodies" des Sex Pistols, par exemple) mais, globalement, on y croit. La preuve avec cet album très culte et devenu depuis longtemps quasi introuvable. Nous sommes en 1969 et le prestigieux Lou Adler, producteur des Mamas & Papas comme du festival pop de Monterey, a l'idée de faire reprendre le répertoire de Dylan par les Brothers And Sisters Of Los Angeles. Faire sortir de leurs gonds les chansons délicates de Bob, le tout explosé par un chœur puissant. On peut voir cela comme un coup marketing de l'époque, en réalité le résultat est magistral. D'abord parce que les chansons s'y prêtent, ensuite parce que ce n'est pas du gospel de merde. Dès les premières notes de "The Times They Are A Changin' ", c'est une déflagration. Avec, dans les chœurs, Merry Clayton ("Gimme Shelter"), Patrice Holloway, la sœur de Brenda, Gloria Jones ("Tainted Love") ou Clydie King, c'est une tuerie. Défilent alors "I Shall Be Released", "The Mighty Quinn", "Chimes Of Freedom", "I'll Be Your Baby Tonight", "My Back Pages", le tout s'achevant sur une version hallucinante de "Just Like A Woman"... Les chansons de Dylan ont été reprises par des milliers d'interprètes, on ne peut s'empêcher de penser néanmoins que ces versions doivent compter parmi ses préférées. ❑



GIBERT JOSEPH



19 AVRIL 2014

JOHN DENSMORE

LE BATTEUR LÉGENDAIRE DES DOORS EN DÉDICACE CHEZ GIBERT JOSEPH :

3, quai Gailleton - LYON à 9h30

15, bd Barbès - PARIS à 15h30

34, bd St-Michel - PARIS à 18h

DISQUAIRE DAY

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

JAMUL

Qui sont ces brigands à la dégaine pour le moins patibulaire ? Réponse : Jamul, gang de forçats du riff, découvert par rien de moins que le producteur de Steppenwolf. Leur unique opus de 1970, révéré par le milieu biker, est depuis devenu une référence pour qui aime son rock viril, vindicatif et sans concession.

Evadons-nous à San Diego, vers l'an 1963. Dans sa classe de dactylographie, Ron Armstrong passe son temps à reluquer les filles tout en rêvant à une destinée rock and roll. Parmi ses amis ses trouvent les membres du combo garage-rock le plus talentueux du coin, The Hooters, mené par un chanteur et bassiste blond platine à la voix granuleuse et au charisme indéniable : Bob Mosley. A l'occasion, Ron se retrouve à marteler un piano dans le tripot qui leur sert de QG à Del Mar, cité balnéaire réputée pour ses plages. Tout change lorsqu'un beau jour, le batteur des Hooters se fait porter pâle. Armstrong, au pied levé, le remplace et, même si sa performance n'est pas extraordinaire, il plaît à l'impétueux Bob qui finit par l'intégrer à ce qui devient alors The Misfits. Et c'est ainsi qu'à (déjà) vingt-cinq ans, Ron apprend patiemment à marteler ses fûts et devient par la suite le partenaire de beuverie préféré de Mosley. La notoriété des Misfits se propage, au point qu'ils se retrouvent, le 1er novembre 1964, à assurer la première partie des Rolling Stones au Balboa Park Bowl. Puis ils migrent pour San Francisco, où rancard est pris avec le producteur Sylvester Stewart (le futur Sly Stone). Malheureusement pour eux, les séances ne donnent rien et, cerise sur le pompon, Mosley décide de rester sur place, pris de passion pour la "*vibration*" de la ville. Les autres retournent à San Diego, où l'aventure Misfits prend forcément fin. Quelques mois plus tard, Ron reçoit un coup de fil de la part de son vieil ami Bob, qui lui demande s'il n'accepterait pas de venir à San Francisco pour devenir le batteur de son nouveau groupe (le futur Moby Grape). Armstrong, qui vient de se marier et a déniché un vrai boulot, refuse logiquement. Il aura néanmoins une seconde chance en 1969.

Cette année-là, un certain Bob Desnoyers, vieux briscard de la scène locale, connaît une sorte de révélation : il "*entend un son dans sa tête*". Motivé, il quitte illico son job de vendeur de voitures pour fonder le Jamul City Funk Band avec John Fergus (basse) et, donc, Ron Armstrong. Grâce aux accointances de Bob, celui-ci investit les bouges les plus louches de la ville, en particulier le Club 66, bar d'authentiques bikers où Steve Williams voit le trio en compagnie de "*mecs qui déambulent avec des rats punaisés sur leur blouson*". Contaminé par cette guillerette ambiance, Steve vient trinquer et se fait embaucher dans le désormais quatuor qui donne dans le fort, le brutal. Vers la fin de l'année 1969, le Club 66 subit une profonde rénovation, avec tables en plexiglas et grands miroirs. La salle devient The Pleasure Club et par là même un haut lieu du psychédélisme local, puisque tout a été étudié pour valoriser au mieux les light-shows. Jamul y

rétame régulièrement l'assistance et, par l'entremise de la gérante de Donovan, le producteur de Steppenwolf Gabriel Mekler décide de venir jeter un coup d'œil. Impressionné, il signe immédiatement les gonzes sur son propre label, Lizard Records (nommé ainsi d'après son chat, d'où le logo). Un album paraît quelques mois plus tard, en 1970. Sur la pochette, les quatre membres du groupe posent, adoptant une allure de cow-boys ombrageux (John Fergus ressemblant un peu à Lee Van Cleef). Au niveau des titres, Jamul offre une certaine démocratie : tout le monde compose, tout le monde chante — mais heureusement, c'est Desnoyers qui se colle au micro sur une grosse moitié de l'album. C'est ce qui explique la variété des morceaux ici présents, partagés entre ballades d'obédience country majoritairement signées par Armstrong ("Hold The Line", "Movin' To The Country" aux voix assez ternes) et R&B ultra violent, dominé par la voix éraillée de Desnoyers, son jeu de guitare rythmique rêche et saccadé ("Valley Thunder", "Ramblin' Man") et l'harmonica féroce de Steve Williams. Dans cette dernière veine brillent les trois reprises : une version ralentie de "Jumpin' Jack Flash" (avec un rare et épatant solo de six-cordes), une lourde "Tobacco Road" et "Long Tall Sally", défenestrée, totalement méconnaissable. Jamul y façonne une musique âpre, frénétique, et sans solo baveux, loin des clichés du hard rock d'alors. Cet excellent disque obtient un petit succès puisqu'il atteint le numéro 93 du Billboard, malgré la distribution déficiente d'Ampex, qui n'accepte pas de "*filer de la coke et du cash aux DJ de New York et Chicago*". Les Jamul embarquent alors pour une tournée sur la côte Est et en profitent pour apparaître au sein de la fameuse émission télé de Barry Richards, "Turn On", où ils accompagnent Little Richard sur "Good Golly Miss Molly", le déjanté pianiste ayant trouvé à son goût leur travail sur "Long Tall Sally". Malgré tout, le manque de soutien et d'argent commence à fissurer la belle osmose. Voyant qu'il se fait manifestement arnaquer par le manager, Ron Armstrong pose un ultimatum à ses compères, qui optent à contrecœur pour son départ. Un nouveau batteur (Rich Robinson) et un second bretteur sont conviés, enregistrant la matière d'un second album, "Jamul 2", qui restera dans les tiroirs (et que personne n'a encore écouté aujourd'hui). En 1971, l'inévitable dissolution se produit. Ron tente en 1976 de reformer le groupe, allant jusqu'à traquer Bob Desnoyers dans les montagnes, où l'homme s'était retiré pour méditer. Un ultime effort, "It's Heavy Baby", découle de nouvelles séances mais reste également inédit à ce jour. Depuis, Bob Desnoyers est resté actif dans le milieu musical mais nous a hélas quittés en 2011. Quant à Ron Armstrong, il vient d'entamer une étonnante carrière solo, à l'âge de 73 ans, et de publier le très sympathique "Ready For Ya", entre boogie détendu et country-rock moelleux, où il reprend d'ailleurs "Movin' To The Country".

GROOVE! PRODUCTION PRÉSENTE
2014
AMERICA
EN CONCERT
EXCEPTIONNEL
SAMEDI
2
AOUT
20h30
AU TRIANON
PREMIERE PARTIE
ELLE ZULU
80 BL DE ROCHECHOUART 75018 PARIS
fnac
ROCK&FOLK
LE TRIANON
NOSTALGIE
Locations : Fnac, Carrefour, www.fnac.com & appli Tick&Live - www.digitick.com, www.ticketnet.fr, auchan, E.Leclerc
www.groove-production.com

RAY LAMONTAGNE
SUPERNOVA
LE NOUVEL ALBUM
DU GÉANT DE LA FOLK
PRODUIT PAR
DAN AUERBACH (THE BLACK KEYS)
SORTIE LE 28 AVRIL 2014
Sans doute l'album folk le plus attendu de l'année. Une collaboration avec la moitié des Black Keys qui nous interpelle et nous embarque dans une toute nouvelle acoustique.

KEBOUS
PUZZLE
KEBOUS
PUZZLE
NOUVEL ALBUM
PUZZLE
28 AVRIL 2014
AVEC :
FREDO 'LES OGRES DE BARBACK'
SYLVAIN 'BOULEVARD DES AIRS'
R1 'LES HURLEMENTS D'LÉO'
05 JUIN : BORDEAUX (33) - ROCK SCHOOL BARBEY
26 JUIN : PARIS (75) - MIX BOX
27 NOV : TOULOUSE (31) - LE METRONUM
DATES, INFOS ET MUSIQUE SUR
WWW.FACEBOOK.COM/KEBOUS
MATHI PROMO
ROCK&FOLK
FrancoFans
SCPP
adami
Distribué par
l'autre distribution
JERKOV

THE DANDY WARHOLS
THIRTEEN TALES FROM URBAN BOHEMIA
LIVE AT THE WONDER BALLROOM
Le meilleur des Dandy Warhols réuni dans leur tout premier live enregistré chez eux à Portland.
DIGICOPY
COPIE DIGITALE OFFERTE*
LA FNAC AIME
OÜI FM
PLUS LIBRE O ROCK
ROCK&FOLK
naïve
fnac
Encore plus sur fnac.com
*Réservé aux adhérents Fnac pour les achats en magasin sur présentation de la carte adhérent et pour tous sur fnac.com. Eligibilité des produits non garantie. A vérifier sur la fiche artiste du produit sur www.fnac.com. Voir conditions du service sur www.fnacjukebox.com

Esotérique

Rééditions, nouveautés et 45 tours :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

KIM FOWLEY
"International Heroes"
"I'm Bad"
Vinilisssimo

Kim Fowley a toujours brillé par sa capacité à surfer sur la tendance du moment. Vinilisssimo (antenne de Munster Records) réédite ici les albums de la période glam de l'entourloupeur hollywoodien. Sur "I'm Bad", enregistré en 1972, Fowley propose un rock terrien, bluesy et enlevé. Accompagné de Mars Bonfire à la guitare solo, il grogne plus qu'il ne chante — façon Wolfman Jack — sur des titres salement rock'n'roll ("Man Of God", "Queen Of Stars"). Son successeur "International Heroes" (1973) est encore meilleur. Fowley tente de se réinventer façon David Bowie et propose quelques-unes de ses mélodies les plus marquantes ("Born Dancer", "ESP Reader"). Opportuniste, mais indispensable.

TYRANNOSAURUS REX
"A Beard Of Stars"
Polydor

Quatrième et dernier album de Marc Bolan sous le nom de Tyrannosaurus Rex, "A Beard Of Stars" revient sous forme d'un superbe double vinyle empli de bonus. C'est sans doute le meilleur album du groupe sous cette appellation (avant la réinvention glam sous le nom de T Rex) car Bolan commence à y troquer son folk ésotérique pour une musique plus concise, plus pop. Micky Finn apparaît pour la première fois, Bolan joue électrique et chante des mélodies limpides ("Fist Heart Mighty Dawn Heart", "By The Light Of The Magical Moon").

COLIN BLUNSTONE
"Ennismore"
Music On Vinyl

Les fans des Zombies ont de quoi se réjouir en ce moment car, après les albums studio du groupe et "One Year" de Colin Blunstone, c'est désormais le deuxième album solo du chanteur à la voix d'ange qui est réédité en 33 tours (pour la première fois en vinyle depuis 40 ans). Ici encore, "Ennismore" voit Blunstone accompagné de Rod Argent et Chris White sur l'essentiel des morceaux, plaçant l'album sous l'empreinte des Zombies. Moins baroque que "One Year", "Ennismore" est un album pop plus classique ("A Sign From Me To You", "Every Sound I Heard") mais n'en demeure pas moins un chef-d'œuvre.

MANU CHAO
"Clandestino"
"Proxima Estacion Esperenza"
"Radio Bemba Sound System"
"La Radiolina"
Because Music

Il y a quinze ans sortait "Clandestino", album qui a marqué son époque avec sa fusion de musique latino, rock, reggae et rumba. Un projet de baroudeur qui a fait de l'ancien leader de la Mano Negra une icône pop alterno-mondialiste prisée des étudiants en Erasmus. Réédité pour la première fois en vinyle, l'album n'a pas pris une ride et s'écoute toujours avec un plaisir teinté de nostalgie. Le reste de la discographie studio de Chao est moins consistant, les albums live, festifs et électriques, un peu usants à la longue. Saluons la remarquable qualité de ces rééditions (doubles LP avec CD inclus), un exemple à suivre.

JACK MEATBEAT & THE UNDERGROUND SOCIETY
"Neptuno"
Bang !

On se souvient avec émotion de "Back From World War III", grand album stoogien qui fut célébré album du mois en 2001 (R&F 404) alors que le groupe venait de se séparer. Les Finlandais de Jack Meatbeat n'ont enregistré que trois albums

durant leur courte carrière et "Neptuno", leur deuxième, n'existait qu'en Finlande, en CD de surcroît. Ce premier pressage vinyle permet de redécouvrir cet album excellent (bien que moins fulgurant que son successeur), au croisement des 13th Floor Elevators et des Stooges. A la nouvelle illustration de pochette s'ajoute une biographie qui permet de percer le mystère qui règne autour de ce groupe.

DAMON
"Song Of A Gypsy"
Now-Again

Régulièrement, on trouve dans les bacs de nos disquaires préférés des rééditions de disques obscurs, prétendus légendaires, généralement enregistrés entre 1966 et 1970. Il en sort tous les mois, sur des labels persuadés d'avoir trouvé un chef-d'œuvre perdu ou, mieux, d'avoir déniché le nouveau Rodriguez. Une fois n'est pas coutume, pour Damon la publicité n'est pas mensongère. Son "Song Of A Gypsy" enregistré en 1968 possède tout l'attirail psychédélique (rythmes lancinants, guitares acides, fuzz épaisse, voix de crooner défoncé) et se distingue par la qualité de ses compositions ("Poor Poor Genie", quel morceau !).

GERMAN MEASLES
"Vol 1 : Flame Of Love"
"Vol 2 : Sun Came At Seven"
Cree

Ces deux volumes consacrés au beat allemand compilés par Mike Stax (éditeur du magazine Ugly Things et référence absolue en matière de rock garage des années soixante) devraient ravir les amateurs de raretés sixties. Le premier volume s'attarde sur les groupes beat et garage (selon l'axe Beatles/ Yardbirds), le second sur les mods et les freaks. Les originaux sont excellents, quelques reprises détonnent (notamment "Paranoid" de Black Sabbath revisité par Cindy & Bert sous le nom de "Der Hund von Baskerville"). *Wunderbar.*

LA NOIRE
"Have Mercy, Uncle Sam !"
"Please Mr Playboy !"
"Baby You Got Soul"
Dog House & Bone

Toujours au registre des obscurités, ces trois compilations de soul et rhythm'n'blues des années 50-60 sont tout simplement fantastiques. Concoctées à partir de rarissimes 45 tours originaux (parus sur des labels tels que Checker, Jubilee ou Vivid) par des collectionneurs français, elles assemblent des artistes méconnus au groove toxique (Louisiana Red, Billy Bland, sir Mack Rice...). Le son est idéal, les pochettes superbes.

Nouveautés

MUDHONEY
"Live At Third Man Records"
Third Man

Dernier groupe en date à enregistrer un album live (directement sur acétate) dans la salle de concert de Jack White, les pionniers grunge de Mudhoney livrent un concert axé sur leur récent album "Vanishing Point". Comme toujours avec Third Man, la prise de son est idéale (et le prix bas). Le répertoire abordé en fait un excellent complément à l'autre album live du groupe, "Live At El Sol".

THE FROWNING CLOUDS
"Whereabouts"
Saturno/ Anti Fade

Ils ont vingt ans, viennent d'Australie et ont un talent fou au bout des doigts. Sur leur deuxième album, The Frowning Clouds placent la barre très haut avec leur pop psychédélique qui doit autant aux Byrds ("Much Too Much Too Soon") qu'à The Creation ("Propellers") et Strawberry Alarm Clock ("3 O'Clock Habit"). Quelle classe !

WEIRD OMEN
"Last Train For Love"
Beast

Weird Omen est un trio à la formation originale (guitare/ saxo/ batterie) et composé de membres de King Khan & The Shrines et The Limiñanas. Avec sa production lo-fi, ses aspirations surf ("Black Old Man") et ses chansons pop de trois minutes interprétées avec fougue ("On My Knees"), "Last Train For Love" est un des meilleurs albums de punk garage qu'on ait entendus cette année.

45 tours

RANCH GHOST
"Turfin"
Requiem Pour Un Twister

C'est chez les Montrougiens de Requiem Pour Un Twister que Ranch Ghost, jeune groupe de Nashville, a choisi de sortir son troisième single. Deux faces excellentes, dans une veine psyché-délique lo-fi que les amateurs des Growlers qualifieraient de *beach goth.*

DEPARTURE KIDS
"Oh Please"
Rat Pop!

Mélodies pop, énergie rock'n'roll, harmonies, guitares cristallines : Departure Kids sont les derniers tenants d'une power pop de tradition. Le premier single de ces Marseillais fait mouche. Vivement l'album !

Club Vinyl FNAC

ELVIS COSTELLO
"This Year's Model"
Mobile Fidelity Sound Lab

Avec son deuxième album paru en 1978, Elvis Costello a réussi l'impossible : fédérer punks et grand public. Fort de son crédit acquis auprès des rebelles à crête grâce à un premier album tendu (accompagné de reprises bien senties sur scène, "Neat Neat Neat" des Damned en particulier), doté d'un talent inouï pour écrire des chansons pop, Costello parvient à marier le meilleur des deux mondes dans cet album proche de la perfection. Accompagné de The Attractions, groupe à la section rythmique imparable, Costello livre une collection de grandes chansons aux textes souvent amers ("Lipstick Vogue"), parfois désabusés ("Lip Service"). "This Year's Model" marque l'avènement d'un grand artiste.

THE PRETTY THINGS
"Parachute"
Rare Earth

Un jour il faudra que ça se sache : entre 1967 et 1970, The Pretty Things n'avaient rien à envier aux Rolling Stones et aux Beatles en termes de créativité. Si leur album le plus célèbre reste "SF Sorrow", chef-d'œuvre de rock psychédélique déviant, leur album le plus accompli demeure sans doute "Parachute". Sortie en 1970, cette œuvre pop dont les chansons de la face A se fondent les unes aux autres (un peu à la façon de la face B d' "Abbey Road") présente les deux visages des Pretty Things de l'époque : pop d'une part, avec une collection de chansons aux mélodies mémorables saupoudrées d'un psychédélisme léger ("In The Square", "The Letter") et blues-rock d'autre part, avec quelques titres lancinants ("Cries From The Midnight Circus", "Sickle Clowns").

TIM BUCKLEY
"Greetings From LA"
Music On Vinyl

Pour certains il n'est que le père de Jeff, avec qui il partage une destinée tragique et une mort bien trop précoce. Pour d'autres, il est un barde folk des années soixante, dont les albums sur Elektra mettaient en avant une voix singulièrement haut perchée et une interprétation à fleur de peau. Pourtant, Tim Buckley était bien plus que cela. En témoigne "Greetings From LA", premier album de sa trilogie d'albums funk. On est en 1970, Buckley vient de remercier son groupe jazz-folk pour s'entourer d'un big band à l'ancienne (avec cuivres, choristes et tout le toutim). "Greetings From LA" est un album empli de textes salaces et de grooves sexy ("Get On Top", "Nighthawkin' ").

ELVIS PRESLEY
"Elvis 56"
Warner

Compilation conçue à l'origine lors de la remasterisation du catalogue Elvis Presley dans les années 90, "Elvis 56" présente les morceaux les plus rock'n'roll enregistrés par le King lors de sa première année chez RCA. Ecartant les ballades et chansons country de son répertoire de l'époque, "Elvis 56" se concentre sur les titres les plus rythmés de ses deux premiers albums ("My Baby Left Me", "Heartbreak Hotel", "I Got A Woman", "Blue Suede Shoes"). Tout ici a été enregistré en 1956, c'est Elvis à son meilleur, et cette compilation inédite en vinyle présente un point d'entrée parfait pour les néophytes. ❑

Photo Bruno Berbassou

Le Crédit Mutuel donne le LA

france inter

FRANCOFOLIES 30 ANS LA ROCHELLE

10 > 14 JUILLET 2014

30 ans de folies avec vous !

STROMAE ★ FAUVE ≠ ★ SHAKA PONK ★ MIOSSEC
CASSEURS FLOWTERS ★ DÉTROIT ★ DELUXE
ASAF AVIDAN ★ IAM ★ JACQUES HIGELIN
JULIEN DORÉ ★ BEN L'ONCLE SOUL ★ OWLLE
CONCERT 30 ANS DE FOLIES ★ LES INNOCENTS
BERNARD LAVILLIERS ★ GIEDRÉ ★ CATS ON TREES
JABBERWOCKY ★ JEAN-LOUIS MURAT ★ AUDEN
CHARLÉLIE ★ LA MAISON TELLIER ★ ELEPHANZ
ET PLUS DE 100 CONCERTS...

BILLETTERIE

FRANCOFOLIES.FR / DIGITICK.COM
ET DANS TOUS LES POINTS DE VENTE HABITUELS
Infos - 05 46 50 55 77

24Ô3 poitou-charentes

En collaboration avec **LA COURSIVE, LA SIRÈNE** et le **CCN**
avec le soutien du **CNV**, du **FCM** et de la **SACEM**.

Bombardements

KISS

"Alive !" *Casablanca*

PREMIERE PARUTION SEPTEMBRE 1975

En mai 2008, grosse affaire : le groupe Kiss donnait son premier concert de tous les temps en Russie, à Moscou. Un événement pour la Kiss Army soviétique qui, des années durant, avait fait circuler les cassettes de Kiss sous le manteau, organisant des réunions secrètes de fans, au cours desquelles les quelques personnes rassemblées écoutaient Kiss ensemble — au casque le plus souvent — de crainte de partir au goulag illico !

Le gouvernement des oligarques communistes détestait Kiss et voyait dans ces quatre peinturlurés l'abomination capitaliste à son point ultime de séduction des innocents.

Ce qui est drôle, c'est que nombre de rock-critics occidentaux pensaient exactement la même chose, en tout cas l'écrivaient noir sur blanc.

Fin 1971, Kiss se forme dans un New York qui envisage le hard rock comme seule solution. Toute l'Amérique s'embrase et flambe, le riff de "Sweet Jane" ricoche dans tous les garages... A New York, deux groupes ont l'idée d'un show violent, outrageux et glam en même temps. Durant quelques mois, les New York Dolls et Kiss seront de grands rivaux.

Gene Simmons et Paul Stanley, les deux fondateurs de Kiss, subsistent en enregistrant des jingles radio. Ils recrutent le batteur pro d'un groupe nommé Chelsea (Peter Criss), passent des auditions et voient débarquer le guitariste Ace Frehley.

Les Kiss ont un sens aigu du *do it yourself*. Ils vont se fabriquer pièce à pièce *"sur les conseils des fans"*. Paul Stanley dessine le premier logo, qui est resté le même exactement à ce jour. Les maquillages proposent quatre personnages simples, inspirés par les superhéros de comics.

Paul le chanteur devient Starchild, Gene le bassiste est le Démon (lubrique), Ace le guitar hero est le Spaceman et le batteur Peter Criss sera un... Chat (Catman).

Lors d'un showcase à Manhattan, Kiss est repéré par un manager texan, nommé Bill Aucoin. Le gars a une idée radicale : il dépose le concept de Kiss à l'institut des marques et *copyrighte* les maquillages de ses artistes. Nous sommes en 1974. Kiss sort un premier album hard et carré qui ne marche pas du tout. Tournée d'enfer, promo : le disque s'est vendu à 75 000 exemplaires. Le concept est clouté sur un deuxième LP ("Hotter Than Hell") et ça ne marche toujours pas, l'album stagnant désespérément numéro cent des ventes. Neil Bogart, président de Casablancas, produit lui-même un très pop "Dressed To Kill" qui refuse toujours de décoller.

Boudés par les radios, les musiciens songent à jeter l'éponge. Le cash manque. Kiss va se déclarer en banqueroute lorsque Casablanca Records décide de jouer le tout pour le tout.

Eddie Kramer, ingénieur de Jimi Hendrix, est dépêché à Detroit où le groupe possède une énorme base loyale de fans dévoués. Le Cobo Hall, théâtre des exploits de Bob Seger, est une marmite remplie de kids en délire. Kiss donne une performance maximale. Qui sera également enregistrée entre mars et juillet 1975 à Wilwood (New Jersey), Cleveland (Ohio) et Davenport (Iowa). Kiss se fie à la Bible Belt et aux provinces surexcitées de l'Amérique profonde. L'énergie juvénile des quatre jeunes hommes est contagieuse. Ils mettent en place un genre de circus hard rock, avec d'énormes bombardements de riffs, modèle "Sweet Jane", canonnades de batteries, *pognées* de basses. Sur scène, place au spectacle, il se passe sans cesse des choses : Gene Simmons crache et vomit du sang pendant le solo de basse... Ace tire un feu d'artifice avec son manche de Les Paul à la fin du solo anthologique de "She". La batterie se soulève dans des gerbes d'étincelles durant "100 000 Years". Paul Stanley, qui se mesure dignement à Little Richard, saute sur ses talons plate-forme et pose de fondamentales questions : *"Je veux savoir… Qui a fumé ce soir ? Qui aime se boire une tequila ?"* Les ovations aboutissent toutes à la glorification du seul rock'n'roll, salué et célébré dans de grandes orgies de solos, cris et explosions diverses. Car Kiss adore faire parler la poudre et embrase les scènes en ne mégottant pas sur les feux d'artifices, de Bengale et de saint-guy.

Cet échange de folie entre un groupe jouant son va-tout et un public pantelant de bonheur va devenir une mythique carte de visite pour Kiss. Dès la sortie du disque, toute l'Amérique réclame ce spectacle. Qui changera peu, au fil du temps. En 2008, à Moscou, Kiss rejouait des pans entier de ce premier live, pour la satisfaction générale.

Car ce double "Alive !" offre plein de morceaux parfaits : "Deuce", "Hotter Than Hell", "Parasite", "Cold Gin", la crème de trois albums, transmutée dans le contexte de folie générale. Pour la Kiss Army, ceci est la Bible. Pour les fans de metal, un des plus grands live de tous les temps et seuls les pinailleurs de la presse hard iront chercher ici ou là des preuves indubitables d'overdubs et autres bidouilles de studio. Ça nous fera de la lecture. Les Rock Gods ont, pour leur part, admis *"avoir rajouté du public"*. Qu'importe : ce projet est l'exacte photographie de la rencontre entre Kiss et l'Amérique. *Snapshot*. Ils vont tant s'aimer ! Porté par le 45 tours "Rock And Roll All Nite", le disque restera cent dix semaines classé dans les meilleures ventes. ❑

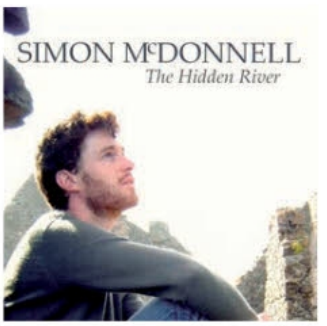
Qualité France

par H.M.

Recrue vocale

La persévérance est une qualité essentielle dans le secteur de l'autoproduction : le coup d'essai est rarement un coup de maître et il faut du temps pour apprivoiser les contraintes d'un studio, affirmer un style par-delà ses influences et

Depuis la fin du siècle précédent, **Sidilarsen** dépote un electro-metal qui se réclame de Prodigy, Rammstein ou Nine Inch Nails tout en adoptant avec pertinence le parti pris francophone. Le cinquième album du quintette de Toulouse s'illustre par ses rythmiques imparables et un son impressionnant qui célèbre l'union réussie des guitares et des machines, dans la foulée d'une ouverture coup de poing au titre emblématique : "Comme On Vibre" *("Chatterbox", New Track ✆ 06.08.81.58.07, distribution Musicast).*



Installé à Rennes, le Franco-Irlandais **Simon McDonnell** a débuté au sein d'un groupe avant d'affirmer en solo ses qualités de songwriter. Son premier album privilégie les ballades en réconciliant délicatesse pop et influences blues-folk (où la tradition irlandaise n'est qu'une composante parmi d'autres). La voix anglophone tout en douceur est mise en valeur par les arrangements et l'accordéon d'Alexandre Sallet qui lui peaufine, avec quelques complices émérites, un véritable écrin musical *("The Hidden River", Ride On ✆ 06.62.32.66.60, distribution Coop Breizh).*

A l'origine, **St-Lô** est un trio mais, depuis 2007, les musiciens programmateurs se sont acoquinés avec une chanteuse new-yorkaise. Les échanges ont débuté par mail puis se sont concrétisés à l'occasion de la venue de Hanifah Walidah avec son groupe à un festival de jazz. Sur son premier essai huit-titres, la formation de Lorient explore donc en sa compagnie les voies d'une fusion electro/ hip-hop/ blues qui prend, grâce à cette recrue vocale de choix, une coloration soul du meilleur effet *("Room 415", La Mue ✆ 06.60.48.89.79, distribution Musicast).*

Depuis 2003, Nico parcourt les scènes françaises et européennes avec le **Nico'zz Band**. En écoutant son nouvel EP (après différents essais dont un enregistré à Chicago), on comprend pourquoi ses prestations suscitent autant d'intérêt, au point d'avoir attiré à plusieurs reprises Waldo Weather, le dernier saxo de James Brown : guitariste et chanteur hors pair, il est gorgé de soul et les quatre titres (anglophones) enregistrés pour l'occasion prouvent que le petit Blanc qui voulait être noir peut rivaliser avec les plus grands *("Sweat All Night", ✆ 03.87.02.87.63).*

peaufiner des morceaux qui sauront faire mouche. Voilà pourquoi, comme d'habitude, les huit sélectionnés du mois (parmi trente-huit arrivages à la rédaction) ont souvent déjà derrière eux plusieurs années de tâtonnements et expériences diverses.

Le quatuor de Lille **Poncharello** persiste et signe avec son troisième disque (et premier album) depuis ses débuts en 2004. L'introduction ("Do It Yourself") donne le ton avec son riff lancinant et sa pulsion rock mélodique : la potion hautement énergétique défend un rock'n'roll qui prend le meilleur du punk, du grunge et du hard pour propulser des morceaux concis, défendre une élégance combative et mettre à l'honneur des guitares convulsives *("220 KV" ✆ 06.98.80.35.02).*

Depuis 2006, **Auguste Bazaar** revisite à sa façon le rock des années 90 en s'inscrivant dans une perspective francophone défendue à l'époque par No One Is Innocent. Malgré un manque d'envergure sonore, l'album du quatuor des environs de Morlaix trace ainsi sa voie entre souvenirs grunge et éclats de fusion rock-rap, en jouant sur les nuances et en n'hésitant pas à alterner les phases de tension où la guitare se déchaîne et les pauses intimistes où la voix et les textes passent au premier plan *("Electric Station" ✆ 06.29.25.53.08).*

Né à Tours en 1997, **As De Trefle** a depuis tracé sa route avec un succès non démenti. Pour son quatrième album, le rock festif des débuts est devenu plus offensif et le choix de Fred Norguet à la production n'est pas un hasard. Mais le quatuor reste fidèle à ses fondamentaux : complémentarité guitare/ violon, textes engagés en français, mélange des genres avec coloration reggae, et attachement indéfectible à la scène indé, présente ici à travers divers intervenants issus de Tryo, La Ruda ou Les Ogres De Barback *("(Pas) Comme Tout Le Monde", La Charrette Productions ✆ 05.65.33.75.39, distribution L'Autre Distribution).*

En activité depuis sept ans du côté d'Amiens, **Twin Twisters** est un duo qui sonne comme un vrai groupe. Et son second EP anglophone (après un album paru en 2011) est aussi réjouissant que le précédent : entre le trépidant "Make Me Nervous" aux accents rockab' et le crépusculaire "Nowhere" en guise de ballade déchirée et hantée, il continue de revendiquer avec brio l'héritage de Jon Spencer et des Cramps et impose haut-la-main son rock foutraque et artisanal qui est porté par un souffle et une inventivité exacerbés *("Era Of The Queen" ✆ 06.62.16.72.08).* ❑

Miossec
Ici-bas, Ici même

Nouvel album le 14 Avril

CONCERTS PRINTANIERS

Du 09 au 12 avril • **BREST** – Le Quartz
15 avril • **LA ROCHE / YON** – Le Grand R
22 avril • **PARIS** – La Cigale
23 avril • **BOURGES** – Printemps de Bourges
06 mai • **MARTIGUES** – Théâtre des Salins
15 mai • **BLOIS** – La Halle aux Grains
27 mai • **RENNES** – TNB
12 juillet • **LA ROCHELLE** – Francofolies Le Grand Théâtre
18 juillet • **CARHAIX** – Les Vieilles Charrues
02 août • **CROZON** – Festival du Bout du Monde

+ Tournée nationale automnale

[PIAS] LE LABEL · LES ÉDITIONS PAS TERRIBLE · SPPF · RADICAL · Le Monde · inRockuptibles · france inter

www.facebook.com/christophemiossec
www.twitter.com/miossecofficiel
www.christophemiossec.com
www.facebook.com/piaslelabel

Photo : Alban Grosdidier.

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

LITTLE JUNIOR PARKER

1932 (Arkansas) - 1971 (Illinois)

Herman a planté deux jalons dans l'histoire du rock'n'roll : "Feelin' Good" et "Mystery Train" (Sun 1953). Il a aussi planté un poteau dans celle du R&B : "Next Time You See Me" (Duke 1957). "Feelin' Good" dérivait de "Boogie Chillen". John Lee Hooker avait fait un tel tabac avec son boogie *funkyforme* que tout le monde voulait le même. Quant à "Mystery Train", Parker l'avait enregistrée à 21 ans. Elvis Presley en aurait vingt quand il la reprendrait en 1955, dans une version plus tendue et toute aussi fascinante. Herman ne fit pas de vieux os chez Sun. Ce deuxième 45 tours, "Mystery Train", n'était pas encore sorti qu'il tomba dans les griffes de Duke Records, le label de Houston. Avant Sun, il avait effectué un passage encore plus fulgurant chez Modern. Ike Turner lui avait organisé une séance à West Memphis pour le compte des frères Bihari qui dirigeaient l'étiquette de Los Angeles. Ils en gravèrent un seul et unique exemplaire : "You're My Angel" (Ike Turner au piano, Matt Murphy à la guitare). Ce jump n'alla pas voleter bien loin, mais il suait déjà de grosses auréoles de rockabilly.

Au rockabilly, Herman préférait pourtant ces lourdes ballades californiennes qui lui permettaient de suffoquer langoureusement en chantant ses peines de cœur. Or Sam Phillips ne voulait pas de crooners chez lui. Chez Sun, Herman fit cependant bien plus que jouer le jeu. Il entra en résonnance avec les loquedus de l'Arkansas : il renouait avec le show de Rice Miller sur la KFFA (il fut sa doublure au sein des King Biscuits Boys), il revisitait la zone de prédation de Howlin' Wolf dont il partagea la course un instant, il donnait une suite naturelle aux Beale Streeters (groupe informel de Memphis dans lequel il chantait et jouait de l'harmo en compagnie de Johnny Ace, BB King et Bobby Bland), il mettait à jour toutes ces rythmiques spasmodiques que Memphis recueillait depuis plusieurs décennies, celle de "Rollin' And Tumblin' " et de "Cool Drink Of Water". Ses sidemen avaient la même écorce. "Love My Baby", petite sœur de "Mystery Train", était l'autre grand titre de ces séances de 1953. Le picking que brodait Floyd Murphy (frère de Matt) venait probablement de la country blanche et n'attendait que Scotty Moore et Brian Setzer. Rocker, chanteur de ballades, fantaisiste de R&B, Herman était une quintessence sudiste, nourri de cette culture *transraciale* qui irriguait le blues, la country, le rockabilly, le R&B et bientôt la soul.

Il appartenait au club restreint des bluesmen qui, dans les années 60, placèrent des hits nationaux dans les charts noirs, alternative sophistiquée à un Chicago blues claquemuré dans son ghetto. C'était un bluesman du chitlin', un standard supérieur à celui des punaises de juke-joint. Quand il ne tournait pas avec les Blue Flames (tantôt Floyd Murphy, tantôt Pat Hare à la guitare), Herman labourait le Sud au sein de la Blues Consolidated Revue, un spectacle monté avec son poteau Bobby Bland. Bland et Herman avaient eu la même initiation : Modern, Sun et maintenant Duke. Ici intervient l'inquiétant Don Robey, déjà propriétaire de Peacock Records. Il lorgnait depuis un moment sur Duke, le macaron de David Mattis et Bill Fitzgerald. Robey s'immisça d'abord dans le capital de la maison sans invitation des fondateurs, puis il géra le changement de proprio en les priant d'admirer son revolver. Les choses en étaient là quand la Blues Consolidated Revue entra dans Houston. On dit que Robey fit à Herman le genre d'offre qui ne se refuse pas. Robey perdrait son procès contre Sam Phillips, il lui devrait 17 500 dollars pour pouvoir garder Herman. De toute manière, Phillips n'enregistrait plus de Noirs.

Robey est tyrannique, mais Herman lève chez lui une grosse moisson de hits, à commencer par le plus fracassant d'entre eux : "Next Time You See Me". Rien qu'en 1961, Herman cartonne quatre fois. Il ne se revitalise pas dans la soul comme Bland ou Milton, il conduit un bulldozer de rhythm'n'blues très swinguant, parfois variété ("Seven Days"), des ballades pour les flambées de voix ("That's Just Alright"), des blues *lowdown* pour les vieux, du rock'n'roll de music-hall ("Marie Jo") et même une courte parenthèse doo-wop pour les jeunes, dans des orchestrations de plus en plus chargées en cuivres, sous la houlette du trompettiste Joe Scott. Les sidemen, saxophonistes, batteurs, guitaristes, sont affûtés au fil. L'œuvre de Herman est pêchue, colorée, de plus en plus marquée par le swing anachronique des big bands, puis par une soul commerciale et tardive, hachée funky, chez Groove Merchant ou Capitol : "Outside Man" en 1970, et quelques inutiles resucées des Beatles. Il raccroche sur deux bons albums enregistrés avec Jimmy McGriff, l'organiste qui avait programmé ses derniers gigs au Golden Slipper, son club de Newark. À même pas quarante ans, Herman avait déjà fait son temps. Il ne lui restait plus qu'à trépasser, ce que lui suggéra de faire une tumeur au cerveau. ☙

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

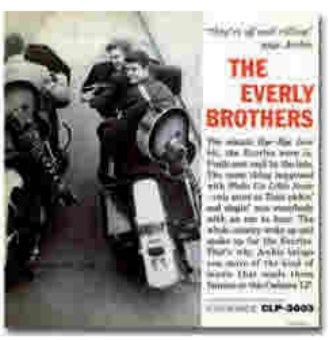
PAR PHILIPPE THIEYRE

Cher Erudit...

Phil Everly est mort le 3 janvier 2014. Il avait formé avec son frère Don les **EVERLY BROTHERS**, qui accumulèrent les chansons à succès à la fin des années 50 et au début des années 60, bouleversant le monde du rock'n'roll, de la country et de la pop par leurs harmonies vocales innovantes. Même s'il n'a peut-être plus actuellement la reconnaissance qu'il mérite, le duo demeure un des grands noms de l'histoire du rock et son influence fut considérable des deux côtés de l'Atlantique, notamment sur les Beach Boys et les Beatles.

Don (né le 1er février 1937 à Brownie dans le Kentucky) et Phil (né le 19 janvier 1939 à Chicago) ont grandi dans une famille de musiciens, notamment leur père, Ike, qui est un guitariste reconnu. Ainsi, à la fin des années 40, Ike présente un show radio à Shenandoah (Iowa), dans lequel ses deux fils font leurs débuts de chanteurs. Installée à Knoxville (Tennessee), la famille toute entière va alors se produire dans la région sous le nom d'Everly Family. C'est le célèbre guitariste Chet Atkins qui encourage Phil et Don à former un duo et leur permet de sortir, en 1956 sur Columbia, un premier single, "Keep A-Lovin' Me". Ce titre n'a aucun succès mais, nullement découragés, les frères Everly, toujours par l'intermédiaire d'Atkins, signent un contrat avec une maison d'édition musicale appartenant à deux chanteurs de country, Roy Acuff et Fred Rose, et par l'intermédiaire de ces derniers, avec le label Cadence. Cette fois-ci, les Everly Brothers décrochent immédiatement un hit intercontinental avec "Bye Bye Love", paru en mars 1957. Ce titre a été composé par Felice et Boudleaux Bryant qui, ensemble ou séparément, écriront plus de 1500 chansons reprises par différents artistes, mais dont les noms resteront indéfectiblement associés à celui des Everly, leur collaboration ayant fourni un grand nombre de hits aux frangins. En septembre de la même année, les ventes de "Wake Up Little Susie" seront encore plus considérables. Dès lors, les succès s'enchaînent jusqu'au milieu des années 60 : "This Little Girl Of Mine", "All I Have To Do Is Dream", "Bird Dog" et "Devoted To You" en 1958 ; "(Till) I Kissed You" écrit par Don, en 1959 ; "Cathy's Clown" composé par les Everly, "When Will I Be Loved" signé par Phil et "Love Hurts" en 1960 ; "Walk Right Back" en 1961 ; "Crying In The Rain" en 1962 ; "The Price Of Love" en 1964 et "Love Is Strange" en 1965. A partir de 1964 pourtant, considéré comme un groupe de rock'n'roll dont les racines musicales viennent de la country, le duo Everly va être, lui aussi, balayé, relégué au second plan, par le déferlement des Beatles, Rolling Stones, Animals, Hollies, Dave Clark Five et autres formations du British Beat.

Ironie du sort, car des groupes comme les Beatles et les Hollies, par exemple, doivent énormément au style vocal et aux sonorités limpides popularisés par les Everly Brothers. Vivant désormais à Nashville, Don et Phil, tous deux au chant et à la guitare, ont sorti leur premier album en 1958 : **"The Everly**



Brothers" avec leurs succès du moment et les reprises de "Keep A Knockin' " de Little Richard et "Be-Bop-A-Lula" de Gene Vincent (Cadence US 58) ; **"Song Our Daddy Taught Us"** composé de chansons traditionnelles country en hommage à Ike, leur père (Cadence US 58). Ils quittent Cadence pour Warner avec un énorme contrat à la clé : **"It's Everly Time"**, moins de hits, mais un superbe album entre rock'n'roll et ballades country pop (Warner US 60) ; **"A Date With The Everly Brothers"**, avec "Love Hurts" et "Cathy's Clown" (Warner US 60) ; **"Both Sides Of An Evening"**, avec Chet Atkins et une orientation plus country (Warner US 61) ; **"Instant Party !"**, des reprises de succès des années 40 et 50 (Warner US 62) ; **"Christmas With The Everly Brothers"**, des chants de Noël, une grande spécialité américaine (Warner US 62) ; **"The Everly Brothers Sing Great Country Hits"**, grands classiques de la country dont "I Walk The Line" de Johnny Cash et "I'm So Lonesome I Could Cry" de Hank Williams (Warner US 63) ; **"Gone Gone Gone"** (Warner US 64) ; **"Rock'N Soul"**, une nouvelle version de "Love Hurts" entre "That'll Be The Day" de Buddy Holly dont ils étaient des amis proches et "Dancing In The Street" popularisé par Martha And The Vandellas, un album dynamique et plutôt réussi (Warner US 65) ; **"Beat & Soul"**, dans la continuité avec une très belle version de "Love Is Strange" (Warner 65) ; **"In Our Image"** (Warner US 66) ;

"Two Yanks In England", enregistré à Londres avec les Hollies et Elton John au piano (Warner US 66) ; **"The Hit Sound Of The Everly Brothers"** (Warner US 67) ; **"The Everly Brothers Sing"**, des reprises inattendues de "A Whiter Shade Of Pale" de Procol Harum et de "Mercy, Mercy, Mercy" de Joe Zawinul (Warner US 67) ; **"Roots"**, un des très bons albums du mouvement country-rock naissant (Warner US 68). **"The Everly Brothers Show"**, un double live énergique et plutôt réussi enregistré le 6 février 1970 à Anaheim en Californie (Warner US 70). Suite à leur baisse de popularité, Warner met un terme à leur contrat et les Everly Brothers, dont l'entente n'est plus toujours aussi fraternelle, signent avec RCA pour deux albums : **"Stories We Could Tell"** avec les participations, entre autres, de Ry Cooder, Warren Zevon, Dennis Linde, Spooner Oldham, David Crosby et Graham Nash (RCA US 72) et **"Pass The Chicken & Listen"** (RCA US 72). Don et Phil se séparent après une violente altercation à la fin de leur concert d'adieu en juillet 1973. Ils se réconcilient avec un concert au Royal Albert Hall de Londres le 23 septembre 1983, **"The Everly Brothers Reunion Concert"** (Impression UK 83), où ils sont accompagnés par des musiciens anglais dirigés par le guitariste Albert Lee, puis en enregistrant un nouvel album l'année suivante avec Paul McCartney, Albert Lee et Dave Edmunds, également producteur : **"EB 84"** (Mercury US 84). Il sera suivi par deux autres disques, **"Born Yesterday"** (Mercury US 85) et **"Some Hearts"** (Mercury US 88).

COMPILATIONS : Comme pour tous les artistes ayant multiplié les hits de par le monde, elles sont innombrables et de qualité très inégale. En voici une très courte sélection : "The Best Of The Everly Brothers", la toute première compilation de leurs hits pour Cadence Records (Cadence US 59) ; "Walk Right Back With The Everlys" un best of rassemblant les périodes Warner et Cadence (Warner UK 75) ; "Heartaches And Harmonies", coffret de 4 CD et 102 morceaux avec des versions différentes et des inédits (Rhino US 94) ; "The Definitive Everly Brothers" 2 CD avec l'essentiel (Warner/WEA US 02).

Pendant leurs périodes de séparation, Phil et Don Everly ont poursuivi de brèves carrières solo, beaucoup moins prolifiques et avec un succès public modeste, la magie des harmonies s'étant envolée, mais plusieurs titres, en général dans un registre country-rock, méritent d'être redécouverts.

PHIL EVERLY : "Star Spangled Springer", Warren Zevon aux claviers et aux arrangements, Duane Eddy à la guitare et à la production (RCA US 73) ; "Phil's Diner" (Pye US 74) ; "Mystic Line" (Pye US 75) ; "Living Alone", son album le plus introspectif (Elektra US 79) ; "Phil Everly", avec les participations de Mark Knopfler et Cliff Richard (Capitol UK 83).

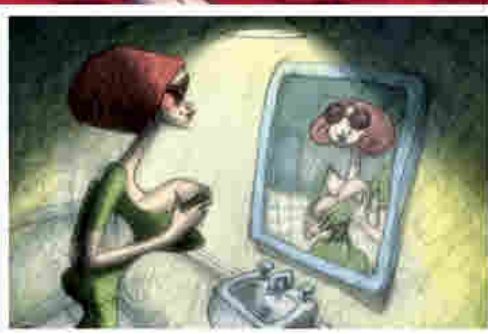
DON EVERLY : Inspiré plus fortement que son frère par le country-rock, notamment avec son groupe, les Dead Cowboys, Don tourne régulièrement dans la région de Nashville et au-delà : "Don Everly" (Ode US 71) ; "Sunset Towers", enregistré à Londres accompagné par le groupe Heads, Hands & Feet dont fait partie Albert Lee (Ode US 74) ; "Brother Juke-Box", retour aux studios Acuff-Rose à Nashville (Hickory Us 76).❑

Photo: Charlie Gillett Collection/ Redferns/ Getty Images

De gauche à droite : Don et Phil Everly

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE



Hallucinant

Les Amants Electriques de Bill Plympton

Depuis plus d'une décennie, les longs métrages d'animation prennent gravement du terrain sur le box-office mondial.

"Toy Story 3" et "La Reine Des Neiges" étant respectivement 11e et 12e plus gros succès de l'histoire du cinéma. De grosses productions américaines aux budgets considérables (entre 70 et 100 millions de dollars pièce), tournées en numérique (et en 3D pour la plupart) et n'ayant presque plus rien à voir avec les dessins animés d'antan. Ceux de Walt Disney (Mickey, "Cendrillon", "Les 101 Dalmatiens" et Cie) et des vieux cartoons de la Warner (les fameux "Looney Tunes") qui divertirent la jeunesse des quinquas d'aujourd'hui. En 2014, il reste pourtant quelques rares artisans travaillant encore à l'ancienne, à coups de crayons et de *pixilation* (animation image par image) plutôt que par ordinateur. Comme les duettistes belges Vincent Patar et Pascal Aubier, responsables de l'hilarante série des "Pic Pic André" et du magnifique "Ernest Et Célestine" (César du Meilleur film d'animation cette année). Ou encore et surtout Bill Plympton, réalisateur américain de films d'animation crayonnés et gouachés qui s'était fait connaître dans les années 80 à coups de cartoons délirants (diffusés jadis en boucle sur Canal+ et MTV), mix d'humour fou à la Tex Avery et de cul punk post-"Fritz The Cat" (le chat freaky de Robert Crumb). Dès la fin des années 90, Plympton se lance donc dans le long métrage animé en recasant son univers de fou. Voir "L'Impitoyable Lune De Miel" et "Des Idiots Et Des Anges" qui témoignent de son goût pour le surréalisme poussé — comme toujours — à son extrême limite. Des films faits maison dont il assure lui-même la promo via son site — où il se fait nommer *Plymptoons*, avec un *o* de plus et un *s* en référence aux *Toons*, les personnages les plus hystériques des cartoons — ou en allant régulièrement dans les dizaines de festivals qui lui rendent hommage chaque année. Un vrai cinéaste indépendant (il a refusé une offre d'un million de dollars pour travailler chez Disney), totalement autodidacte et qui travaille systématiquement avec des gens de confiance appréciant son travail. Comme la petite société ED, distributrice de ses films en France, qui le soutient depuis plus de quinze ans. Avec son dernier film, "Les Amants Electriques", Plympton case à nouveau ses influences de toujours : les dessins animés de Chuck Jones (créateur de Bugs Bunny et Daffy Duck), René Laloux (réalisateur de "La Planète Sauvage", le meilleur dessin animé de science fiction français) ou encore les dessins et peintures surréalistes de Roland Topor et de René Magritte. Sans oublier évidemment l'humour explosif de Tex Avery. En mélangeant abruptement ces références qu'il digère volontairement en biais, Plympton, comme tous les créateurs de génie, invente donc son propre style. Sauf que plus il vieillit — il a aujourd'hui 68 ans — plus le romantisme prend le dessus sur l'ironie. Autant les cartoons de ses débuts étaient agressivement hilarants et outrageusement sexuels, autant ses derniers longs flirtent avec la love story totale. Mais toujours piraté par un humour vachard. Comme si Plympton, au dernier moment, s'amusait à casser son côté fleur bleue. Y compris dans ses "Amants Electriques" où un couple voit leur amour naissant gâché par l'arrivée d'une garce qui va mettre au défit leurs cœurs battants. Et Plympton de partir une nouvelle fois dans ses délires *bigger than life* sur les aléas tordus du sexe et des sentiments. Comme s'il poussait dans le surréalisme cartoonesque le plus outrancier chaque virgule d'émotion amoureuse. Avec des jeux d'ombres forcés, des angles de vue hallucinants et des effets de montage percutants destinés à booster une animation volontairement sommaire basée sur plus de 40 000 dessins exécutés par ses seules mains, à coups de crayon et de gouache. Sur quatre ans de travail ! Un tour de force presque surhumain que Hercule ne voudrait certainement pas faire comme 13e travail *(en salles le 23 avril)* ! ❑

ASTRID WHETTNALL

ACHILLE RIDOLFI

PHILIPPE NAHON

CA ARRIVE ENCORE PRES DE CHEZ VOUS

Prix du Public
Absurde Séance 2013

Méliès d'Or
Sitges 2013

AU NOM DU FILS

UNE COMÉDIE NOIRE DE
VINCENT LANNOO

LE 7 MAI

ROCK&FOLK

EUROZOOM

© copyright Yoni Productions 2012 - Facebook/AuNomDuFilsLeFilm

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Enfer doux

Heli

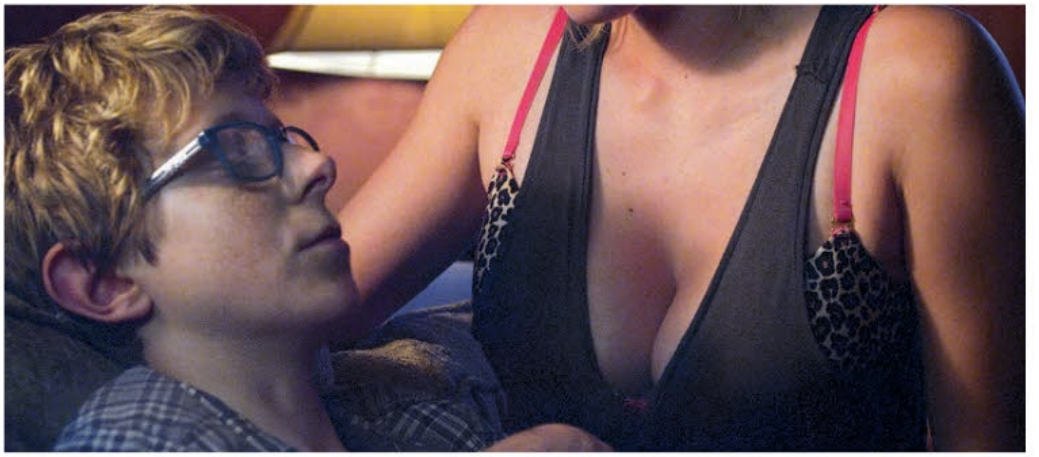
Heli

Il y a six ans, le réalisateur mexicain Amat Escalante avait fait le buzz avec "Los Bastardos", chronique sociale d'une langueur pénible qui réveilla les spectateurs avec un plan final hallucinant de réalisme où une femme se fait exploser le visage par un coup de fusil. Avec "Heli", Escalante refait le coup de la violence carabinée, mais cette fois en plein milieu du film. Une torture insoutenable où un sexe masculin est immolé plein cadre. Sauf que cette séquence gore est plus justifiée que celle de "Los Bastardos". Car Amat Escalande implique un peu plus ses personnages dans un nihilisme ambiant, marque de fabrique de son cinéma. Ici une famille dont la destinée bascule atrocement à cause d'une love story entre une fille de 14 ans et un militaire de 17 ans. Une violence qui sert plutôt bien le mental des protagonistes, obligés de vivre dans un bout de pays (le Mexique) où règnent misère sociale et actes de barbarie. Bref, ça ne rigole pas du tout. Bienvenue chez les Ch'tis mexicains *(actuellement en salles)* !

My Sweet Pepper Land

Un officier de police, ex-combattant pour l'indépendance du Kurdistan, débarque dans un village pour faire régner l'ordre... Cette production kurde (tournée avec des capitaux allemands et français) pourrait être un brin ennuyeuse si elle ne se *westernisait* au fur et à mesure de son déroulement. Dans la façon dont le metteur en scène, Hiner Saleem, filme les magnifiques paysages locaux, dans le look du personnage principal qui semble être un ersatz kurde de Django et dans ses quelques moments de tension proches d'un bon vieux western avec John Wayne. En plus posé, bien sûr. Mais "My Sweet Pepper Land" dresse surtout le portrait d'une jeune femme (jouée par

My Sweet Pepper Land



Aux Yeux Des Vivants

Golshifteh Farahani, probablement une des plus belles actrices du monde) qui tente d'imposer sa liberté d'agir et de penser dans un pays gangrené par les traditions machistes et misogynes. Pour résumer le genre : un *western contemplatif pro-féminin kurde*. Ça change *(actuellement en salles)* !

47 Ronin

Le temps de trois "Matrix", Keanu Reeves s'est retrouvé dans les acteurs les plus solvables de Hollywood. Avant de se refaire discret. Porté absent depuis quatre ans, voilà qu'il revient dans deux films sur la baston asiate : "Man Of Tai Chi" (en salles le 30 avril) qui lorgne du côté des arts martiaux chinois post-Bruce Lee et "47 Ronin", sorte de *Chambara* à la "Sept Samouraïs" mâtiné de fantastique. Un film d'aventure anecdotique où Reeves, combattant émérite, aide 47 guerriers à combattre l'oppresseur et quelques forces du mal. L'invraisemblable avec ce "47 Ronin" reste son budget pharaonique (oscillant entre 175 et 200 millions de dollars suivant les sources) qui en fait un des films les plus absurdement coûteux de l'histoire du cinéma. Si la réalisation du néophyte Carl Rinsh (trois courts métrages à son actif) fait plaisir à l'œil, le film peine tout de même à captiver. On se moque donc royalement de la love story prude et niaiseuse entre Keanu et la fille d'un chef guerrier, on tique pas mal face aux apparitions d'un dragon numérique sans charisme et on se languit devant les images d'Epinal d'un Japon féodal mille fois vues (et en plus inspirées) dans les vieux films de samouraïs japonais, des classiques (ceux d'Akira Kurosawa) aux séries B les plus déjantées (la série gore des "Baby Cart") *(actuellement en salles)*.

Aux Yeux Des Vivants

Le duo Alexandre Bustillo/ Julien Maury, responsables de deux sympathiques films d'horreur frenchie ("A L'Intérieur" et "Livide") remettent le couvert gore avec "Aux Yeux Des Vivants" où trois adolescents en cavale sont confrontés à un homme et son fils, sorte de croquemitaine dégénéré. Même si imparfait, "Aux Yeux Des Vivants" témoigne de la progression des deux cinéastes. Avec des travellings de plus en plus élégants, des hommages cinéphiliques de plus en plus distingués — le projet lorgne vers "Stand By Me" — et, comme dans leurs précédents films, une incroyable séquence choc. Ici une agression via un étouffement hors norme (unique dans l'histoire du cinéma... on laisse la surprise) à la fois grotesque, flippant et furieusement mélancolique. Flirtant, au détour d'un plan ou d'une ambiance, avec l'univers de Stephen King ("Stand By Me" donc) et certaines séries B d'horreur eighties, "Aux Yeux Des Vivants", sans capter l'attention à 100 %, réussit tout de même à relancer par à-coups ses personnages dans une sorte d'enfer doux. Comme si des cauchemars éveillés se mêlaient à la mélancolie d'une jeunesse qui s'efface abruptement. On appelle ça de la poésie macabre *(en salles le 30 avril)*.

Au Nom Du Fils

Vincent Lannoo, cinéaste belge rentre dans le lard, a l'art de mixer genres et couleurs. Avec une prédilection pour l'humour noir. Voir "Strass" : humour noir et faux documentaire. Voir "Vampires" : humour noir et canines rouges. Voir "Ordinary Man" : humour noir et tueur en série barré. Quant à l'humour noir de "Au Nom Du Fils" (lié à un drame de mœurs familial), il est cette fois à son maximum d'intensité dérangeante. Soit une mère de famille qui, engoncée dans son obsession de Dieu, voit ses convictions religieuses voler en éclats le jour où son fils se suicide après lui avoir avoué son amour pour un prêtre. De croyante pure et dure, la mama se transforme alors en un ersatz de Charles Bronson période "Un Justicier Dans La Ville" en s'en prenant à un membre du clergé porté sur les petits garçons... Désespéré mais drôle dans son jusqu'auboutisme, d'une impolitesse salvatrice envers la religion, "Au Nom Du Fils" repose sur le personnage de cette femme jouée tout en crise de foi et pétage de plombs par Astrid Whettnall, épatante en bourgeoise BCBG qui finit par jurer par les flingues après avoir été obnubilée par la croix. Nommé sept fois aux derniers Magritte (l'équivalent belge des Césars), "Au Nom Du Fils" n'a pourtant remporté aucun prix. Probablement trop de croyants dans les votants *(en salles le 6 mai)*... ❑

Au Nom Du Fils

47 Ronin

Retrouvez désormais les
PETITES ANNONCES
sur le site rocknfolk.com

Situé à 100 mètres du métro Bobigny pantin Raymond Queneau (ligne 5)
Les Studios NG music vous propose :
•PRISES DE VOIX • MIXAGE • MASTERING • PRODUCTION D'INSTRUMENTALES•
•PRESSAGE CD/DVD • CLIPS VIDÉO • SHOOTING PHOTO•
A disposition :
2 studios d'enregistrements,
1 salle d'attente (salle fumeur).
Confort optimal pour vos séances de travail. Tarifs adaptés, accessibles à tous. Professionnels nous saurons vous offrir les conditions nécessaires pour mettre toutes les chances de votre côté à la création de vos titres.
Tél : 06 18 10 98 95 Mail : ng.relation@gmail.com

DISQUAIRE SÉRIEUX
CHERCHE LOTS DE DISQUES
GROSSE QUANTITÉ BIENVENUE
06 45 48 56 53

COURS DE MUSIQUE
Pro donne cours de guitare
hard-rock blues tous niveaux, solf impro, techn med.
Premier RDV gratuit.
Contacter François - Portable : 06 60 08 77 87

PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES
Disquaire Eclectique
paul émile vinyls
Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti
Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE

PAT KEBRA
Promotion de votre album sur les radios
Groupes indés
artistes indés
Topo personnalisé sur retours d'écoute.
Label Kebra's Rcds
06.88.47.88.33
facebook.com/kebrasrcd
patkebra@patkebra.com
Pour tout renseignement,
contacter Laetitia LALLEMAND
au 01 41 40 33 02 ou par email :
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Envie de cinéma

Tricked

M6 Video

Paul Verhoeven ! Le réalisateur mythique de "Robocop" et "Starship Troopers" qui a insufflé de la violence déviante dans les blockbusters américains n'a pourtant plus tourné de long métrage depuis son superbe "Black Book" en 2006. Les raisons ? Probablement multiples... Du genre trop transgressif pour le Hollywood aseptisé d'aujourd'hui. Même si son nom est encore évoqué — il a été question qu'il réalise le remake de "Conan Le Barbare" — *le Hollandais violent* est pourtant laissé à l'abandon de tous les projets pharaoniques du moment. Pourtant — bien qu'âgé de 75 ans — Verhoeven a toujours la ténacité intacte comme en témoigne une partie du DVD de "Tricked". Un drôle de concept consistant à demander à des anonymes sur internet d'écrire le scénario d'un film en cours de fabrication. Verhoeven tournant ensuite des images au fur et à mesure que le script est validé à partir de 10 propositions retenues. Sur 30 000 reçues ! Résultat : une comédie de mœurs incisive (un quinquagénaire voit sa vie intime et professionnelle basculer du jour au lendemain) où l'on reconnaît la *Verhoeven touch*. Voir cette séquence où une femme vomit dans des toilettes remplies de Tampax usagés ! Le film étant assez court (52 minutes), la seconde partie du DVD est consacrée à une conférence de presse où Verhoeven explique le projet en détails. Avec une envie de cinéma qui ne le quitte décidément jamais. Après cette parenthèse originale, on prie maintenant pour qu'il réalise enfin un projet à la mesure de son génial talent.

Pandémie

Wild Side

Cantonné la plupart du temps à la VOD, au câble et au DVD, le cinéma de genre coréen n'a pourtant rien à envier aux meilleurs blockbusters américains. Voir "The Tower", version ultra destroy de cette bonne vieille "Tour Infernale", "Frères De Sang", épopée guerrière dont la violence traumatisante rappelle sévèrement celle d' "Il Faut Sauver Le Soldat Ryan" ou encore "J'Ai Rencontré Le Diable", ou le parcours psychotique d'un tueur en série bien moins posé qu'Hannibal Lecter dans ses pires moments. Et maintenant "Pandémie", un semblant de fin du monde version H1N1. Des cadavres d'immigrés clandestins vietnamiens retrouvés dans un conteneur propagent donc un virus dans une grande métropole coréenne. Comme un ersatz du film de Steven Soderbergh ("Contagion") mais où le grand spectacle prend le pas sur la psychologie puisque le réalisateur Kim Sung-Su joue la carte du spectaculaire à la façon d'un bon film catastrophe des seventies. Avec affolement de la population, baston généralisée, politiciens largués (comme chez nous !) et mise en quarantaine de milliers d'autochtones dont une bonne moitié s'écroulent en pleine rue atteints de convulsions. On pense du coup au récent "World War Z", quoique sans zombification de masse. Avec, au milieu de l'apocalypse, une love story romantique entre un pompier héroïque et une femme médecin qui cherche à éradiquer l'horreur. Teigneux, prenant, hystérique et sans appel, "Pandémie" rappelle surtout que ces visions cauchemardesques pourront un jour devenir réalité.

Satanik

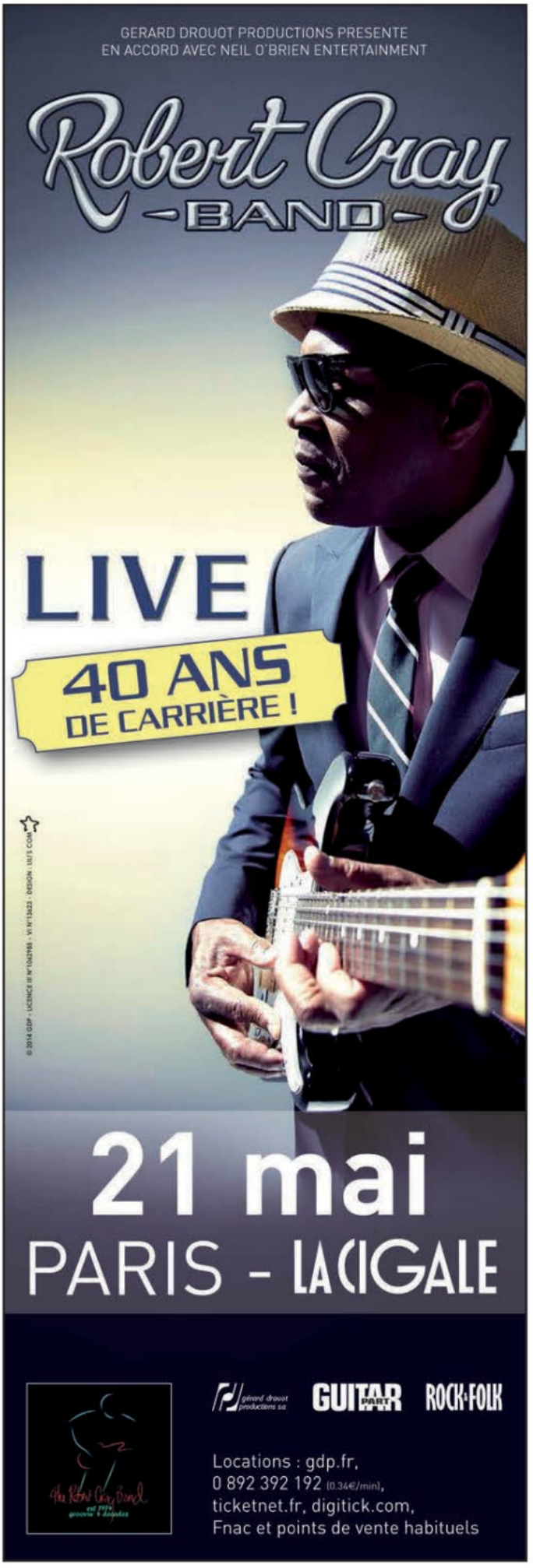
Artus Films

La petite boîte d'Artus Films a un don magique : celui d'aller déterrer tout un pan d'un cinéma de quartier old school. Des films qui, pour la plupart, sont restés invisibles des décennies durant et qui reprennent vie grâce au DVD. Entre la ressortie de westerns spaghetti aux titres amusants ("Bonnes Funérailles, Amis, Sartana Paiera", "Quand Les Colts Fument... On L'Appelle Cimetière"), quelques Jesús Franco plaisamment décadents ("Le Miroir Obscène", "Les Inassouvies") et un bon vieux gothique italien où la veuve de Dracula se ballade seins à l'air (superbe Rosalba Néri dans "Les Vierges De La Pleine Lune"), Artus sort également une autre méga hyper rareté restée inédite dans nos contrées : "Satanik". Pur produit pop des sixties, cette adaptation d'un *Fumetti* (BD italiennes vendues en kiosques sous forme de fascicules) est une sorte de pendant féminin à "Dr Jekyll And Mr Hyde". Après s'être inoculée un mystérieux sérum capable de régénérer les cellules, une femme médecin se transforme en une redoutable criminelle. Même si fauché et tourné un peu à la ramasse par un certain Piero Vivarelli, le film réussit à fonctionner sur sa BO entraînante extrêmement easy listening, son érotisme ultra léger sorti d'un autre temps et la sonorité de quelques coups de flingue, bien plus étouffée que ceux d'un "Dirty Harry" ou d'un "Arme Fatale". Des ingrédients qui font de ce "Satanik" une madeleine nostalgique qui renvoie aux ambiances psychédéliques et aux couleurs pétantes de tout un pan d'un cinéma populaire disparu.

Hunger Games - L'Embrasement

Metropolitan

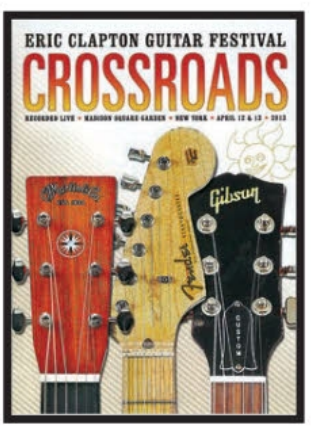
Quand le premier "Hunger Games" a commencé à battre des records mondiaux au box-office, la crainte était de voir un film policé et niaiseux puisqu'en partie destiné aux adolescents façon "Twilight".
Et en fait, pas vraiment. Le premier film adapté de la trilogie littéraire à succès de Suzanne Collins (plus de 26 millions d'exemplaires écoulés) avait donc surpris par ses scènes cruelles directement inspirées par "La Chasse du Comte Zaroff", film emblématique du *survival*. Soit l'affrontement, dans une société totalitaire, de plusieurs adolescents obligés de se battre à mort pour les besoins d'un jeu télévisé flattant les bas instincts des spectateurs. Dans cette suite, la nouvelle star du moment, Jennifer Lawrence, reprend son arc et ses flèches pour une nouvelle compétition dans une forêt hostile. "Hunger Games - L'Embrasement" mêle donc avec efficacité la fable politique engagée (non à la dictature, oui à la rébellion), la love story contrariée et, surtout, l'aventure teigneuse. Une sorte de version destroy de "L'Ile De La Tentation". Avec des séquences très inspirées (une attaque de babouins sauvages, un nuage radioactif coursant les protagonistes en plein bois) et des stars charismatiques en seconds rôles. Comme le regretté Philip Seymour Hoffman dans son ultime apparition et même Lenny Kravitz qui se récolta quelques milliers de tweets racistes lui reprochant de jouer un rôle qui n'était pas destiné à un Noir. Comme quoi, malgré son message de tolérance, "Hunger Games" réussit à offusquer également ses fans les plus abrutis. ❑



Modeste

Eric Clapton
"UNPLUGGED DELUXE + DVD"
Warner

"CROSSROADS"
Rhino



Alors qu'on court depuis quelques semaines après le bassiste de Cream dont le nouvel album solo fait logiquement bruisser la presse anglaise puisqu'il est bon, ce sont deux livraisons d'Eric Clapton, guitariste de la même formation, qui arrivent en même temps que les premiers rayons de soleil printanier. Soyons honnêtes, la première était au fond du bac à nouveautés depuis quelque temps déjà et la concurrence, toujours âpre en fin d'année, a contribué à ce qu'elle passe entre les mailles d'un filet qu'on met pourtant un point d'honneur à maintenir serrées. Bref, c'est ce mois qu'on signale la réédition du fameux Unplugged, émission live et (surtout) acoustique de MTV, passage obligé en 1992 auquel Clapton, particulièrement bien entouré, s'était plié en faisant preuve d'un professionnalisme presque aussi légendaire que son jeu de guitare. En compagnie de musiciens discrets et talentueux comme il en tombe des arbres dans ce pays d'excellence musicale qu'est l'Angleterre (Andy Fairweather-Low à la seconde guitare, Steve Ferrone à la batterie, Ray Cooper aux percussions) et d'amis américains qui n'ont pas grand-chose à leur envier (Chuck Leavell aux claviers, Nathan East à la basse), Clapton avait donc livré un set mémorable, proposant notamment des versions revues à la sèche de ses classiques anciens et récents ("Layla", "Old Love") et quelques reprises de ses chansons favorites généralement signées par des bluesmen à qui, modeste, il prétend, de plus en plus avec l'âge, tout devoir ("Hey Hey" de Big Bill Broonzy, "Rollin' & Tumblin' " de Muddy Waters, "Malted Milk" de Robert Johnson...). A l'époque, la presse ironisa, à l'écoute et la vue — le concert (pas le premier du genre à paraître en disque, quoi qu'ait alors affirmé Warner, puisque Paul McCartney l'avait précédé de quelques mois dans l'exercice) est également sorti en vidéo — de cet Eric Clapton en costard décontracté, adouci par les ans, purgé des séquelles d'années d'excès et qui avait troqué sa célèbre Stratocaster contre une guitare acoustique. Certains poussèrent le bouchon un peu loin en affirmant que l'insertion de "Tears In Heaven" dans la setlist était d'un goût douteux. Pour la sale histoire, on rappellera que cette ballade a été écrite par Eric Clapton après que son fils Conor est passé, le 20 mars 1991, par la fenêtre du 53e étage d'un appartement new-yorkais. D'un accident pareil, on ne se remet pas. Ecrite avec Will Jennings en hommage, la ballade a fait sa première apparition sur la BO de "Rush" (film de Lili Fini Zanuck dans lequel Gregg Allman joue le rôle d'un méchant dealer !) et récolté une brassée de Grammy awards. Offensé par certaines remarques, Clapton a toujours prétendu qu'écrire cette chanson (le texte surtout...) l'avait aidé à supporter l'insupportable. Elle avait disparu de son répertoire de scène depuis plusieurs années, lorsqu'il a recommencé à la jouer en 2013. Pour cette réédition, le film du concert de MTV a été remasterisé et Tim Hoogenakker l'a mixé en 5.1 cristallin. En bonus, les répétitions du show sont incluses (plus d'une heure de musique) et notamment une version de "My Father's Eyes" (un autre titre dans lequel il évoque son fils disparu) et le digipak gatefold quatre volets abrite également le CD de l'album original, ainsi qu'un second sur lequel sont réunis six inédits ou versions différentes (dont deux de "My Father's Eyes"). Comme par hasard, "Tears In Heaven" ouvre également le double DVD du festival Crossroads qui a eu lieu les 12 et 13 avril 2013. Aux habitants de Jupiter, on signale que depuis qu'il a coupé net avec ses mauvaises habitudes d'alcoolique drogué, Eric Clapton consacre pas mal de son temps et de son argent au centre de désintoxication Crossroads (basé dans les Antilles) et participe activement à l'organisation du festival dont c'était la quatrième édition. Respecté par ses pairs, le guitariste n'a aucun mal à constituer un plateau de rêve et sur la scène du Madison Square Garden, il avait réuni cette fois rien moins que Booker T Jones (avec Steve Cropper), Keb Mo', Albert Lee, Robert Cray, BB King, Buddy Guy, les Allman Brothers, Taj Mahal, Keith Richards, Jimmie Vaughan et Jeff Beck (avec Beth Hart et Tal Wilkenfeld). "Crossroads", c'est près de cinq heures de musique (quarante-cinq titres !) et quelques images tournées en coulisse. De la guitare donc, à fond les potards (comme dans le final de la version de "Don't Let Me Down" des Beatles, proposée par John Mayer et Keith Urban) ou en picking délicat et solo au bottleneck ("The Needle And The Damage Done" de Neil Young, par Gregg Allman). Modeste et d'un naturel discret, mais toujours prompt à monter sur scène pour en pousser une petite, Clapton rejoint ses collègues à la moindre occasion (Keith Richards lui rend un bel hommage avec une version plus blues que le blues de "Key To The Highway") et Slowhand conclut bien évidemment le show par quatre titres d'affilée dont "Crossroads" et l'inévitable "Sunshine Of Your Love", distordue juste comme il faut.

Rush
"R30"
Eagle

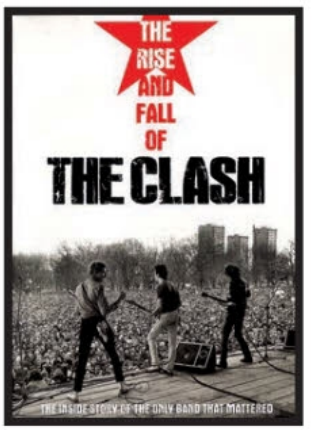
Eagle a ses chouchous et Rush en fait partie. Régulièrement, le label publie des DVD du trio. On en sait quelque chose pour en avoir visionné la plupart. "R30" était paru en DVD (un double à l'époque) et sa réédition aujourd'hui en Blu-Ray permet de rendre au brelan canadien ce qui lui appartient, puisque ce Blu-ray, dans son genre, est un must. En effet, en 2004, lors de la conception du DVD censé célébrer les trente ans du groupe (d'où son titre) ou, plus exactement, les débuts de sa discographie — en vérité, Geddy Lee, Alex Lifeson et Neil Peart sévissent ensemble depuis la fin des années 60 — Rush avait eu la bonne idée d'ajouter à un film de concert capté à la Festhalle de Francfort le 24 septembre, un plein CD de goodies et notamment des images live datant des années 70. Inutile de dire que l'objet avait enchanté les fans à qui, sans aucun scrupule, Eagle soumet aujourd'hui une alléchante version revue à la hausse sur le plan technique. Image 16/9, son DTS-HD Master Audio, il va être désormais possible de s'en prendre plein les mirettes et les esgourdes. A lui seul le concert rétrospectif *dure* trente titres (huit de plus que la version DVD !) dans le genre metal progressif qu'affectionne et dispense Rush, et la section bonus grouille d'interviews, extraits d'émissions télévisées, clips rares et séquences shootées en balance. A voir ou à revoir donc, ces plus de cinq heures de musique animée (agencées par Pierre Lamoureux, déjà responsable, entre autres, du parfait "Rumble In Brixton" pour les Stray Cats et de la vidéo du concert de Noël de Brian Setzer en 2005) sont accompagnées d'un épais livret illustré de photographies.

Bob Dylan

"THE 30TH ANNIVERSARY CONCERT CELEBRATION"

Sony

Ce ne sont pas les raisons qui manquent de visionner ce Blu-ray également disponible sous la forme d'un double DVD. Car cette fameuse *Bobfest*, en octobre 1992, avait réuni le gratin du rock. Ou plus exactement, une belle brochette d'héritiers directs, pas fâchés de rendre hommage au mythe vivant du folk décal(qu)é qu'est Dylan. A l'appel de Columbia, label du Zim désireux de rebooster un peu sa carrière, John Mellencamp, Steve Wonder, Lou Reed, Tracy Chapman, Johnny Winter, Ron Wood ou Richie Havens y étaient allés, respectivement, de leur version de "Like A Rolling Stone", "Blowin' In The Wind", "Foot Of Pride", "The Times They Are A-Changin' ", "Highway 61 Revisited", "Seven Days" et "Just Like A Woman". En deuxième partie de ce spectacle marathon, donné devant les dix-huit mille personnes que contient le Madison Square Garden bondé, Chrissie Hynde ("I Shall Be Released"), Eric Clapton ("Don't Think Twice It's Alright") et Roger McGuinn ("Mr Tambourine Man") se distinguèrent à leur tour, tout comme les Traveling Wilburys George Harrison ("Absolutely Sweet Marie") et Tom Petty ("License To Kill"). Espéré plus que réellement attendu, un Bob assez morose avait finalement rejoint les autres pour une fin de show dont "Girl From The North Country" en solitaire allait davantage marquer les cœurs et les esprits que la rengaine collégiale "Knockin' On Heaven's Door". Et puis surtout, sifflée puisque coupable d'avoir déchiré une photo du pape sur scène quelques jours auparavant, Sinéad O'Connor, défiante comme pas deux, avait asséné "War" (de Bob Marley, au lieu du "I Believe In You" prévu) a cappella à l'occasion de ce concert pas comme les autres, proposé aujourd'hui en HD et avec une poignée de bonus. Le genre de chandelle qui, à elle seule, vaut tout le jeu.



The Clash

"THE RISE AND FALL OF..."

Eagle

C'est juste pas possible. De prendre, à ce point, les fans de rock pour des veaux. OK, réaliser des films sur les groupes qu'on aime, les faire éditer en DVD coûte un bras. Et niveau retour sur investissement, à notre époque formidable où YouTube nique tout dans l'œuf en mettant à disposition gratuite les images qui bougent dans la foulée de leur parution, ce n'est pas terrible. Mais franchement, comment, à l'heure où le support se meurt lentement mais sûrement, espère-t-on vendre aux amateurs qui consentent à encore payer, des choses sous-titrées par pire que Google Translator, qui est à la traduction ce que Wikipedia est à Universalis ? Ce n'est pas une faute d'orthographe ou d'accord de temps en temps auquel on a droit ici, mais à un véritable *petit nègre* tout à fait incommodant qui annihile en grande partie le plaisir de visionner ce documentaire déjà très bancal. Danny Garcia, son réalisateur, partait certainement d'un bon sentiment — on sait qu'il prépare, dans la foulée, quelque chose sur Johnny Thunders — mais son assemblage foutraque d'interviews de proches (le garde du corps Ray Jordan, le réalisateur de "Rude Boy" David Mingay, l'ex-Slits Viv Albertine, l'explosive Pearl Harbor...) et d'extraits live d'origine douteuse, ajoutés aux propos de Mick Jones (seul musicien de la formation originale interrogé ici) n'arrive pas à la cheville de "Westway To The World", le docu référence de 2003. Seul point fort de "The Rise And Fall...", la partie consacrée au crépuscule du groupe avant sa désintégration (accélérée par le manager Bernie Rhodes) enrichie d'interventions des musiciens qui eurent la difficile tâche de succéder à Topper Headon et Mick Jones. ❑

Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

La palette de couleurs proposée par JBL pour son modèle L100.

Vitesse supérieure

Enceintes JBL

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

La genèse de la légendaire marque d'enceintes acoustiques n'est pas des plus simples et, juste après ses premiers succès, elle a même connu des tournants dramatiques. Pourtant, plus de soixante-dix ans après sa création, c'est un des plus grands fabricants de produits audio...

Le jeune James Martini (1902-1949) est le neuvième des treize enfants que compte la famille originaire de Greenridge (Illinois), petite bourgade située à environ 300 km au sud-ouest de Chicago. Très attiré par la physique et l'électronique alors balbutiante, James aurait construit dès l'âge de douze ans un petit émetteur radio à cristal (galène) qui parvient à transmettre un signal assez puissant pour brouiller la radio navale des Grands Lacs, provoquant l'arrivée immédiate d'agents fédéraux chargés de détruire cet équipement *pirate*. Lorsqu'il perd sa mère, en 1924, il décide de partir et devient technicien pour une radio de Salt Lake City (Utah), ville où il rencontre Glenna Peterson, sa future femme. C'est là qu'il décide, pour une raison aujourd'hui inconnue, de changer son nom en *James Bullough Lansing*.

Après avoir essayé vainement de se faire embaucher chez Baldwin — à l'époque un des plus gros fabricants de haut-parleurs américains et inventeur du casque audio en 1910 — James décide de voler de ses propres ailes et fonde la Lansing Manufacturing Company en 1926. Il embauche le frère de sa petite amie, Fred Peterson, et tous les deux fabriquent des petits haut-parleurs pour différents fabricants de postes de TSF. James est présenté à un ami d'enfance des Peterson — Ken Decker (1894-1939) — qui est vite convaincu de prendre des parts dans la société et de s'occuper de la partie commerciale. Les deux associés, se sentant loin de tout à Salt Lake City, partent s'installer en mars 1927 à Los Angeles. Comme ils l'avaient prévu, les affaires progressent rapidement, et Lansing et Decker doivent emménager dans de plus grands locaux. Dès 1929, la société emploie une quarantaine de personnes. En 1933, la taille de Lansing Manufacturing a pratiquement doublé et on doit une nouvelle fois trouver une plus grande usine. L'année suivante, James est contacté par la MGM pour travailler sur le projet du pavillon Shearer, une énorme enceinte de près de 2 m de haut, munie de quatre haut-parleurs de 15 pouces pour les basses fréquences et d'un pavillon multicellulaire alimenté par deux moteurs à compression de 2 pouces. Le son de cette enceinte est sensationnel, comparé à tout ce qui existe à l'époque, et Lansing va devenir leader sur le marché de la sonorisation des salles de cinéma. Mais en 1939, Ken Decker se tue dans un accident d'avion et la société connaît bientôt de graves difficultés financières, au point d'être rachetée en 1941 par Altec Service Corporation qui offre un contrat de cinq ans à James Lansing en tant que vice-président chargé de la fabrication au sein de la nouvelle firme Altec Lansing. En 1946, James reprend sa liberté pour fonder James B Lansing Sound, Inc. Une des réalisations les plus célèbres de cette période est le haut-parleur de 15 pouces D130, lancé en 1948 et fabriqué pendant plus de cinquante ans. Pourvu d'une très grande sensibilité et équipé d'un aimant alnico, il sera plus tard plébiscité par les fabricants d'amplis de guitare, Fender en tête. Hélas, technicien de génie mais piètre homme d'affaires, à bout de ses incessants problèmes financiers et personnels, James Lansing met fin à ses jours le 24 septembre 1949. Néanmoins, il a eu soin de souscrire une assurance-vie dont la société est bénéficiaire, ce qui permet à son vice-président, William Thomas, de la remettre à flot. Sous la présidence de Thomas, le marché de la haute-fidélité (hi-fi) connaît un fort développement, et JBL commence à commercialiser des enceintes très haut de gamme, comme les fameuses *Hartsfield* en 1954 et *Paragon* en 1957. Parallèlement, la société produit une gamme professionnelle dont les 4320, lancées en 1963, équipent les cabines de Capitol Records à Hollywood puis toutes celles de la maison mère, le groupe EMI. En 1969, William Thomas revend JBL à Sidney Harman (cofondateur de Harman/Kardon en 1953), qui va faire passer la compagnie à la vitesse supérieure... En 1970, il utilise un nouveau modèle professionnel (le *4310*) pour en sortir une version grand public : les célèbres *L100*. Avec leurs façades en mousse gaufrée proposée en couleurs (orange, bleu ou noir, une première pour l'époque), ces enceintes seront les plus vendues de toutes les années 1970, atteignant plus de 100 000 exemplaires. JBL a depuis élargi son offre, allant des petits moniteurs pour lecteurs mp3 aux énormes *Everest*. ❑

Pour en savoir plus : www.lansingheritage.org

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !

Déc 12 — 544 — 5,50 €

- Tony Frank
- Led Zeppelin
- M
- Madness
- The Rolling Stones

Fév 13 — 546 — 5,70 €

- The Datsuns
- Willy DeVille
- Noir Désir
- Pete Townshend
- The Jim Jones Revue

Mar 13 — 547 — 5,70 €

- Joe Coleman
- The Heartbreakers
- Le Stoner
- Rod Stewart
- Nick Cave

Avr 13 — 548 — 6,70 €

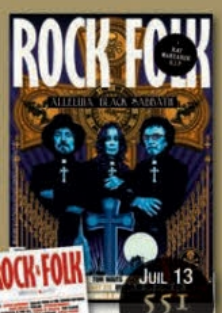
- Daniel Darc
- Hanni El Khatib
- David Bowie
- Jimi Hendrix
- Kevin Ayers

Mai 13 — 549 — 5,70 €

- Alvin Lee
- Iggy and the Stooges
- Daft Punk
- Vampire Weekend
- Shuggie Otis

Jun 13 — 550 — 5,70 €

- Tricky
- Deep Purple
- Sixto Rodriguez
- Rod Stewart
- Boris Vian



Juil 13 — 551 — 6,70 €

- Queens of the Stone Age
- Black Sabbath
- Natmty in black
- Miles Kane
- Ray Manzarek

Août 13 — 552 — 5,70 €

- Les festivals de l'été
- Bruce Springsteen
- Dogs
- James Trussart
- Ty Segall

Sept 13 — 553 — 5,70 €

- Les Festivals de l'été
- 22 essentiels funk
- Arctic Monkeys
- Franz Ferdinand
- The Clash

Sept 13 — 554 — 6,70 €

- Nirvana
- Peter Doherty
- Mgmt, Sparks
- Metallica
- Le Punk au musée

Nov 13 — 555 — 5,70 €

- Anna Calvi
- Thee oh sees
- Hawkind, Motörhead
- The Strypes
- David Walsh

Déc 13 — 556 — 5,70 €

- Exposition Kasparian
- Lou Reed
- Jake Bugg
- Festival of Psychedelia
- Paul McCartney

Jan 14 — 557 — 6,70 €

- Sonic Youth
- Bob Dylan
- Expo Rolling Stones
- Bomp !
- The Pretty Things

Fév 14 — 558 — 5,90 €

- Link Wray
- Bruce Springsteen
- Michel Polnareff
- King Crimson
- Donovan & Zouzou

Mar 14 — 559 — 5,90 €

- Blondie
- FFF
- Brian Eno
- Beatles USA
- Skip the use

Avr 14 — 560 — 6,90 €

- Détroit
- Shaka Ponk
- Wilko + Daltrey
- Warlocks
- Rolling Stones

L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°) **20 €** + frais de port

DERNIERS EXEMPLAIRES ! Bientôt vous ne trouverez plus les numéros de 2008.

Découvrez tous nos anciens n° : **www.rocknfolk.com**

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total

VROFP44 *Frais de port

TOTAL

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Video Games

PAR JEROME REIJASSE

Louanges ou injures

"inFAMOUS SECOND SON", chez Sony, uniquement pour PS4, est la grosse sortie de l'écurie nippone de cette nouvelle année. Autant dire que la pression est énorme et que les gamers du monde entier retiennent leur souffle avant de dégainer louanges ou injures. La franchise inFamous peut tout de même débarquer sereine. Les épisodes précédents avaient enchanté la planète et excité des millions de destructeurs virtuels. Mais là, console nouvelle génération oblige, il va falloir envoyer du lourd pour confirmer... Le héros, Delsin, adolescent à la tête de grunge/ skater/ punk/ urbain, narquois et fanfaron comme il faut, évolue dans une ville immense, Seattle ou Rain City, et démontre des pouvoirs vraiment explosifs, lorsqu'il balance des boules de feu à ses adversaires ou lorsqu'il se projette en l'air pour mieux annihiler l'ennemi. Sans effort apparent, il escalade les immeubles, dérouille, bastonne, se dématérialise, ingurgite toutes les sources électriques possibles pour ensuite courir à la vitesse de la lumière. Bref, Delsin est un jeune homme pas tout à fait comme les autres... Poursuivi sans relâche par la DUP, organisation paramilitaire pas vraiment portée sur le dialogue et le compromis, il devra beaucoup se dépenser pour l'emporter et pourra également multiplier les missions annexes pour enrichir son aventure. Ce titre phare, presque déjà culte, hautement énergique et speed comme pas permis, a de quoi rendre fou celui qui ne sera pas capable d'accepter de lâcher sa manette à temps. Effectivement, après quelques heures de cabrioles survitaminées et de cassages de tête en règle, on ne sait même plus comment on s'appelle. Drogue dure !

"DARK SOULS II", chez Bandai Namco Games, pour PS3 et Xbox360 (et bientôt sur PC, PS4 et Xbox One) marque le retour d'un titre formidable, après deux trop longues années d'attente. Ce jeu de rôles, *action RPG* pour les initiés, hors norme, ambitieux, à la fois sombre et incendiaire, offre peut-être l'un des voyages fantastiques les plus dingues sur console depuis belle lurette. Histoire de faire simple, on navigue à vue dans un monde imaginaire, autrefois luxuriant et aujourd'hui comme abandonné des dieux, Drangleic, où l'on incarne un combattant maudit, qui va devoir descendre au cœur des ténèbres pour trouver le remède qui le sauvera. Comme d'habitude dans ce genre de quête fantastique, grandiloquence, héroïsme, sortilèges et affrontements épiques vont s'enchaîner sans souffler et chaque pas offrira son lot de surprises, bonnes ou mauvaises. Ici, rien n'est jamais facile ni gratuit. Tout a un sens, une place, un destin. Les épées tranchent, la magie opère et la noirceur dévore. Extraordinaire.

Autre référence culte à honorer l'actualité, **"METAL GEAR SOLID V : GROUND ZEROES"**, chez Konami, pour PS3, PS4, Xbox360 et Xbox One. Après un dernier épisode véritablement valable, voire excellent il y a six ans (et un autre moins inoubliable sur la PSP, paix à son âme), "Metal Gear" revient sur terre. Pour le meilleur ? Il faut être honnête. Ce "Ground Zeroes" n'est pas à proprement parler un plat de résistance mais plutôt un hors d'œuvre pour permettre aux adeptes de patienter jusqu'à la prochaine sortie du véritable épisode 5, prévue pour 2015 si tout va bien. Sorte de bande-annonce gonflée à bloc. La mission de Big Boss *alias* Snake (doublé par Kiefer Sutherland) ? Sauver deux personnages vraiment dans la mouise, Paz et Chico. Ça commence comme un "Metal Gear", évidemment, c'est-à-dire mélange subtil d'infiltration, stress à haute dose et violence professionnelle. Le savoir-faire et le bon goût aidant, on se laisse facilement attraper par cette virgule indéniablement efficace mais on se dit quand même que 2015 aurait tout intérêt à se pointer fissa. Les garçons préféreront toujours les filles qui couchent aux allumeuses...

"LEGO LE HOBBIT", chez Warner, pour tous supports, est donc l'énième déclinaison en mode Lego d'une saga à succès. Là, bien sûr, il s'agit de poursuivre dans la veine Tolkien/ Jackson avec ce nouveau titre, pas la peine de perdre trop de temps, tout simplement formidable. La Terre du Milieu, Gandalf, les nains belliqueux et alcooliques festifs, les dragons jaloux, les Gobelins hargneux, sans oublier bien sûr Bilbon, petite créature aux pieds gigantesques et à la naïveté capable de soulever bien des montagnes. Quel plaisir de revivre cette épopée démesurée en mode briques colorées ! C'est amusant, intelligent, diversifié, surprenant, jamais redondant, parfait. C'est à la fois de l'action, de l'investigation, de l'humour, de la castagne et du rêve. Et si, un jour, Lego se décidait à revisiter d'autres mythes, comme Mad Max, Conan, Capitaine Nemo, Bardamu ? On en tomberait à la renverse et on en redemanderait. Encore ! ❑

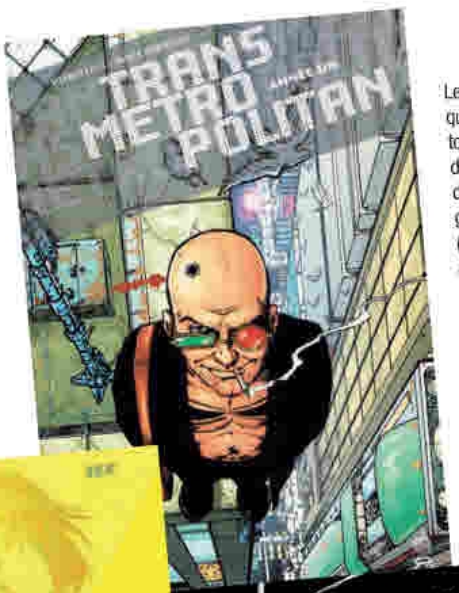
Le CALIF présente en partenariat avec
ROCK FOLK
les RocKuptibles
Le Monde
123456
DISQUAIRE DAY
RECORD STORE DAY
19 AVRIL, 2014
LE JOUR
DES DISQUAIRES INDÉPENDANTS
L'ÉVÉNEMENT INTERNATIONAL DE TOUTE LA FILIÈRE MUSICALE
www.disquaireday.fr
TÉLÉCHARGEZ L'APPLICATION DISQUAIRE DAY
pour iOS et Android
MAIRIE DE PARIS
MAIRIE DE LYON
MAIRIE DE TOULOUSE
calif

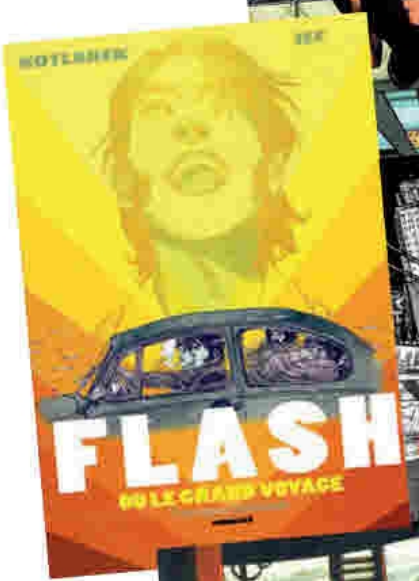
RICHIE SAMBORA
THE AFTERMATH OF THE LOWDOWN TOUR
FEATURING
ORIANTHI
JEUDI 26 JUIN
PARIS - BATACLAN
WWW.RICHIESAMBORA.COM
ROCK FOLK

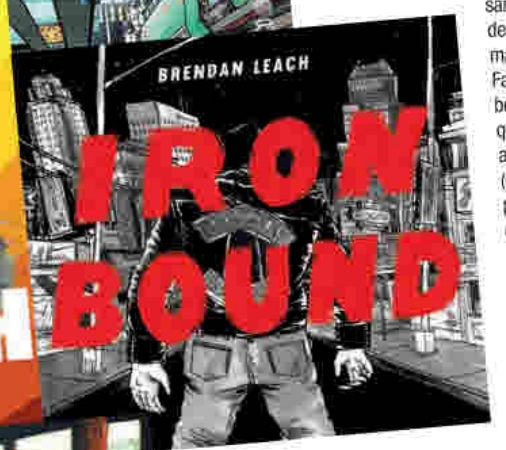
VAN DISC XII
Achat/Vente/Echange CD-Vinyle-DVD-Photo-Presse
13e CONVENTION DU DISQUE
AUVERS sur OISE (95)
dimanche 27 avril 2014
MAISON DE L'ILE 10h-18h30
www.vandisc.fr
Blues magazine
ROCK FOLK

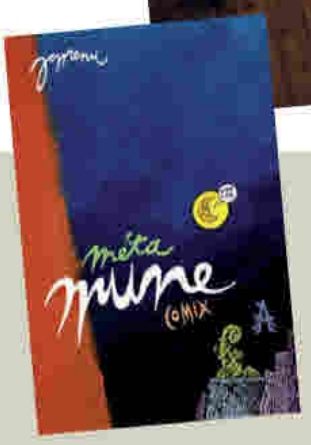
PAR GEANT VERT

Le genre de la maison









Le monde du comix est tellement vaste qu'il ne se passe pas un mois sans qu'une nouvelle réédition ne vienne perturber le ronronnement des gens qui ignoraient tout de l'existence du superhéros de leur rêve le plus fou. Ce coup-ci, c'est tout le fan-club de Hunter S Thomson qui se prend dans la figure l'hommage rendu il y a une quinzaine d'années par le scénariste fou Warren Ellis et le dessinateur Darick Robertson au père du gonzo journalisme. Cette Bible s'intitule **"Transmetropolitan – Année Un"** (Urban) et narre pied au plancher les aventures futuristes de Spider Jerusalem, un authentique punk dégénéré qui revient au journalisme après cinq années passées dans la montagne à se défoncer matin, midi et soir dans un chalet entouré de champs de mines. Malheureusement, l'éditeur de Spider n'apprécie pas des masses la disparition de l'avance et réclame son dû. La mort dans l'âme, le journaliste revient donc en ville pour y trouver l'inspiration nécessaire à ses obligations contractuelles. A partir de cette intro d'anthologie, c'est une succession de planches sous adrénaline qui attend le lecteur. C'est simplement énorme et politiquement très incorrect. Bref, exactement le genre de la maison.

L'utopie hippie a eu son pesant de laissés-pour-compte sur la route de Katmandou. Charles Duchaussois a failli en faire partie mais, suite à un miracle, il est rapatrié sanitaire alors qu'il ne pèse même plus trente kilos. C'est cette descente en enfer qu'il raconte dans un premier temps à un magnétophone. Plus tard, il enverra les bandes chez l'éditeur Fayard qui transformera le capharnaüm original en un bien beau roman à succès sur la jeunesse droguée. C'est ce livre qui a servi de base au duo Jef et Thomas Kotlarek pour leur adaptation BD de **"Flash Ou Le Grand Voyage"** (Des Ronds Dans l'O) qui cosignent ici une version imagée plutôt fidèle au texte en reprenant certaines approximations davantage dues à l'imagination des personnes ayant dérushé les cassettes qu'à celle de Duchaussois. Hormis ces petits détails, la BD rend bien le côté paradoxal d'une jeunesse post-Mai 68 qui profite d'une liberté nouvelle et toute relative, pour aller s'esquinter la santé à l'autre bout du monde. Le plus drôle, dans cette première partie de l'histoire, est que le Romain dont il est question deviendra chanteur dans un groupe punk qui s'appelait Les Electrodes. Comme quoi, le flower power mène à tout.

"Iron Bound" (Çà et Là) de Brendan Leach est un roman graphique noir et blanc, au dessin torturé qui raconte les tribulations de deux rockers dans le New Jersey au début des années soixante. Directement inspiré par les films liés au genre ("Graine De Violence", "Rusty James", "American Graffiti"...), "Iron Bound" répond au schéma classique du bad boy qui trouve (ou pas) sa rédemption. La trame a beau être ultra banale, l'histoire n'en est pas moins terriblement accrocheuse tant l'auteur a magistralement retranscrit le climat qui règne à chaque case. Bon, ce n'est pas encore avec une BD pareille que les lecteurs iront passer leurs vacances dans le New Jersey.

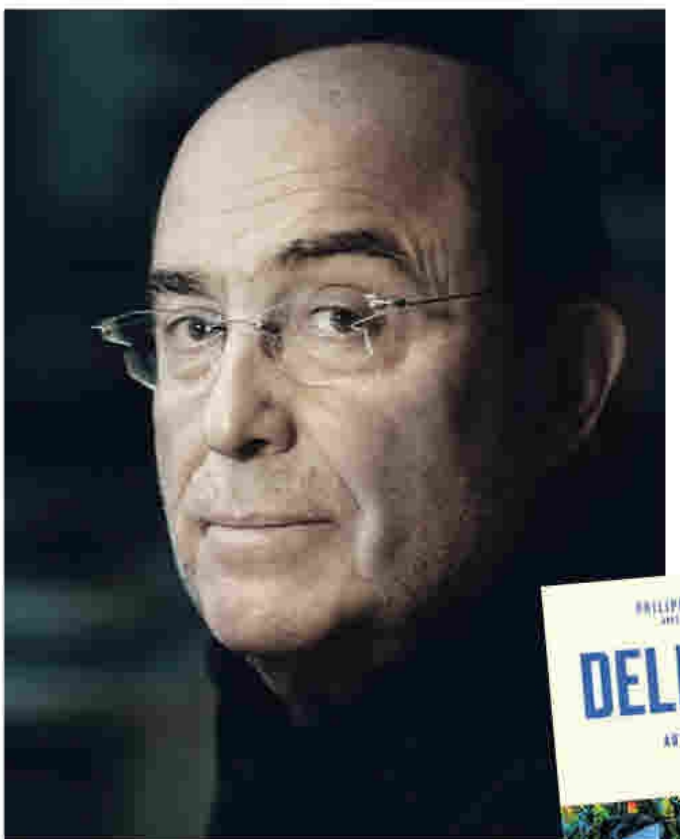
Si "Apocalypse Now" est et demeurera un des films les plus rock'n'roll du XX^{e} siècle, il n'est, après tout, que la libre adaptation d'un livre de Joseph Conrad. Afin de rendre l'original accessible aux rockers de tout poil, le scénariste Stéphane Miquel, le dessinateur Loïc Godart et l'éditeur Noctambule se sont emparés du texte original pour remettre Conrad et son **"Au Cœur Des Ténèbres"** à leur juste place : la première. Ici nous sommes à des années-lumière de la guerre du Vietnam et le colonel Kurtz plante des crânes aux confins du Congo belge. Prêt à tout pour son stock d'ivoire, Kurtz s'est créé un univers démentiel où l'inhumanité règne en maîtresse hystérique. Même si les faits racontés remontent à la fin du XIX^{e} siècle, cette nouvelle version de l'œuvre de Conrad éclairera le lecteur sur les raisons d'un mal qui ravage toujours le pays. D'un autre côté, on pensera à la BO du film et au choix plutôt bien vu de Coppola quant à l'utilisation de "Paint It Black". ❑

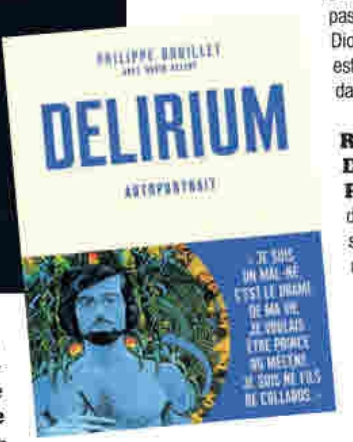
Le gros plan du Géant

La bonne nouvelle du mois est que le monde libre a retrouvé son Lester Bangs. Pour s'en convaincre, l'amateur de gonzo BD se précipitera sur la compilation "Méta Mune Comix" (L'Apocalypse) qui regroupe cinq numéros des aventures de JC Menu au pays du rock. A l'intérieur, plein de micro-reportages sur des concerts auxquels Menu s'est rendu dans un état plus ou moins politiquement correct. C'est frais et d'autant plus drôle que l'auteur se loupe rarement sans pour autant s'excuser. Au fil des pages, c'est toute une série de groupes généralement alternatifs qui apparaissent accompagnés de commentaires bien vus sur les raisons qui poussent Menu à les adorer. Parmi les nombreuses pensées cloutées qui parsèment l'engin, on appréciera *"le rock'n'roll reste débile et dangereux, c'est le principal"*.

Philippe Druillet

Le dessinateur de science-fiction vide son sac dans un "Delirium" autobiographique.





A soixante-dix ans, il y a deux catégories de personnes : les retraités qui s'échangent des nouvelles de leurs sciatiques tout en faisant la queue au rayon des bonnes affaires d'un magasin de pompes funèbres, et il y a Philippe Druillet, empereur de la bande dessinée fantastique et véritable Hellfest vivant dès qu'il s'agit de tailler le monde en pièces. A la faveur d'une nouvelle édition de "La Nuit", BD de chevet de George Miller, et de la sortie conjointe d'un livre de souvenirs qui font très mal, le géniteur de Lone Sloane revient sur les temps forts d'une demi-vie déjà fort mouvementée.

ROCK&FOLK : Un père dans la milice, les fans ont dû être surpris...
Philippe Druillet : J'ai souvent été pourchassé dans la vie car des gens savaient que mon père n'était pas net. A ce point-là, je ne savais pas. Quand on a un père et une mère condamnés à mort par contumace en 1944, ce n'est certainement pas parce qu'ils ont piqué des marguerites dans le jardin de Bernadette. Il y a des raisons. Ma mère n'a jamais changé d'avis. Jusqu'à sa mort, elle sera restée aussi con. Il n'y a que les cons qui ne changent pas d'avis. Ce livre est l'histoire d'une vie mais il y a des gens qui ont beaucoup plus souffert que moi.

R&F : Le titre original, "Ma Vie, Mes Mémoires, Mon Cul", était plutôt pas mal...
Philippe Druillet *(rires)* **:** Hum... mais l'éditeur m'a dit que c'était tout juste pas possible. "Delirium", c'est aussi le résumé de quarante ans de combat pour la bande-dessinée.

"Comme un groupe rock qui n'allait jamais aux répétitions"

Avant, les dessinateurs n'étaient rien. Maintenant nous avons investi les bibliothèques, les musées, les expositions et les salles de ventes. Ce n'est pas rien.

R&F : René Goscinny était-il au courant ?
Philippe Druillet : Non. Pas du tout. A l'époque, j'étais en pleine ébullition, à fond dans mon boulot. Je m'étais pris un bide qui n'en était pas vraiment un avec ma première BD, et puis j'ai vu débarquer Jean-Claude Forest avec "Barbarella" et je me suis dit : *Voilà la bande dessinée moderne ! voilà la voie à suivre !* Pareil pour Guy Peellaert. Ils ont introduit la bande dessinée moderne, sur un support populaire que tout le monde pouvait lire. Tout cela est arrivé grâce à René Goscinny et à l'argent généré par les ventes d' "Astérix". Sans "Astérix", pas de bande dessinée moderne.

R&F : Qu'est-ce qui rend Métal Hurlant différent ?
Philippe Druillet : Dionnet tenait la baraque à bout de bras. C'est comme ça que nous avons créé un mouvement culturel comme Dada, le mouvement Surréaliste ou Cobra. Si, si, j'insiste, Métal Hurlant était un mouvement culturel. Quand on voit le mode de fonctionnement du canard, il y a de quoi s'étonner d'être devenu légende mondiale *(rire satisfait)*. Enfin je pense que c'est comme ça que les choses doivent se passer. Mœbius avait des couilles, Mancœuvre avait des couilles, Dionnet en avait et moi aussi. C'est pour ça que Métal Hurlant est toujours légendaire, comme un groupe de rock qui tapait dans la caisse et n'allait jamais aux répétitions.

R&F : Musicalement, il carbure à quoi, Druillet ?
Philippe Druillet : Je marche au classique, au rock dans tous les domaines, mais surtout aux Sex Pistols. Quand je suis en pétard, quand je suis énervé, peut-être un peu chargé, je me balance "Never Mind The Bollocks" dans la gueule. Ca me fiche une pêche absolue et je me remets au boulot *(rires tonitruant)*. Le rock et la BD sont complètement liés car il s'agit de la même histoire pour ma génération. Quand j'ai débarqué, c'était les yé-yés *(Druillet se met à massacrer "Et J'Entends Siffler Le Train")* et je détestais. Puis les Stones, les Kinks et même les Beatles ont surgi et, là, je me suis tout de suite reconnu dans cette musique.

R&F : Quand les punks déboulent en chantant *"Pétain Darlan, c'était l'bon temps"*, vous appréciez l'ambiance ?
Philippe Druillet : Pour moi, les punks, c'est autre chose. Dans les années soixante, il y avait notre ami Antoine, sa chemise à fleurs et sa révolution de mon cul. Donc, j'allais acheter mon steak haché chez le boucher qui me disait *"bonjour madame"* et moi j'attendais le moment où tous ces gens allaient bien finir par fermer leurs gueules. Eh bien, ce jour-là est arrivé avec le punk qui les a tous tétanisés sur place. C'était absolument génial !

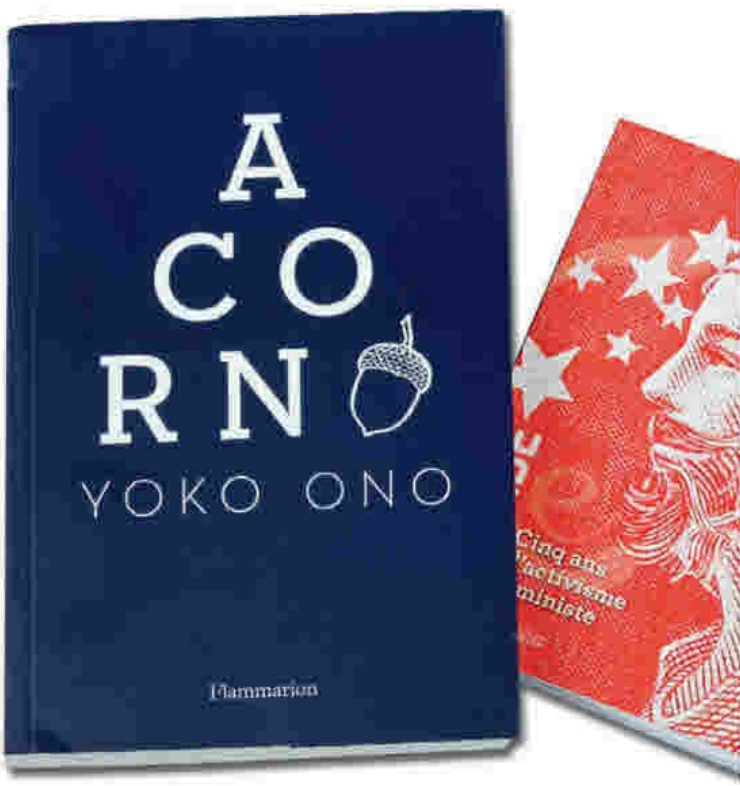
R&F : Comment Druillet voit-il l'avenir ?
Philippe Druillet : Je n'ai plus aucune confiance en l'humanité, je n'ai plus confiance en quoi que ce soit. Pourtant, je suis un humaniste, j'aime la vie, j'aime mes potes mais, au secours ! On est dans les années trente et c'est pour ça que j'ai sorti le bouquin... Je hais cette société où seuls comptent le pognon, la techno et tout le bordel... On vit dans un monde où les intelligences les plus avancées font face à l'archaïsme. Je ne comprends plus rien... Non, au contraire, je comprends très bien que la merde peut recommencer dès maintenant. C'est en route et c'est effrayant... effrayant...

RECUEILLI PAR GEANT VERT
BD "La Nuit" (Glénat) et "Delirium" avec David Alliot (Les Arènes)

Photo Patrick Swirc-DR

Livres

PAR AGNES LEGLISE



Give Yoko a chance

La Barbe
Cinq Ans D'Activisme Féministe

Racine de Ixe

Attention *big spoiler* : les journalistes ont aussi une âme, un cœur, un sexe. Et ce sexe est parfois féminin ce qui est, vous en conviendrez, un sacré coup de pas de bol dans un monde de mâles dominants. Je n'ai jamais réussi à retrouver quel écrivain lu autrefois, disait en substance, que le comble du ridicule pour une femme, c'est d'être un homme et sans s'appesantir sur le sexisme un peu simplet de cette toutefois marrante formule, il convient surtout d'élargir le propos car non, je ne craindrais pas en premier le ridicule si j'étais un homme, moi, mais plutôt d'autres sentiments bien plus embarrassants : la gêne de faire partie des apparatchiks d'une dictature sexiste, tacite mais réelle, du dégoût en voyant mes congénères bafouer la moitié de l'humanité et de la honte devant ma propre lâcheté quand je laisse mes co-mâles ignorer, diminuer, brutaliser mes sœurs humaines. Les petits finauds l'auront compris, voir apparaître un tueur de femme sur la couverture de mon magazine préféré a été dur à avaler pour la féministe que je suis. Et l'indulgence avec laquelle il était interviewé avec son passé criminel carrément escamoté est heureusement un peu compensé ici donc par la liberté avec laquelle je peux, moi aussi, m'exprimer dans ces colonnes. Pas de panique non plus, je ne vais pas vous exposer longuement d'abstraites théories, ça ne marche jamais, sinon à mettre mal à l'aise tous les mecs qui ne se trouvent pas personnellement sexistes, aiment leur maman et leur copine mais se sentent toutefois vaguement accusés dès que le mot patriarcat est prononcé. Rappelons au passage que notre belle langue même est corrompue par des principes misogynes qui y inscrivent, littéralement, par la grammaire et l'orthographe, leur marque sexiste sur nos moindres pensées, c'est dire si le combat pour l'égalité ne fait que commencer et va être long. Faut bien avouer que les multiples facettes du féminisme en compliquent souvent la lecture et des dogmatismes puissants en désunissent parfois profondément les divers courants au mépris d'une solidarité qu'on aurait cru naturelle. Mais les chiffres eux, parlent sans aucune ambiguïté de la réalité du sexisme en action et de ses tentaculaires conséquences dans nos vies et c'est avec humour et leur calculette que le groupe d'action La Barbe La Barbe, qui n'est pas un groupe anti-hipster comme son nom pourrait le laisser croire à l'observateur peu attentif mais bel et bien un collectif féministe, La Barbe La Barbe a donc choisi de s'appuyer

sur ces chiffres et de protester astucieusement dans les multiples occasions où la non-parité est éclatante (re *spoiler* : partout) : conseils d'administrations, réunions de dirigeants, colloques scientifiques, sommets, séminaires, symposiums, etc, en portant de fausses barbes, cet évident symbole masculin et en moquant avec esprit — quand on leur en laisse l'occasion — le conservatisme mâle et machiste qui régit plus ou moins toute notre société. Et ouais, le livre publié par le collectif sur ses 5 ans d'activisme et d'actions militantes féministes est accablant. Simple et direct, le petit ouvrage à la maquette percutante récapitule, page après page, toutes ses interventions passées avec, en exergue, à chaque cas, tous les faits concernant l'entreprise ou l'organisation visée et plus généralement, tous les chiffres sur l'absence de parité dans ce secteur précis. Tout y passe, médias, industrie, humanitaire, enseignement supérieur, artistique, aucun secteur de la vie sociale et politique en France n'atteint même un semblant de parité et l'inertie générale démontre à elle seule la puissance des intérêts en jeu. Je parie que cette lecture indispensable à tout citoyen responsable et un tant soit peu solidaire d'une lutte pour les droits et les avancées de la moitié de l'humanité, rien que ça, va en étonner plus d'un, par l'ampleur simple et crue du sexisme dénoncé ici et par le choix inéluctable que nous devons tous faire à la fin de ce livre, continuer à être complice ou enfin, se dresser comme un être humain digne. Marre quoi. Rappelez-vous quand le rock se rebellait toujours du côté des faibles et des opprimés et que cette fierté-là en était peut-être le plus percutant, le plus digne et le plus honorable produit.

Acorn

YOKO ONO

Algonquin Books Of Chapel Hill

Question sexisme pourri, Yoko Ono est une experte, elle, ça fait près de 40 ans que le monde lui attribue et lui reproche la séparation des Beatles, lui dénie du coup tout talent artistique personnel et en plus la trouve ouvertement moche et donc tout à fait indigne du rôle d'égérie/ compagne de star mondiale aux yeux des fans. Il a donc fallu que les années passent et que son rôle dans l'histoire de l'underground et de la performance soit enfin reconnu par le petit monde de l'art contemporain pour que le reste du public puisse entrevoir une autre dimension à cette éternelle veuve.
Ce dernier livre, "Acorn", gland en Anglais, trouve ses propres racines dans une performance qu'elle avait réalisée avec John Lennon en 69, où ils avaient planté et offert des glands aux plus grands dirigeants en espérant voir grandir la paix avec les arbres, mythique moment babacool que Lennon évoque dans "The Ballad Of John And Yoko". Ce livre, enrichi de ses dessins, est une suite de consignes et d'injonctions de l'artiste, instructions poétiques et artistiques, parfois théâtrales, parfois troublantes mais toujours poétiques. A plus de 81 ans, toujours activiste pour la paix et contre la pollution et le sexisme, Yoko Ono, enfin délivrée il y a deux ans par Paul McCartney, de la responsabilité morale du *split* des Beatles, goûte enfin la paix pour laquelle elle se bat depuis toujours. *Give Yoko a chance.* ❑

TOP TEN LIVRES MUSIQUE *(source Fnac)*

01 "Just Kids" PATTI SMITH (Folio)
02 "Patients" GRAND CORPS MALADE (Don Quichotte)
03 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
04 "Les Années 1970" PATTI SMITH (Tristram)
05 "Le Nouveau Dictionnaire Du Rock" MICHKA ASSAYAS (Robert Laffont)
06 "Noir Désir Point Final" MARC BESSE (Ring)
07 "La Dernière Fête" GIL SCOTT-HERON (Editions de L'Olivier)
08 "Depeche Mode - Book Of Faith And Devotion " STEPHANIE LOPEZ (Naïve)
09 "Une Autobiographie" NEIL YOUNG (Robert Laffont)
10 "Les Beatles La Totale" JEAN-MICHEL GUESDON PHILIPPE MARGOTIN (E/P/A)

Photo Bruno Berbessou

Crise de foie

Joe Bonamassa

5 mars, Grand Rex (Paris)

"C'est bien qu'il y ait des jeunes comme lui pour continuer de jouer cette musique." Mine de rien, la réflexion de ce spectateur sexagénaire cerne une grande partie du phénomène Bonamassa : en perpétuant les codes du classic rock et le culte du guitar hero, l'homme, 36 ans, triomphe. Suffisamment pour remplir deux Grand Rex, dont il confie la première partie à... lui-même — un set acoustique avec violons, mandoline et reprises assez raides (AC/DC, Bad Company, Tom Waits...). La seconde partie, électrique, enfonce le clou : l'air grave derrière ses *shades*, Bonamassa joue plus fort, plus vite que les héros seventies — Jimi Hendrix ou Gary Moore sont cités — quitte à flirter avec les clichés dans son écriture ou ses gimmicks, tel cet improbable solo de theremin... Curieux personnage, et franc succès.

BERTRAND BOUARD

Laibach

8 mars, Trabendo (Paris)

"Europe is falling apart". Ces mots, prophétiques au vu de la situation ukrainienne actuelle résonnent fermement au moment d'aller voir Laibach. Inutile d'épiloguer sur l'importance et la pertinence culturelle du groupe, parlons de la performance, qui fut inoubliable. Une première partie axée sur le dernier opus, "Spectre", réponse dancefloor/ eurodance martiale à la décadence européenne. Vient ensuite, après un intermède, *"quelque chose de complètement différent"*. Pêle-mêle : de vieux morceaux, des tubes, deux chansons tirées de la BO du navet "Iron Sky" (avant lesquelles se fait entendre dans la sono un hilarant *"No Sieg-Heiling, please"*), quelques reprises (Dylan, Beatles, Blind Lemon Jefferson, The Normal), leur réinterprétation de la Marseillaise, et surtout une époustouflante appropriation du "Love On The Beat" de Gainsbourg, dans lequel Milan Fras et la splendide Mina Spiler se renvoient la balle avec une élégance glaciale toute slovène.

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

Franz Ferdinand

10 mars, Zénith (Paris)

Franz Ferdinand a sorti le grand jeu pour mettre un Zénith complet dans sa poche. Trois écrans assurent un light-show en accord avec le graphisme des pochettes des débuts. La setlist ne semble composée que de tubes, anciens et récents, de "Take Me Out" à "Evil Eye", puisque chez les Ecossais, n'importe quelle face B ferait danser un paralytique. Pour les avoir vus plusieurs fois, on connaît certains plans bien rodés, comme "Outsiders" s'achevant sur les quatre fantastiques cognant à l'unisson sur la batterie. Mais on ne résiste pas au charme d'Alex Kapranos, showman en chef bondissant, ou à l'énergie communicative du groupe. Ni à "Goodbye Lovers & Friends", final simplement parfait, à l'image de la soirée.

ISABELLE CHELLEY

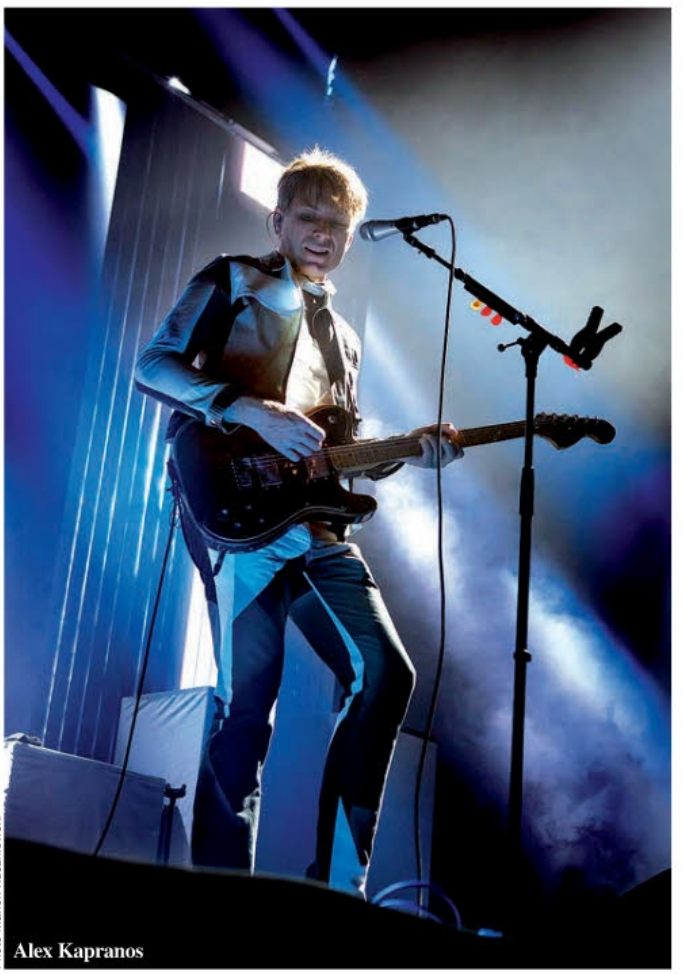


Photo Marion Ruszniewski

Alex Kapranos

Photo Patrice Guimo

Rodriguez

The Craftmen Club

12 mars, Nouveau Casino (Paris)

Après un break de quelques années, le Craftmen Club remonte au créneau en soignant mélodies et ouvertures atmosphériques sans rien avoir sacrifié de sa pugnacité. Les quatre musiciens de Guingamp excellent dans un rock garage halluciné et savent cultiver les climats sans jamais baisser la garde. Entre charges trépidantes et complaintes ténébreuses, ils préservent avec élégance et concision la pulsion rock'n'roll à travers la complémentarité des deux guitares et une performance vocale ébouriffante.

H.M.

Rodriguez

16 mars, Olympia (Paris)

L'Olympia est complet : Paris est resté fidèle au phénix de la soul dont l'apparition provoque toujours la même émotion. Chapeau haut-de-forme et éternelles lunettes fumées, il ouvre le set par "It's An Outburst : Or, The Establishment Blues" en version acoustique. Pendant 80 minutes, il alterne classiques divers ("La Vie En Rose", "Lucille", "I'm Gonna Live Till I Die" de Frank Sinatra en final) et chansons des seventies, dont bien sûr le puissant "Sugar Man" et le bouleversant "I Think Of You". À 72 ans, Rodriguez se nourrit de l'amour du public et surfe avec émotion sur ce fil ténu entre le gouffre et le sublime. Un show hanté rattrapant largement les deux Zénith ratés qui firent couler tant d'encre.

OLIVIER CACHIN

The Legendary Tigerman

19 mars, Point Ephémère (Paris)

La formule one-man band n'est pas toujours synonyme de nuances. Sauf chez Paulo Furtado — The Legendary Tigerman pour les fans — qui y parvient brillamment, même s'il est parfois épaulé par un batteur ou duettiste (en virtuel ou en réel avec la Brésilienne Cibelle, déchaînée au rappel). Tigerman évoque aussi bien le plus poisseux du rockabilly en reprenant Hasil Hadkins que le punk synthétisé de Suicide avec un "21st Century Rock'n'Roll", électrisant et fascinant en final. Et le tout sans se départir d'une certaine classe, laissant sa musique transpirer à sa place.

ISABELLE CHELLEY

Photo Marion Ruszniewski

The Legendary Tigerman

Gaspard Royant

25 mars, Nouveau Casino (Paris)

Pantalon toujours cramoisi et veste classe, Gaspard Royant est ponctuel au moment de combler ses fans — on affiche complet — au Nouveau Casino. En une heure, il mêle avec fougue et arrogance libératrice romance et érotisme, rapprochements des corps et larmes retenues, il revisite l'intégralité de son album — sur scène, les titres trouvent un véritable nouveau souffle — et balance des reprises incandescentes, dont le "Good Times" des Easybeats et le merveilleux "Heatwave" de Martha & The Vandellas, accompagné alors aux chœurs par le duo féminin The Buns qui avait lancé la soirée. Gaspard Royant a beaucoup donné et tout le monde repart avec un grand sourire scotché à la face.

JEROME REIJASSE

Status Quo

26 mars, Palais Des Sports (Paris)

Le retour des quatre membres originaux du milieu des sixties met le public d'âge mûr debout dès les premières notes. John Coghlan, batteur métronomique, et Alan Lancaster, bassiste et chanteur, assurent une rythmique implacable pendant quatre-vingt-dix minutes. Francis Rossi, brillant guitariste soliste, évoquera les années 70 et sa jeunesse éternelle au travers du plaisir de jouer. Les boogie-rocks s'enchaînent sans temps mort : "Rock Me Baby", "Is There A Better Way", "Little Lady", "Forty Five Hundred Times" qui est leur "Midnight Rambler" à eux. Trois chanteurs se relaient durant le concert, mais Rick Parfitt a la voix la plus puissante. Pas de pianiste, mais un harmoniciste donne un coup de main sur quelques titres tel que le "Roadhouse Blues" des Doors. "Down Down", le meilleur titre de leur répertoire, est interprété en fin de concert avant le rappel, "Caroline" et "Bye Bye Johnny" de Chuck Berry. Un concert sans surprise mais suffisant pour assouvir les fans d'un groupe qui atteint presque les cinquante ans de carrière.

DENIS DOREL

FFF

26 et 27 mars, Cigale et Bataclan (Paris)

Après quatre dates en province pour se chauffer, FFF jouait à domicile deux soirs de suite. La Cigale et le Bataclan, deux prestations bien sûr données à guichets fermés. Pour ceux qui avaient pu assister au premier concert de la *résurrection* au Bus Palladium en octobre dernier, la setlist de ces deux soirs à Paris est à peu de choses près identique, quoique plus longue. Marco Prince, survolté et ravi d'être là (rapidement torse nu), enchaîne ses standards comme un collier de perles, "Silver Groover", "Barbès", "Niggalize It". Et même un titre inédit... La fougue et l'énergie sont les mêmes. Niktus à la basse, c'est *sympathy for the devil* à lui tout seul, Yarol confirme, si besoin était, que c'est lui le prince du riff made in France. Marco quitte la scène et assène à la foule suintante : *"Ce soir pour vous c'était FFF"*, il aurait pu dire *"vous venez de voir le plus grand groupe du monde"*, c'est en tout cas ce que beaucoup pensaient dans la salle.

THOMAS BOUJUT

TULSA

EN PREMIERE PARTIE DE DETROIT

11 AVRIL 2014
LA COOP. DE MAI
CLERMONT FERRAND

12 AVRIL
LE FIL
SAINT ETIENNE

22 AVRIL
LA SIRENE
LA ROCHELLE

27-28 MAI
STEREOLUX
NANTES

29 MAI
KRAKATOA
BORDEAUX

04 JUIN
LA CIGALE
PARIS

FESTIVALS

10 JUILLET
FRANCOFOLIES
LA ROCHELLE

13 JUILLET
MUSILAC
AIX-LES-BAINS

TULSAGEORGES.BANDCAMP.COM
FACEBOOK.COM/TULSAMUSIC

CORIDA BECAUSE

South By Southwest 2014

11 au 15 mars, Austin (Texas)

2014 marquera sans doute un tournant dans l'histoire du South by Southwest. Après avoir fêté triomphalement son 25e anniversaire il y a deux ans, le festival pouvait rapidement devenir victime de son succès. L'ascension vertigineuse d'un événement devenu mondial et pluridisciplinaire atteint sa limite : trop d'événements, trop de monde, trop de voitures, trop de tout, le buffet à volonté risque de conduire à la crise de foie. L'exceptionnelle caisse de résonance branchée et médiatique du SxSW, amplifiée par le succès concomitant de ses déclinaisons *film* et surtout *interactive*, a attiré ces dernières années de plus en plus de marques qui ont elles-mêmes fait venir des stars telles que **Jay Z**, **Kanye West** et même **Lady Gaga** (2 millions de dollars allongés par les chips Doritos) alimentant ainsi l'effet boule de neige. Jimmy Kimmel y a même délocalisé son show télé pour la chaîne ABC pendant toute la semaine.
Les dommages collatéraux créés par cette récupération mainstream, bien loin de l'esprit défricheur et indépendant sur lequel le SxSW a bâti sa réputation, sont nombreux. Le mercredi soir, un chauffard ivre fuyant la police force un barrage et remonte Red River, la rue des clubs rock, fauchant une trentaine de personnes et en tuant deux sur le coup (deux autres mourront plus tard). Le flot ininterrompu de concerts, conférences et projections réduira très vite ce drame au rang d'anecdote au fil de la semaine, *show (business) must go on.*

Photos Julien Deborgher

Peu de réelles grosses révélations cette année, les stakhanovistes (**Black Lips** et **Damon Albarn** en tête) ont enchaîné les concerts, showcases, séances radio et télé pour promouvoir leurs nouveaux albums et plusieurs événements ont pris beaucoup de place. Dès le mardi, **Neil Young** a donné rendez-vous au Convention Center pour le lancement de Pono, le lecteur de musique numérique haute qualité (et sa boutique en ligne associée) qu'il a contribué à élaborer. Après la diffusion d'une vidéo dans laquelle l'aristocratie du rock au grand complet vante l'incroyable qualité sonore du système, le Loner, mi-comédien de stand up, mi-vendeur de foire, déambule d'un bout de la scène à l'autre pour une présentation à la Steve Jobs. Il explique que l'industrie nous a donné de la merde à écouter depuis le passage de l'analogique au numérique (CD inclus) et qu'il est temps de redonner à nos oreilles un son de qualité.
Sa croisade semble trouver du répondant, la campagne Kickstarter lancée au même moment a déjà rapporté au projet plus de 5 millions de dollars.
A l'occasion de la mise en vente par l'US Postal Service d'un timbre à l'effigie de Jimi Hendrix (!), plusieurs artistes se sont retrouvés le jeudi soir dans Butler Park pour reprendre le répertoire du Voodoo Child. Accompagnés par un groupe emmené par **Wayne Kramer**, on a ainsi vu défiler entre autres **Lucinda Williams**, **Jesse Malin**, **Dave & Phil Alvin**, **Robbie Krieger** et **Slash**. Voir et entendre le Gunner et le Doors croiser le manche sur un splendide "Red House" a constitué un sommet.
Le vendredi soir au Paramount Theater, le SxSW fêtait Lou Reed, parrain du festival en 2008, pour un *tribute* avec un très joli casting réuni par **Alejandro Escovedo**. Ainsi, un groupe notamment composé de **Lenny Kaye** et **Clem Burke** a été rejoint successivement par **Suzanne Vega**, **Black Lips**, **Sean Lennon**, **The Strypes**, **The Fleshtones**, **Spandau Ballet**, **Chuck Prophet**, **Steve Wynn**, **Mike Mills**, **Garland Jeffreys** et de nouveau **Wayne Kramer**, **Lucinda Williams** et **Jesse Malin** pour rendre hommage au chanteur du Velvet Underground et ses inoubliables chansons. **Joe Dallesandro** est même venu réciter le texte de "Smalltown".
Pour le final, tout ce beau monde a repris un émouvant "Rock & Roll" pendant que l'écran géant diffusait de magnifiques portraits de Lou Reed par Mick Rock.
Noter, dans la section cinéma, trois documentaires très intéressants : "Pulp" de Florian Habicht qui suit Jarvis Cocker et sa bande lors de leur dernier concert à Sheffield, "Down & Dirty" de Greg Olliver qui retrace la carrière de Johnny Winter et "The 78 Project Movie" d'Alex Steyermark qui, sur les traces d'Alan Lomax, a traversé les Etats-Unis pour enregistrer une vingtaine de musiciens à l'aide d'un vieil enregistreur Presto des années 30 qui grave directement sur 78 tours.

JULIEN DEBORGHER

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS
PRÉSENTE

JOE BONAMASSA

EN CONCERT

L'ÉVÉNEMENT
GUITARE DE L'ANNÉE !

9 JUIN : **LILLE** - ZÉNITH
10 JUIN : **NANTES** - ZÉNITH
13 JUIN : **STRASBOURG** - ZÉNITH
18 JUIN : **BORDEAUX**
PATINOIRE MÉRIADECK
19 JUIN : **TOULOUSE** - ZÉNITH
23 JUIN : **MARSEILLE** - LE DÔME
24 JUIN : **NICE** - PALAIS NIKAIA

TÉLÉCHARGER UN TITRE
GRATUITEMENT SUR LE SITE DE JOE
HTTP://JBONAMASSA.COM/FRANCE

gérard drouot productions s.a. GUITAR PART ROCK&FOLK 20 minutes

Locations : gdp.fr, 0 892 392 192 (0.34€/min),
Fnac, Digitick.com et points de vente habituels

FUZZY VOX

ON TOUR

23-26 Avril : Printemps de Bourges
23 Avril : Beau bar
24 Avril : Place Saint Bonnet (Shake it Party)
26 Avril : BE
Et sur les scènes «Zic en ville»

29 Mai : Peniche cancale - Dijon
30 Mai : Toi Toi Le Zinc - Lyon
1er Juin : Brin de Zinc - Chambery
6 Juin : Black Sheep - Montpellier
12 Juin : Trabendo - Paris (w/ Flamin Groovies)
13 Juin : l'Appart - Reims
15 Juin : El Diablo - Lille
28 Juin : Linkert Attack Festival - Jars
23 Aout : Gutter Island Festival (DK)

Photo : Louise de Rodenas(c)

Premier album produit par
Pelle Gunnerfeldt (The Hives)

facebook.com/fuzzyvox

LO MAGAZINE ROCK&FOLK OUI FM

MARCHÉ AUX PUCES DE PARIS-SAINT-OUEN

MARCHÉ DAUPHINE

4e SALON DU DISQUE DES PUCES

23, 24 et 25 mai 2014
10 h 00-18 h 00

Photo : Marion Pitiot

Renseignements et réservations : +33 6 80 10 82 81 ou +33 6 82 02 86 92
Marché Dauphine 140, rue des Rosiers 93400 Saint-Ouen
Métro : Pte de Clignancourt (ligne 4) – Bus : 85

cdandlp.com ROCK&FOLK MARCHÉ DAUPHINE MUSIC Puces

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

AVRIL

★ 15 AVRIL

Dillon (Café de la Danse) ● **Giraffage** (Batofar) ● **HollySiz et Adanowsky** (Cigale) ● **Ina-Ich, Hyren et Vedett** (Divan du Monde) ● **Jamaica** (Boule Noire) ● **Lisa Leblanc** (Bataclan) ● **Patrice** (Trianon) ● **Pethrol** (International) ● **65daysofstatic et Thought Forms** (Maroquinerie)

★ 16 AVRIL

Architects (Maroquinerie) ● **Chris Garneau et Bent Van Looy** (Café de la Danse) ● **Jamaica** (Boule Noire) ● **Calvin Johnson** (Gaîté Lyrique) ● **Popstrangers** (Espace B) ● **Santafee, Victoria Lagrange et Seahorse Hunter** (Opa) ● **Wild Beasts** (Trabendo)

★ 17 AVRIL

The Adicts (Divan du Monde) ● **Rich Aucoin et Encore!** (Café de la Danse) ● **Circa Waves** (Truskel) ● **Chunk? No Captain Chunk! et Bury Tomorrow** (Petit Bain) ● **Corte M** (Réservoir) ● **Death & Vanilla, Saaad et Mayerling** (Flèche d'Or) ● **Freedom Call et Holy Cross** (Boule Noire) ● **Hogwash et Crossing The Rubicon** (Mécanique Ondulatoire) ● **Jabberwocky** (Maroquinerie) ● **Aidan Knight et Orouni** (Espace B) ● **Femi Kuti & Positive Force** (Cité de la Musique) ● **Les Rapetous** (Chope des Puces) ● **Schlauberg et Ropoporose** (Nouveau Casino) ● **We Will Meet Again, Octobre et The Ashes** (Opa)

★ 18 AVRIL

Foreigner (Bataclan) ● **Khaled** (Cigale) ● **Ladylike Lily** (Dame de Canton) ● **John Mayall** (New Morning) ● **Oy** (Point Ephémère) ● **Petit Duck, Van Gogh Superstar et His Majesty** (Bus Palladium) ● **Les Rapetous** (Chope des Puces) ● **Angie Stone et Lætitia Dana** (Trianon) ● **Waiting For The Royalties et Frank Chatona** (Opa) ● **Windhand, Elder, Inter Arma et Hull** (Glazart) ● **Jim Yamouridis** (Java)

★ 19 AVRIL

The Body, Necro Deathmort, Pombagira, Huata et Year Of No Light (Glazart) ● **Dead Ghosts** (Mécanique Ondulatoire) ● **Human Teorema, Chinoi et Cool Cool Cool** (Bus Palladium) ● **Khaled** (Bataclan) ● **Ziggy Marley** (Trianon) ● **Minimatic, The Captain et Typoboy** (Divan du Monde) ● **Quilt et Boogarins** (Espace B) ● **Sick Puppies et The Feud** (Batofar) ● **Sohn** (Nouveau Casino) ● **Teacup Monster et Simon Says** (Opa) ● **Terra Tenebrosa, The Old Wind, Kongh et Coilguns** (Maroquinerie) ● **WhoMadeWho et Sekuoia** (Trabendo)

★ 20 AVRIL

Dark Buddha Rising, The Socks, Gonga, Mr Peter Hayden et The Earls Of Mars (Glazart) ● **Heidi** (Java) ● **Listener** (Espace B) ● **Hint et Cabaret Contemporain** (Machine du Moulin Rouge)

★ 21 AVRIL

Hopsin et Hoppa (Maroquinerie) ● **Laura Stevenson & the Cans et Pauline Drand** (Espace B)

★ 22 AVRIL

Astonvilla (Alhambra) ● **Kaiser Chiefs** (Flèche d'Or, *complet*) ● **Miossec** (Cigale) ● **Rüfüs** (Nouveau Casino) ● **This Is Avalanche** (Espace B) ● **Traams** (Point Ephémère) ● **Trollfest, Finsterforst et Cryptic Forest** (Glazart) ● **Virginia Wing et Occult Hand** (Espace B)

★ 23 AVRIL

Alpes, Balinger et 1984 (Divan du Monde) ● **Jello Biafra & The Guantanamo School Of Medecine** (104) ● **Charlie et Awa Ly** (3 Baudets) ● **Congopunq** (Nouvau Casino) ● **Victor Démé et Debademba** (Cité de la Musique) ● **Alexy Golonka et Some Smoking Guys** (Opa) ● **Philippe Lenzini And The In Deep Band** (Point Ephémère) ● **Moddi, Sivu et The Mispers** (Flèche d'Or) ● **Painted Palms et Benjamin Fincher** (Espace B) ● **Sonata Arctica** (Bataclan)

★ 24 AVRIL

The Breeze (Nouveau Casino) ● **Chelsea Grin, The Browning, More Than A Thousand et Silent Screams** (Glazart) ● **Divanoïd, Amarillo et Team Building Exercice** (Opa) ● **Drenge** (Maroquinerie) ● **JackDupon** (Mécanique Ondulatoire) ● **Norma Jean, Liferuiner, Night Verses et Branson Hollis** (Divan du Monde) ● **Klangkarussell** (Cigale) ● **Marissa Nadler** (Point Ephémère) ● **Soft Metals** (Batofar) ● **Umberto, Nerve City et Medication** (Espace B) ● **Walk Off The Earth** (Trianon, *complet*) ● **Nicole Willis & The Soul Investigators** (New Morning)

★ 25 AVRIL

Diane Cluck et Sofia Bolt (Espace B) ● **Augustines** (Café de la Danse) ● **Indian, Cult Of Occult et Diesel King** (Glazart) ● **King Khan & The Shrines** (Maroquinerie) ● **Kyary Pamyu Pamyu** (Bataclan) ● **Misteur Valaire** (Pan Piper) ● **Oiseaux Tempêtes, Totorro et True Widow** (Point Ephémère) ● **Mélissa Laveaux** (Carreau du Temple) ● **Plaisir Vallée et Tworockafellas** (Opa) ● **Rufus Wainwright** (Gaîté Lyrique) ● **Scott Stapp** (Flèche d'Or) ● **Within Temptation** (Zénith)

★ 26 AVRIL

The CNK, Soror Dolorosa et Herrschaft (Petit Bain) ● **Kitchen's Graffitis et Rouge Kiwi** (Opa) ● **Labyrinth Ear et Island Khizi** (Espace B) ● **Pentatonix** (Bataclan, *complet*) ● **Stu Larsen** (Flèche d'Or) ● **Tiger Bell et The Pack AD** (Point Ephémère) ● **Vandenberg's Moonkings** (Divan du Monde) ● **The Veils** (Café de la Danse) ● **Justin Timberlake** (Stade de France) ● **The Wise Dude's Revolver** (Bus Palladium) ● **Les Yeux d'la Tête** (Maroquinerie)

★ 27 AVRIL

I Declare War, Martyr Defiled, Boris The Blade et My Autumn (Orchidée du Cheval Blanc)

★ 28 AVRIL

Barcella (Pan Piper) ● **Be Forest et Dead Sea** (Espace B) ● **Blitz The Ambassador** (Maroquinerie) ● **Despised Icon, As They Burn, Brutality Will Prevail et Cerebral Bore** (Divan du Monde) ● **Metronomy** (Zénith) ● **Tedeschi Trucks Band et Jonny Lang** (Olympia) ● **Sleepy Sun** (Point Ephémère)

★ 29 AVRIL

All, Burning Heads et Bodyjar (Glazart) ● **Ava Luna** (Espace B) ● **Bigflo & Oli** (Boule Noire) ● **Big Sugar** (Divan du Monde) ● **Irina Björklund** (Zèbre de Belleville) ● **Glass Animals et Gruff Rhys** (Nouveau Casino) ● **Lisa And the Lips** (Maroquinerie) ● **The Lords Of Altamont** (Trabendo) ● **Winston McAnuff & Fixi** (Cigale) ● **Plaza Francia (Catherine Ringer/ Müller & Makaroff)** (Folies Bergère) ● **Russian Red et Highasakite** (Café de la Danse) ● **Bo Saris et Jungle By Night** (Flèche d'Or)

★ 30 AVRIL

Brns (Point Ephémère) ● **Celeste, Comity et Revok** (Boule Noire) ● **The Drops** (New Morning) ● **Chet Faker, San Firmin et East India Youth** (Maroquinerie) ● **Halestorm, Dayshell et The Smoking Hearts** (Trabendo) ● **Montcalm, 26 $ In My Hand et Le Duc** (Opa) ● **Ndidi** (Divan du Monde) ● **Neon Trees** (Flèche d'Or) ● **The Strypes** (Gaîté Lyrique)

MAI

★ 1er MAI

Balladur (Nouveau Casino) ● **Barzin** (Espace B)

★ 2 MAI

Aïtone et Canyon Cosmos (Bus Palladium) ● **The Crookes, Patterns et Amatorski** (Flèche d'Or) ● **Doomriders, Beastmilk et Herder** (Glazart) ● **Giobia** (Mécanique Ondulatoire) ● **Till We Drop, We Fall As One et Tahoe** (Orchidée du Cheval Blanc)

★ 3 MAI

Boys In Lilies, Velvet Elefant et Vesper (Divan du Monde) ● **Eagle Twin, Dragged Into Sunlight et Valve** (Glazart) ● **Gramatik** (Olympia) ● **Les Lapins Superstars et Les Frères Zeugma** (New Morning) ● **Velvet Elefant, Boy In Lilies et Vesper** (Divan du Monde)

★ 4 MAI

Atomic Suplex (Mécanique Ondulatoire) ● **Cabaret Contemporain** (Bellevilloise) ● **Jace Everett** (Divan du Monde) ● **Fabulous Disaster et Trash Candy** (Batofar) ● **Panic! At The Disco** (Trianon) ● **Savage, Black Rose, Barrakuda et The Glimmers** (Klub) ● **Vildhjarta, Promethee et Make Me A Donut** (Orchidée du Cheval Blanc)

★ 5 MAI

Damon Albarn (Alhambra, *complet*) ● **Liz Green** (Flèche d'Or) ● **Korn** (Zénith) ● **Hawthorne Height** (Batofar) ● **Monty Picon et Les Robertes** (péniche Anako) ● **Paolo Nutini** (Trianon, *complet*) ● **Pestilence, Seth et Ancient Ascendant** (Glazart) ● **Schoolboy Q** (Bataclan)

★ 6 MAI

AuDen (Café de la Danse) ● **Cats On Trees** (Cigale) ● **The Chameleons** (Maroquinerie) ● **CharlElie** (Gaîté Lyrique) ● **Echo And The Bunnymen** (Alhambra) ● **Ezza** (Studio de l'Ermitage) ● **The Flower Kings et Daniel Gildenlow & Friends** (Trabendo) ● **GiédRé** (Scène du Canal) ● **Sharon Jones & The Dap Kings** (Olympia) ● **Jungle et Ruby Cube** (Nouveau Casino) ● **Lykke Li** (Trianon) ● **Kellis** (Gaîté Lyrique) ● **Mighty Oaks** (Point Ephémère) ● **Schoolboy Q** (Bataclan) ● **Shearwater** (Flèche d'Or)

★ 7 MAI

Blood Ceremony et Spiders (Batofar) ● **John Butler Trio et Brett Dennen** (Trianon, *complet*) ● **Eyes Of Verona, Home Most Days et The Chasers** (Boule Noire) ● **Holy Two** (Gaîté Lyrique) ● **Phantogram** (Maroquinerie) ● **Richard Pinhas & Friends** (Divan du Monde) ● **Martha Reeves & the Vandellas** (New Morning) ● **Scott & Charlene's Weeding et French Leisure** (Espace B) ● **Sam Smith** (Trabendo) ● **Tokimonsta, Soulist et Fakear** (Glazart) ● **Verdun, Cowards et Morse** (Mécanique Ondulatoire)

★ 8 MAI

The Ersatz, Psyclon Nine et Death Valley High (Divan du Monde) ● **Jeremiah Joe** (Batofar)

★ 9 MAI

Cult Of Luna, Peter Hook et God Seed (Trabendo) ● **Lebanon Hanover** (Espace B) ● **Andy McKee** (Maroquinerie) ● **Sasquatch, The Ultra Electric Mega Galactic et Satan's Satyrs** (Glazart) ● **Taake, Slegest et Æternus** (Divan du Monde) ● **Venera 4, Circe Deslandes et Crabs** (Bus Palladium)

★ 10 MAI

Charlie And The Soap Opera, Tiwayo et Roman Electric Band (Bus Palladium) ● **Limousine** (Maroquinerie) ● **Nadau** (Olympia) ● **Ol Kainry & Dany Dan** (Nouveau Casino) ● **Ratking** (Point Ephémère)

★ 11 MAI

New Kids On The Block (Olympia)

★ 12 MAI

Future Islands, Ed Schrader's Music Beat et Kristian Harting (Trabendo) ● **Kelis** (Gaîté Lyrique) ● **Lake Street Dive** (New Morning) ● **Moda** (Olympia) ● **Eli Paperboy Reed** (Divan du Monde)

★ 13 MAI

Badbadnotgood (Point Ephémère) ● **Birth Of Joy, Paus et Joycut** (Maroquinerie) ● **Cherub** (Nouveau Casino) ● **La Dispute** (Flèche d'Or) ● **Fauve** (Bataclan) ● **Xiu Xiu et Strasbourg** (Petit Bain) ● **Yellow Ostrich** (Espace B) ● **Yes** (Grand Rex) ● **Yucca Velux** (3 Baudets)

★ 14 MAI

Arc Iris (3 Baudets) ● **Black Uhuru et Vanupié** (Cabaret Sauvage) ● **Eldorado et Rodney Branigan** (New Morning) ● **Eléphant** (Cigale) ● **Fauve** (Bataclan) ● **FM Belfast** (Café de la Danse) ● **Morten Harket** (Olympia) ● **Quimby** (Flèche d'Or) ● **Soviet Suprem** (Maroquinerie) ● **The Temperance Movement** (Nouveau Casino) ● **Wax Tailor & The Phonovisions Symphonic Orchestra** (Folies Bergère)

★ 15 MAI

Blankass (Café de la Danse) ● **The Buttshakers** (Point Ephémère) ● **The Datsuns et First Day** (Bus Palladium) ● **George Ezra** (Boule Noire) ● **Fauve** (Bataclan) ● **Robert Francis & the Night Tide** (Nouveau Casino) ● **Steve Hackett** (Olympia) ● **Katatonia et Messenger** (Divan du Monde) ● **Pigalle** (Trianon) ● **Wax Tailor & the Phonovisions Symphonic Orchestra** (Folies Bergère)

★ 16 MAI

Batlik (Café de la Danse) ● **Bertrand Burgalat & AS Dragon et Ricky Hollywood** (3 Baudets) ● **Mac DeMarco et Tonstartssbandht** (Trabendo) ● **Eyedress** (Espace B) ● **Fancy, 2012 et Taïni & Strongs** (Bus Palladium) ● **Fauve** (Bataclan) ● **Juliette Gréco** (Olympia) ● **Ika, Joy Wild et Nicom** (Divan du Monde) ● **Jethro Tull's Martin Barre** feat **Pat O'May** (New Morning) ● **Lisa Stansfield** (Trianon) ● **Rubin Steiner et Zombie Zombie** (auditorium du Louvre) ● **Caetano Veloso** (Grand Rex) ● **We Have Band** (Nouveau Casino)

PREVISIONS PARIS

Ben & Ellen Harper : 17 au 19/5 (Folies Bergère, *complets*), **The Robert Cray Band :** 21/5 (Cigale), **Brian Jonestown Massacre :** 21/5 (Bataclan), **The Nits :** 21/5 (Café de la Danse), **Rodrigo y Gabriela :** 22/5 (Zénith), **Tangerine Dream :** 22/5 (Trianon), **Manic Street Preachers :** 23/5 (Bataclan), **Black Lips :** 26/5 (Nouveau Casino), **FFF :** 26/5 (Cigale, *complet*), **The Jon Spencer Blues Explosion :** 26/5 (Machine du Moulin Rouge), **Jeff Beck :** 27/5 (Folies Bergère), **Crocodiles :** 27/5 (Point Ephémère), **Dr John :** 28/5 (Trianon), **Nine Inch Nails :** 29/5 (Zénith, *complet*), **Cat Power :** 31/5 (Orangerie du parc de Bagatelle), **Détroit :** 1er au 6/6 (Cigale, sauf 3, *complets*), **Arcade Fire :** 3 et 4/6 (Zénith, *complets*), **Earth, Wind & Fire Experience :** 4/6 (Folies Bergère), **Shaka Ponk :** 5 au 7/6 (Zénith, 6 *complet*), **Kool & the Gang :** 6/6 (Grand Rex), **Graham Parker :** 12/6 (Cigale), **The Rolling Stones :** 13/6 (Stade de France), **Roger Hodgson :** 22/6 (Olympia), **Robert Plant :** 22/6 (Bataclan), **Joe Satriani :** 23/6 (Olympia), **Chicago :** 26/6 (Olympia), **Buddy Guy :** 3/7 (Olympia), **Limp Bizkit :** 3/7 (Bataclan), **Suicide :** 8/7 (Gaîté Lyrique), **John Butler Trio :** 10/7, Paris (Olympia), **Elvis Costello :** 20/10 (Olympia), **Elton John :** 19/11 (Bercy), **Marianne Faithfull :** 20/11 (Olympia)

Province

AVRIL

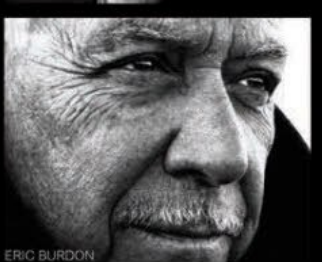
Alborosie : 16, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik, avec The Banyans) • 17, Lille (Aéronef, avec The Banyans) • 18, Caen (Cargo, avec 220 Sound System) • 19, Chemillé (théâtre Foirail) • 20, Cognac (West Rock, avec The Banyans) • 22, Marseille (Moulin) • 23, Ramonville (Bikini, avec The Banyans) • 24, Lyon (Transbordeur, avec The Banyans et Wailing Trees) • 25, Bourges (W) • 26, Lorient (Lann Sevelin) • 30, Cenon (Rocher de Palmer) ● **All Dogmas We Hate :** 26, Marseille (Dan Racing) ● **Amenra et Oathbreaker :** 15, Toulouse (Dynamo) ● **Apolline :** 18, Romorantin-Lanthenay (Pyramide) ● **Aqme :** 26, Bartenheim (Caf'Conc) ● **Aron'C :** 16, Grasse (maison d'arrêt) • 18, Brignoles (médiathèque) ● **As De Trèfle :** 17, Nantes (Ferrailleur) • 24, Brest (parking fac de droit, avec Tagada Jones) ● **Astonvilla :** 26, Marseille (Poste à Galène) ● **Natacha Atlas :** 19, Auxerre (Silex) ● **Band Of Skulls :** 18, Luxembourg (L, Den Atelier) ● **Belmondos :** 22, Le Sancerre (Bourges) ● **Biga Ranx :** 24, Montpellier (Rockstore, avec Filentre) • 25, Bourges (W) ● **Black Uhuru :** 24, Le Mans (Oasis) • 27, Creil (Grange à Musique) ● **Blues Pills :** 16, Mulhouse (Noumatrouff, avec Zodiac) • 17, Chambéry (Brin de Zinc) • 18, Oullins (Clacson) ● **Boulevard Des Airs :** 24, Brest (Quai Ouest) ● **Breton :** 18, St-Etienne (Fil, avec Kadebostany, Jabberwocky et L'Entourloop) • 19, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik) • 20, Magny-le-Hongre (File 7) • 22, Amiens (Lune des Pirates, avec Pethrol) • 23, Biarritz (Atabal) • 24, Bordeaux (Rock School Barbey) • 25, Nantes (Stéréolux) • 26, Bourges (W) ● **Bumpkin Island :** 20, Noyal ● **Bertrand Burgalat :** 17, Alençon (Luciole) ● **The Butcher's Rodeo :** 25, Valence (Oasis) • 26, Nice (Volume) ● **Cascadeur :** 18, Rennes (Cabaret Botanique, avec Emilie Simon et Jérôme Rouger) • 23, Bourges (auditorium du conservatoire) ● **Catfish :** 19, Troyes (chapelle Ardence) ● **Cats On Trees :** 23, Bourges (palais d'Auron) • 25, Rennes (Antipode, avec Lidwine) ● **Chapel Hill :** 19, Salives (Abreuvoir) • 25, Erstein (médiathèque) ● **Chicaloyoh et High Wolf :** 21, Metz (7/7) • 23, Strasbourg (hall des Chars, avec Miss Corée) • 25, Lausanne (CH, le Bourg, avec The Jimi Penthouse) • 26, Clermont-Ferrand (Hôtel des Vils) ● **Christine And The Queens :** 18, Rennes (Cabaret Botanique) • 23, Bourges (auditorium du conservatoire) ● **Benjamin Clementine :** 18, Charleroi (B, Eden) • 19, Brugge (B, Cactus Club) • 25, Bourges (palais Jacques-Cœur) • 29, Nantes (Stéréolux) • 30, Rouen (106) ● **Cobra :** 18, Morlaix (parc expo) • 19, Nantes (Lieu Unique) • 20, Poitiers (Confort Moderne, avec Salut C'Est Cool) ● **Jo Dahan, Temset et Varela :** 26, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Danakil :** 19, Bourg-lès-Valence (théâtre le Rhône) • 24, Liège (B, Caserne Fonck) • 25, Bourges (W) • 26, Lorient (Lann Sevelin) ● **Darkness Falls, Rangleklods et Linkoban :** 19, Nantes (Stéréolux) ● **Dead Side :** 18, Barjac (Kaboin) • 20, Chambéry (Brin de Zinc) • 26, Marseille (Dan Racing) ● **Détroit (Bertrand Cantat/Pascal Humbert) :** 23, Dijon (Vapeur, *complet*) • 24, Bourges (W) ● **Dirty Deep et The Blues Against Youth :** 18, Colmar (Sport's Café) ● **Doctor Flake :** 19, Parthenay (Diff'Art) • 29, Bordeaux (I.Boat) ● **Doro :** 15, Montauban (Rio Grande) ● **E-Force, Grazed, Syrinx et Zoldier Noiz :** 20, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Excitements :** 17, Toulouse (Dynamo, avec Kalakuta Selectors) • 18, Castres (Bolegason, avec The Soul Papaz) • 19, Montauban (Rio Grande, avec Watusi) ● **Executer et Nuclear Whisper :** 30, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Fat Supper :** 16, Rennes (1998, avec Lady Jane) • 19, St-Pierre-des-Corps (Rexy, avec La Terre Tremble!!!) ● **François & The Atlas Mountains :** 16, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) • 17, Rouen (106) • 18, Rennes (Antipode, avec AuDen) • 19, St-Avé (Echonova) ● **Freedom Call :** 16, Lyon (Marché Gare) • 18, Colmar (Grillen) • 19, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette, *complet*) ● **GiedRé :** 16, Lille (Splendid) • 18, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● **Gill'Us :** 15, Strasbourg (Laiterie) • 23, Bordeaux (Fiacre) • 24, Bordeaux (Kalimoutcho) ● **Girls In Hawaii :** 22, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) • 23, Poitiers (Confort Moderne) ● 24, Bourges (W) • 25, St-Avé (Echonova) • 26, Brest (Cabaret Vauban) ● **Glop Compagnie :** 18, Caussade (La Pena) ● **Go! Zilla, The Sonics et The Jackets :** 26, Colmar (Grillen) ● **Haken :** 17, Verviers (B, Spirit Of 66) ● **Hammercult et Napalm Death :** 15, Lyon (CCO) • 16, Toulouse (Métronum) • 17, Angoulême (Nef) ● **Hangar :** 26, Cap Ferret (Sail Fish) ● **Jacques Higelin :** 19, Dôle (Commanderie) • 22, Grenoble (Summum) ● **High Tone :** 19, Sedan (MJC Calonne) ● **HollySiz :** 17, Toulouse (Connexion Live, avec La Yegros) • 18, Cognac (West Rock) • 19, Nantes (Ferrailleur) • 25, Bourges (22 d'Auron) ● **In Arkadia :** 18, Clermont-Ferrand (Le Sprint Bar) • 19, Chaulnes (centre socioculturel) • 26, Toulouse (Saint des Seins) ● **Irie Revoltes :** 18, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik) ● **Anthony Joseph :** 16, Amiens (Lune des Pirates) • 17, Rennes (Ubu) • 18, Bruxelles (B, Rotonde) ● **Joseph d'Anvers :** 19, Dunkerque (salle des fêtes) ● **Salif Keita :** 15, Haguenau (Relais Culturel) ● **King Khan & The Shrines :** 15, Joué-lès-Tours (Temps Machine, avec Cheveu) • 16, Lille (Aéronef) ● **Femi Kuti & Positive Force :** 15, Nancy (Autre Canal) • 18, Limoges (CCM J.Lennon) ● **Lisa And The Lips :** 17, Biarritz (Atabal) • 18, Toulouse (Connexion Live) • 19, Bordeaux (Bootleg) • 20, Lyon (Ayers Rock Boat) • 25, Taulignan (maison culturelle) • 26, La Rochelle (Sirène, avec Nicole Willis & The Soul Investigators) • 27, Brest (Cabaret Vauban) • 30, Honfleur (Batolune) ● **The Lords Of Altamont :** 15, Marseille (Poste à Galène) • 30, Rennes (Ubu) ● **Manau :** 24, Bonchamp-lès-Laval (Angenoises) • 25, Dieppe (casino) • 26, Le Mans (palais des congrès) ● **Marvin et Hint :** 17, Blois (Châto Do) ● **Mauresca Fracas Dub :** 30, Montpellier (Rockstore) ● **John Mayall :** 17, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● **Winston McAnuff & Fixi :** 16, Angers (Chabada) • 17, Canteleu (espace F.Mitterrand) • 19, Cergy (Observatoire) • 25, Bourges (W) • 30, Limoges (CCM J.Lennon) ● **Merzhin :** 24, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) ● **Metronomy et Petit Fantôme :** 25, Toulouse (Zénith) • 26, Nantes (Zénith) • 29, Lille (Aéronef) • 30, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) ● **Mikhael Paskalev et Anna Calvi :** 24, Nantes (Stéréolux) ● **Ron Moor :** 19, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) • 25, Cholet (Bar'Ouf) ● **Murkage :** 24, Bourges (22 d'Auron) • 25, Magny-le-Hongre (File 7, avec D-Bangerz) ● **Nadamas :** 19, Auxonne (Lez'Artempo) ● **The Outcasts, Deadline et Shoot The Dogs :** 19, Décines (Warmaudio) ● **Owlle :** 24, Lyon (Ninkasi) ● **The Pack AD :** 27, Lille (Péniche) • 30, Montbéliard (Atelier des Môles, avec Eddie And The Hot Rods) ● **Pigalle :** 18, Montluçon (Guingois) • 19, Romans-

HARLEY-DAVIDSON EURO FESTIVAL

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

Présente

LOUIS BERTIGNAC


ERIC BURDON

BONNIE TYLER

Vendredi 9 mai 2014 à 21h00

BONNIE TYLER

LOUIS BERTIGNAC

Samedi 10 mai 2014 à 22h30

ERIC BURDON AND THE ANIMALS

Camping Les Prairies de la Mer
RN 98 St Pont des Murs
83310 Grimaud

Billetterie sur place

sur-Isère (cité de la musique)
● **Plastiscines et The Wendy Darlings :** 18, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Plaza Francia (Catherine Ringer/ Müller & Makaroff) :** 15, Caen (Cargo) ● 16, Rennes (Cabaret Botanique, avec Ivy) ● 18, Crans-Montana (CH, Moon) ● 19, Nîmes (Paloma) ● 23 au 25, Bourges (théâtre J.Cœur) ● 30, Nantes (Stéréolux) ● **Plutonium Baby et Les Rivals :** 19, Valence (Mistral Palace) ● **Puggy :** 25, Voiron (Grand Angle) ● 26, Amnéville (Seven Casino) ● **Punish Yourself et Sisilarsen :** 25, Brest (Cabaret Vauban) ● 30, Cognac (West Rock) ● **Rocky :** 19, St-Avé (Echonova) ● 29, Riorges (Grand Marais) ● **Gaëtan Roussel :** 18, Alençon (Luciole) ● 19, Chemillé (théâtre Foirail) ● **Royal Bedoune Blues Band et La Rue Des Pavots :** 25, Montauban (Rio Grande) ● **S-Crew :** 18, Morlaix (parc de Langolvas) ● 22, Bourges (22 d'Auron) ● 25, Castres (Bolegason, avec Grosso Modo) ● **SNFU et Ultra Bide :** 28, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Scarecrow :** 18, Bordeaux (I.Boat) ● 19, Pont-Audemer (Eclat) ● 26, Châteauneuf-de-Gadagne (Akwaba) ● **Shaka Ponk :** 16, Zürich (CH, Komplex 457) ● 23, Bourges (W) ● 31, Lille (Zénith) ● **Shiko Shiko et Pankstars :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Sidilarsen :** 25, Brest (Vauban) ● 26, Nantes (Ferrailleur) ● 30, Cognac (West Rock) ● **Six Feet Under, Vredehammer et Rain Shatter :** 19, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) ● 24, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Skip The Use :** 22, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● 23, Bourges (W, avec Shaka Ponk, Biffy Clyro et Drenge) ● **Sleepmakeswaves et Jolakottur :** 24, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Soan :** 16, St-Germain (Comédie) ● 17, Reims (théâtre) ● 18, Les Mazures (Vieilles Forges) ● **Soviet Supreme, Misteur Valaire, Feu! Chatterton, Fred Tousch et Maître Fendard :** 19, Rennes (Cabaret Botanique) ● **The Spazzys, Untidy Execution et Hayden :** 29, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Stranglers :** 19, Lille (Splendid) ● **The Strypes :** 22, Bruxelles (B, Rotonde) ● 23, Tourcoing (Grand Mix) ● 24, Bourges (22 d'Auron) ● 27, Lyon (Marché Gare) ● 29, Nantes (Stéréolux, avec The Marginals) ● **Stuck In The Sound et Two Bunnies In Love :** 15, Metz (Trinitaires, avec The Napoleons) ● 23, Lyon (Ninkasi, avec Holy Two) ● **Symbiz :** 17, Bordeaux (Rock School Barbey) ● 19, Nancy (Autre Canal, avec Set & Match, Billie Brelock et Jonwayne) ● **Tagada Jones :** 19, Dunkerque (4 Ecluses) ● 25, Bartenheim (Caf' Conc' des Trois Frontières) ● 26, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette, avec Averysadstory) ● **Tiger Bell :** 18, Montbéliard (Atelier des Mômes) ● 19, Bourgoin-Jallieu (Abattoirs, avec Jello Biafra) ● 20, Berne (CH, Isc Club) ● 22, Valence (Mistral Palace, avec Décibelles) ● 23, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Eightfist et Redshot) ● 25, Lyon (Ninkasi) ● **Tiken Jah Fakoly :** 26, Lorient (parc expo) ● 29, Guyancourt (Batterie) ● 29, Aulnay-sous-Bois (Cap) ● 30, Cergy (Observatoire) ● **Tinariwen :** 29, Créteil (maison des arts) ● **Von Pariahs :** 23, Joué-lès-Tours (Temps Machine, avec Dick Voodoo) ● 24, Bourges (22 d'Auron) ● **Sarah W Papsun :** 19, Morlaix (parc de Langolvas) ● 25, St-Lô (Normandy, avec The Lanskies) ● 26, Bourges (W) ● **We Were Evergreen et Metronomy :** 15, Lausanne (CH, D Club) ● **Emily Jane White :** 15, Romans-sur-Isère (cité de la musique) ● 16, Limoges (Fourmi) ● **Nicole Willis & The Soul Investigators :** 23, Lille (Aéronef, avec Sandra) ● 25, Reims (Cartonnerie) ● 26, La Rochelle (Sirène, avec Lisa And The Lips) ● **Charlie Winston, Imperial Quartet et DJ Leyan :** 16, Lyon (Subsistances) ● **XSLF, Stalingrad et Dot Dash! :** 10, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Jim Yamouridis :** 25, Issoire (Fabrik) ● **Yodelice :** 16, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● 18, St-Lô (Normandy) ● 19, St-Brieuc (Citrouille) ● 23, Bourges (palais d'Auron) ● 25, Agen (Florida) ●

MAI

All Dogmas We Hate : 3, Marseille (Local) ● **Apolline :** 10, Molineuf (plein air) ● **Aqme :** 10, Lyon (Kraspek Myzik) ● **As De Trèfle :** 2, Limoges (Fourmi) ● 3, St-Denis-de-Pile (Accordeur) ● **Ben & Ellen Harper :** 1er, Bruxelles (B, cirque royal) ● 6, Genève (CH, théâtre du Léman, *complet*) ● 7, Lucerne (CH, Kkl) ● 15, Grenoble (Summum) ● **Black Uhuru :** 2, Brasparts (ferme de Gwermandour) ● 3, La Rochelle (Sirène) ● 5, Toulouse (Metronum) ● 6, Montpellier (Rockstore) ● 7, La Valette-du-Var (Vox, avec Ras Iqulah) ● 11, Tinqueux (K) ● 13, Lyon (Ninkasi) ● 15, Strasbourg (Laiterie, avec Gil'Us) ● 16, Fontaine (Source, avec Patko) ● **John Butler Trio et Brett Dennen :** 6, Louvain (B, Het Depot, *complet*) ● 9, Lille (Aéronef, *complet*) ● 10, Strasbourg (Laiterie, *complet*) ● **Commander Keen et Appaloosa :** 9, Mulhouse (Mer Rouge) ● **Congopunq et Funktrauma :** 7, Niort (Camji) ● **Cult Of Luna et God Seed :** 6, Strasbourg (Laiterie) ● 7, Luxembourg (L, Den Atelier) ● **Jo Dahan :** 9, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette) ● 10, Montbéliard (Atelier des Mômes) ● 16, Douarnenez (MJC) ● **The Datsuns :** 13, Rouen (106) ● 16, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon, avec His Electronic Blue Voice) ● **Doctor Flake :** 6, Bordeaux (I.Boat) ● **François & the Atlas Mountains :** 15, Strasbourg (Laiterie, avec Oh! Tiger Mountain) ● 16, Yverdon-les-Bains (CH, Amalgame Music Club) ● **Glop Compagnie :** 14, St-Servais (Stréjou Bar) ● 16, Concarneau (V and B) ● **Gush :** 2, Sannois (EMB, avec We Are Match) ● 7, Strasbourg (Laiterie) ● **I Me Mine :** 16, Talence (plein air) ● **In Arkadia :** 9, Neufchâteaux (Trait d'Union) ● 10, Matignicourt (château de Goncourt) ● 16, Ciney (B, MJC) ● **Kellis :** 15, Thonex (CH, salle des fêtes) ● **The Legendary Tigerman :** 6, Strasbourg (Laiterie) ● 11, Audincourt (Moloco, avec Mell) ● **Little Bob Blues Bastards :** 16, Arnières-sur-Iton (salle des fêtes) ● **Manau :** 16, Tinqueux (K) ● **Marvin :** 15, Toulouse (Dynamo) ● **Merzhin :** 3, Maison-du-Bois-Lièvremont (chapiteau) ● **Milky Chance et Birth Of Joy :** 12, Tourcoing (Grand Mix, avec Natas Loves You) ● 14, Dijon (Vapeur) ● 15, Lyon (Transbordeur, avec Larry Gus) ● 16, Nancy (Autre Canal, avec Larry Gus) ● **Miossec :** 6, Martigues (théâtre des Salins) ● 15, Blois (Halle aux Grains) ● **Natas Loves You :** 6, Angers (Chabada) ● 7, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 9, Bordeaux (I.Boat) ● 12, Tourcoing (Grand Mix, avec Milky Chance et Birth Of Joy) ● 15, Magny-le-Hongre (Flie 7, avec Bombay Show Pig et Casual Sex) ● 16, Sannois (EMB, avec Bombay Show Pig et Casual Sex) ● **Nosfell :** 4, Chelles (CuiZines) ● 14, Strasbourg (Laiterie, avec Coming Soon) ● 16, Aulnay-sous-Bois (Cap) ● **Oh! Tiger Mountain :** 15, Strasbourg (Laiterie) ● 16, Lille (salle des fêtes de Fives) ● **Operadyse et Hecate Enthronod :** 15, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Pack AD :** 1er, Besançon (Passagers du Zinc) ● **Paus :** 11, La Rochelle (Sirène) ● **Plaza Francia (Catherine Ringer/ Müller & Makaroff) :** 2, Thonex (CH, salle des fêtes) ● 3, Zürich (CH, Kaufleuten) ● 7, Monaco (Opéra Garnier) ● 13, Lille (théâtre Sébastopol) ● 15, Nantes (Stéréolux) ● 16, Brest (Carène) ● **Pontiak :** 9, Lille (Malterie) ● 10, Reims (Appart Café) ● 11, Besançon (Passagers du Zinc) ● **Radio Moscow :** 16, Bordeaux (Bootleg) ● **Gaëtan Roussel :** 2, Incourt (B, Opprebais) ● 3, Le Creusot (halle des sports) ● 10, Gray (halle Sauzay) ● **S-Crew :** 7, Reims (Cartonnerie) ● **Scarecrow :** 8, Rennes (campus Beaulieu) ● 16, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am, avec Boney Fields & the Bone's Project) ● **Schoolboy Q :** 4, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) ● 7, Strasbourg (Laiterie, avec Isaiah Rashad) ● 10, Lausanne (CH, Docks) ● 12, Lyon (Transbordeur, avec Isaiah Rashad) ● **Soan :** 8, Riom (Puce à l'Oreille) ● 9, Gray (halle Sauzay) ● **Camilla Sparkasss :** 5, Bruxelles (B, DNA) ● 6, Strasbourg (Mamcs) ● 7, Belfort (Poudrière) ● 16, Genève (CH, Gravière) ● **Strange Enquête et Karpatt :** 15, Bobigny (Canal 93) ● **Stroys :** 16, Castres (Bolegason) ● **Taake, Slegest & Æternus :** 8, Nantes (Ferrailleur) ● **Wax Tailor & the Phonovisions Symphonic Orchestra :** 9 et 10, Lille (théâtre Sébastopol, *9 complet*) ● 11, Nantes (cité des congrès) ● 13, Montpellier (Opéra Berlioz, *complet*) ● **Terror, Deez Nuts**

et Nasty : 3, Romans-sur-Isère (cité de la musique) • 5, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Broken Teeth) • 8, Toulouse (Dynamo) • 9, Angoulême (Nef) • 10, St-Brieuc (Citrouille) • 11, Besançon (Rodia) ● **Washington Dead Cats :** 2, Strasbourg (Molodoï) • 3, Montreuil (CNT) • 16, Nîmes (Paloma) ● **WhoMadeWho :** 16, Bordeaux (I.Boat) ● **Nicole Willis & The Soul Investigators :** 2, Concarneau (Cac) • 3, Laval (6par4)

Festivals

■ **Impetus :** 17 au 20/4, Audincourt et Belfort (Moloco et Poudrière, avec – le **17** : Jello Biafra, We Insist! et GSM (A) – le **19** : Secret Chiefs 3, Hint, Gregaldur et Olten (A) – le **20** : Amera, Hessian, Treha Sektori et Oathbreaker (B)) www.impetusfestival.com

■ **Chaulnes Metal Fest :** 18 et 19/4, Chaulmes (centre socioculturel, avec – le **18** : Tank, Primal Age, Abinaya et M:PireEvil – le **19** : Gunblast, Gang, Altered Beast, Heboidophrenie, The Walking Dead Orchestra, In Arkadia, Protector, Gorod et Napalm Death) www.chaulmesmetalfest.fr

■ **D Viation :** 18 et 19/4, Albertville (salle de la Pierre du Roy, avec – le **18** : Incry, From Azylum, CFFT et Uncolored Wishes – le **19** : Les Ramoneurs de Menhirs, Rafic Jam, Parabellum et Fastened Furious) www.artiste-compagnie.com

■ **Stone Rising :** 18 et 19/4, Oullins (Clacson, avec – le **18** : Blues Pills, Domadora, Dätcha Mandala et The Squared Circles – le **19** : Radio Moscow, Brutus, The Socks, Aqua Nebula Osciollator et Horta) www.stonerisingfestival.com

■ **Zzze Festival :** 18 et 19/4, Felleries (salle des fêtes, avec – le **18** : Mascarade, Madben, Vertigo, Music Machine et Guns 2 Roses – le **19** : Beerking, Anefly, Yellö, Overeden, The Honeystairs, June Bug, Madben, Diego et Talker)

■ **Les Z'Eclectiques Collection Printemps :** 19/4, Chemillé (théâtre Foiral, avec Gaëtan Roussel, Alborosie, Moriarty, Mr Oizo, Aufgang et Acid Arab) www.leszeclectiques.com

■ **Printemps de Bourges :** 22 au 27/4, Bourges (divers lieux, avec – le **22** : Stromae, Florent Marchet, S-Crew, Deen Burbigo, Bigflo et Oli, 3010 et Georgio – le **23** : Cascadeur, Anna Calvi, Christine And The Queens, Shaka Ponk, Skip The Use, Biffy Clyro, Drenge, Plaza Francia (Catherine Ringer/ Müller & Makaroff), Frank Monnet, Yodelice, Cats On The Trees et Miossec – le **24** : Fauve, Détroit, Metronomy, Girls In Hawaii, Plaza Francia (Catherine Ringer/ Müller & Makaroff), les Ogres De Barback, Lisa Leblanc, Klo Pelgag, Von Pariahs, Cheveu, The Srypes, Murkage, Traams, Marmozets, Royal Blood et Rufus Wainwright – le **25** : Christine Salem, Angelique Kidjo, Plaza Francia (Catherine Ringer/ Müller & Makaroff), Nosfell, Biga Ranx, Danakil, Winston McAnuff & Fixi, Naâman, Taïro, Alborosie, Julien Doré, Emilie Simon, Gaspard Royant, Tindersticks, HollySiz, Owlle, Pegase, Aïb, Natas Loves You, Mikhael Paskalev, The Mispers et Benjamain Clémentine – le **26** : Melanie de Biasio, Raphael Gualazzi, Denaï Moore, Anne Sylvestre, Sophie Maurin, Gesaffelstein, Gramatik, Kavinsky, Carbon Airways, Bakermat, Breton, Brodinski, Salut C'Est Cool, Jackson & His Computer Band, Daniel Avery, Sarah W Papsun, Klaxons, Manu Le Malin (aka The Driver), A Tribe Called Red, Electric Rescue, Flavia Coelho, Irma, Kadebostany, Karim Ouellet, Misteur Valaire, Jupiter & Okwess International, Nathalie Natiembe et Alexandre Tharaud – le **27** : Tal et Zaho) www.printemps-bourges.com

■ **Andel'Ir :** 25 et 26/4, Andel (chapiteau, avec – le **25** : Les Ramoneurs de Menhirs, Babylon Circus ,The Popopopops et Dilemn – le **26** : Zoufris Maracas, Zebda, La Belle Bleue, Christine et Julien Tine) www.andelir.com

■ **Good Rockin' Tonight :** 25 au 27/4, Attignat (château de Salvert, avec – le **25** : Robert Gordon, Dead Bone Ramblers, Johnny Horsepower, Rudy "Tutti" Grayzell et Go Getters – le **26** : Linda Gail Lewis, Palinka Riders, The Western Toneflyers, RJ & The Neva River Rockers, Levi Dexter et The Good Fellas – le **27** : Charlie Thompson, The Guitar Killers, Di Marggio Bros, The Lennerockers et Charlie Gracie) www.bluemonday01.com

■ **Les Giboulées :** 1er au 3/5, Le Creusot (esplanade F.Mitterrand et halle des sports, avec – le **1er** : AuDen – le **2** : Elephanz, The Hacker, Brns, Jackson & His Computer Band et Tristesse Contemporaine – le **3** : Gaëtan Roussel, BB Brunes, Von Pariahs, Pethrol, The Inspector Cluzo, Heymoonshaker, Virus Syndicate, Isaac Delusion et Data DJ) www.lesgiboulees.com

■ **Unpleasant Meeting :** 1er et 9/5, Ivry-sur-Seine (Soft, avec – le **1er** : Inner Terrestrials, Cockney Rejects, Era Of Fear, Youth Avoiders, DJ Cheribibi et Vice Squad – le **9** : The Cravats, Hagar The Womb, Decadent Few, Hysteria Ward, Metro Cult et Chaos)

■ **Zikenstock :** 2 et 3/5, Le Cateau-Cambrésis (marché aux bestiaux, avec – le **2** : Elmer Food Beat, Les Wampas, The Decline, Justin (E), The Casualties, Inner Terrestrials, Cockney Rejects et The Offenders – le **3** : Pigalle, Les Shériff, Booze & Glory et Frantic Flinstones) www.festivalzikenstock.com

■ **Inc' Rock :** 2 au 4/5, Incourt (B, site de la carrière d'Opprebais, avec – le **2** : Gaëtan Roussel, Toxic Avenger, Vismets, Soldout, The Oddwords et Vegas – le **3** : Suarez, Fatals Picards, Deportivo, Noa Moon, Saint André et Sttellla – le **4** : Disiz, Kaaris, Raggasonic, Scylla, Hippocampe Fou, Akua Naru, The Excitements, Arsenik, L'Entourage, Gandhi et Les R'Tardataires) www.incrockfestival.be

■ **Lézard'Os Metal Fest :** 8 au 10/5, Matignicourt (château de Goncourt, avec – le **8** : Decapited, Pestilence, Mortuary, Seth, The Betrayer's Judgement, Ancient Ascendant, Diary Of Destruction, Kam Talium, Shredding Sanity et Ghord – le **9** : Loudblast, Nightmare, Tokyo Blade, Now Or Never, Destinity, Secret Sphere, Noein, Sound Storm, JC Jess, Gang, Acherusia, Father Merrin et Kryzees – le **10** : Napalm Death, Onslaught, Asphyx, Benighted, Gorod, Kronos, Otargos, In Arkadia, Defiency, Heart Attack, Demented, Death Decline, Unchained et Blame) www.lezardosmetalfest.com

■ **Rock'N'Solex :** 8 au 10/5, Rennes (campus Beaulieu, avec – le **8** : Naâman, Griz, I-Skanners, Alborosie et Scarecrow – le **9** : Délicieuse Musique, Jabberwocky, Worakls, Jukebox Champions, Chill Bump et Digitalism – le **10** : FKJ, Xaek, Clara Moto, Cassius, The Hacker, Andy C et Midi Deux) www.rocknsolex.fr

■ **Rolling Saône :** 8 au 10/5, Gray (halle Sauzay, avec – le **8** : The Bloody Beetroots, Alpha Blondy, Lofofora, Brice Conrad et Skip&Die – le **9** : Florian Picasso, Les Ogres De Barback, Emmanuel Moire, Soan, Psy4 De La Rime, Noa Moon, Showtek et Le Trottoir D'en Face – le **10** : Gaëtan Roussel, Nasser, Carbon Airways, John Mamann, Juveniles, Joachim Garraud et Clara Yucatan) www.rolling-saone.com

■ **Harley Davidson Euro Festival :** 8 au 10/5, Grimaud (camping Les Prairies de La Mer, avec – le **8** : Bogus Brothers et Big Ones Aerosmith Tribute – le **9** : Bonnie Tyler et Louis Bertignac – le **10** : OI & B Zucchero Tribute et Eric Burdon And The Animals) www.harley-davidson.com

■ **Rock'n'Risle :** 9 et 10/5, St-Philibert-sur-Risle (prieuré, Peter Hook & The Light, Didier Wampas & Bikini Machine, The Last Band In Town Plays The Clash, Hill Valley, Cosmonauts, Von Pariahs, Papier Tigre, Lascaux, You Said Strange, Alice The Goon, Grand Guru, Bonefire, Métro Verlaine, Cartoon, DJ Prosper et DJ Scratchy) www.rocknrisle.fr

***PS :** Les dates de concerts pour la période **15/5 au 30/6** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/4 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

Nous avons copié un vieux concept inventé par des groupies : Se réveiller avec des rock stars.

LE MORNING ROCK
6h-9h

RETROUVEZ TOUTES NOS FRÉQUENCES SUR WWW.OUIFM.FR

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	(various artists)	"Soundtrack - Frozen"	Walt Disney
02	YG	"My Krazy Life"	Def Jam
03	Foster The People	"Supermodel"	Columbia
04	Skrillex	"Recess"	Atlantic
05	Pretty Reckless	"Going To Hell"	Razor & Tie
06	Pharrell Williams	"G I R L"	Columbia
07	Rick Ross	"Mastermind"	Island
08	Enrique Iglesias	"Sex And Love"	Universal Republic
09	Lorde	"Pure Heroine"	Republic
10	Talking Back Sunday	"Happiness Is"	Hopeless Records

Classement au 5 avril 2014

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	SAM BAILEY	"The Power Of Love"	Syco Music
02	George Michael	"Symphonica"	Island
03	Johnson & Daltrey	"Going Back Home"	Chess
04	Pharrell Williams	"G I R L"	Columbia
05	John Legend	"Love In The Future"	Columbia
06	Paloma Faith	"A Perfect Contradiction"	RCA
07	Elbow	"The Take Off And Landing Of Everything"	Fiction
08	Kylie Minogue	"Kiss Me Once"	Warner Bros
09	Dr Hook	"Timeless"	UMTV
10	Gary Barlow	"Since I Saw You Last"	Polydor

Classement au 30 mars 2014

FNAC

Top Pop - Rock

Mars 2014

01	LONDON GRAMMAR	"If You Wait"	Because
02	Fauve	"Vieux Frères - Partie 1"	Fauve Corp
03	Cats On Trees	"Cats On Trees"	Tôt Ou Tard
04	Shaka Ponk	"The White Pixel Ape"	Tôt Ou Tard
05	Metronomy	"Love Letters"	Because
06	Skip The Use	"Little Armageddon"	Polydor
07	Lindsey Stirling	"Lindsey Stirling"	Capitol
08	Têtes Raides	"Terriens"	Tôt Ou Tard
09	Fauve	"Blizzard"	Fauve Corp
10	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	Atlantic

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	BASTILLE	"Pompeii"	Virgin
02	Lorde	"Team"	Republic
03	American Authors	"Best Day Of My Life"	10 Spot
04	Passenger	"Let Her Go"	Embassy Of Music
05	Paramore	"Ain't It Fun"	Fueled By Ramen
06	Coldplay	"Magic"	Parlophone
07	Lorde	"Royals"	Republic
08	Imagine Dragons	"Demons"	Interscope
09	Imagine Dragons	"Radioactive"	Interscope
10	Awolnation	"Sail"	Red Bull

Classement au 5 avril 2014

FNAC

Top Imports

Mars 2014

01	Doug Tuttle	"Doug Tuttle"	
02	(various artists)	"Soundtrack - 20 Feet From Stardom"	
03	Mario Biondi	"Sun"	
04	Ariana Grande	"Yours Truly"	
05	Paloma Faith	"A Perfect Contradiction"	
06	Dream Syndicate	"Day Before Wine"	
07	Daft Punk	"Random Access Memories"	
08	Lorde	"Love Club EP"	
09	Skrillex	"Scary Monsters And Nice Sprites"	
10	Bastille	"All This Bad Blood"	

FNAC

Top Vinyles

Mars 2014

01	METRONOMY	"Love Letters"	Because
02	Skip The Use	"Little Armageddon"	Polydor
03	Beck	"Morning Phase"	Capitol
04	Kylie Minogue	"Kiss Me Once"	Parlophone
05	Notwist	"Close To The Glass"	City Slang
06	Velvet Underground	"Velvet Underground & Nico"	Polydor
07	Temples	"Sun Structures"	MIS
08	Cascadeur	"Ghost Surfer"	Casablanca
09	Pink Floyd	"Dark Side Of The Moon"	EMI
10	Arcade Fire	"Reflektor"	Barclay

STARTER 30

Top Pop Rock

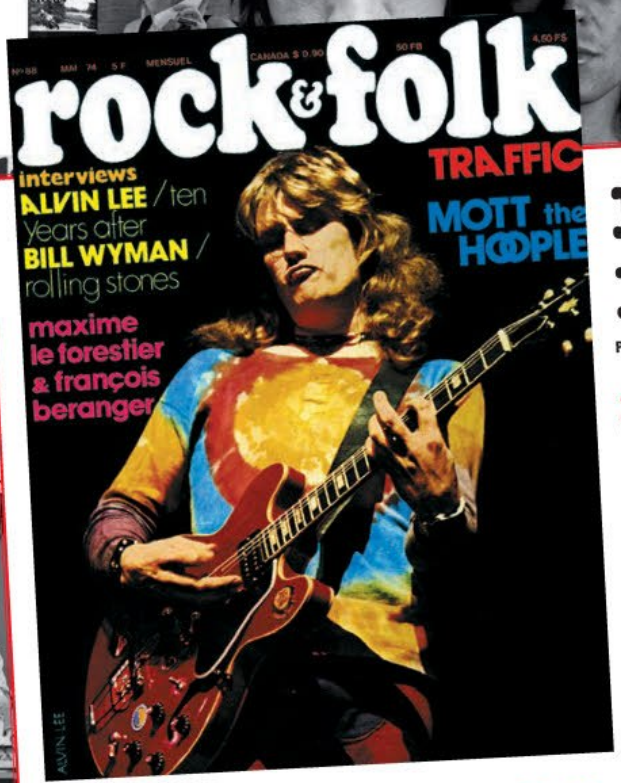
Mars 2014

01	PHARRELL WILLIAMS	"G I R L"	Columbia
02	Indila	"Mini World"	Universal
03	Stromae	"Racine Carrée"	Universal
04	Daft Punk	"Random Access Memories"	Sony Music
05	Shaka Ponk	"The White Pixel Ape"	Tôt Ou Tard
06	London Grammar	"If You Wait"	Warner
07	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	Atlantic
08	Kyo	"L'Equilibre"	Sony Music
09	Cats On Trees	"Cats On Trees"	Wagram
10	Jul	"Dans Ma Paranoia"	Starter
11	Fauve	"Vieux Frères"	Fauve Corp
12	Team BS	"Team BS"	Sony Music
13	Metronomy	"Love Letters"	Warner
14	Skip The Use	"Little Armageddon"	Universal
15	Avicii	"True"	Universal
16	Kaaris	"Or Noir Part 2"	Universal
17	Jeanne Cherhal	"Histoire De J."	Universal
18	Ibrahim Maalouf	"Illusions"	Harmonia Mundi
19	Têtes Raides	"Terriens"	Tôt Ou Tard
20	James Blunt	"Moon Landing"	Warner
21	Danakil	"Entre Les Lignes"	Pias
22	Lorde	"Pure Heroine"	Republic
23	Ogres De Barback	"Vous M'Emmerdez !"	Starter Distribution
24	Emilie Simon	"Mue"	Universal
25	Bernard Lavilliers	"Baron Samedi"	Universal
26	Rue Ketanou	"Allons Voir"	L'Autre Distribution
27	Fauve	"Blizzard"	Warner
28	Texas	"The Conversation"	Pias
29	Agnes Obel	"Aventine"	Pias
30	Johnny Cash	"Out Among The Stars"	Sony Music

Ça ne s'invente pas

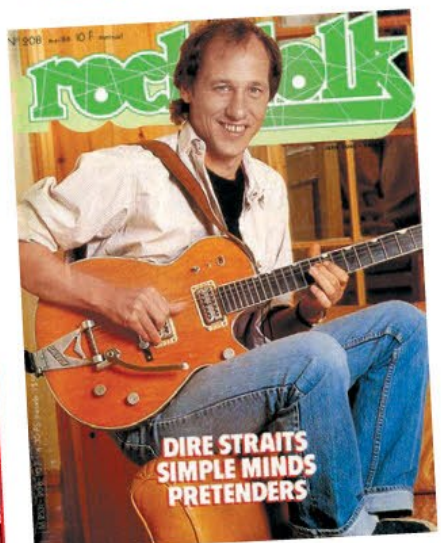
rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES



Mai 1974 R&F 88

Comme beaucoup de ses collègues anglais, **Alvin Lee** vit désormais *"dans un cottage du XVIe siècle, perdu en pleine campagne, entouré de chiens et de chats et dans lequel il a fait construire un studio 16-pistes ultra moderne"*. Voilà pour le décor. Mais le décor ne fait pas le châtelain. *"Chez lui, le guitariste de Ten Years After n'a guère l'allure d'une rock star. Son vieux T-shirt trahit qu'avec l'âge il a pris un peu de ventre."* Pour sa part, **Bill Wyman** a préféré Vence dans le Sud de la France. *"L'homme de l'ombre, celui qui ne rit jamais"* est le premier des Stones à publier un album solo. Il s'en explique : *"Il y a des choses chez les Stones que je n'aime pas. Pas que je déteste, non, mais ma participation à la musique du groupe se limite à en être le bassiste. J'aimerais jouer un peu de guitare mais il y a deux guitaristes. J'aimerais chanter mais il y a Mick."* En photo pages 90, 91 et 93, **Maxime Le Forestier** fume la pipe et, aux USA, **Jerry Lee Lewis** reste bien fidèle à son surnom : *"Dans une station d'essence du Sud, alors qu'il s'était arrêté faire le plein, il remarqua des cassettes pirates de lui et mit immédiatement en pièces tout le présentoir."*

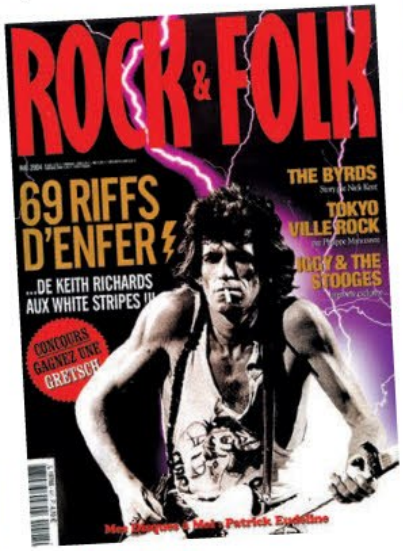


Mai 1984 R&F 208

Mark Knopfler, *"degré zéro de l'élégance, se balade en tenue de jogging dans les bureaux de Phonogram Angleterre"*. Le guitariste au bandeau de tennisman *"légèrement pété au beaujolais"* se livre à son jeu favori avec les journalistes : *"Faire des réponses plus courtes que les questions ou de très longs silences juste après avoir lâché un yes, un no, un mmmmh voire, sa botte secrète, un hochement de tête."* A Los Angeles, les préparatifs de la fête d'anniversaire ont mal tourné : *"Une dispute éclate. Marvin Gaye Senior, soixante-dix ans, prêcheur de son état, s'est employé à faire sentir à son fils qu'il n'était* que **Marvin Gaye** *Junior."* Il lui tire une balle dans la poitrine, la veille de ses 45 ans. Dans la salle de l'université de Loughborough, *"une cinquantaine de bras brandissent avec ferveurs des bouquets de glaïeuls"*, les **Smiths** terminent un concert dans cette bourgade du Nord de Londres. Enfin, heureux les **Simple Minds** : *"Le pape a utilisé notre sono quand il est venu à Glasgow !"*

Mai 1994 R&F 321

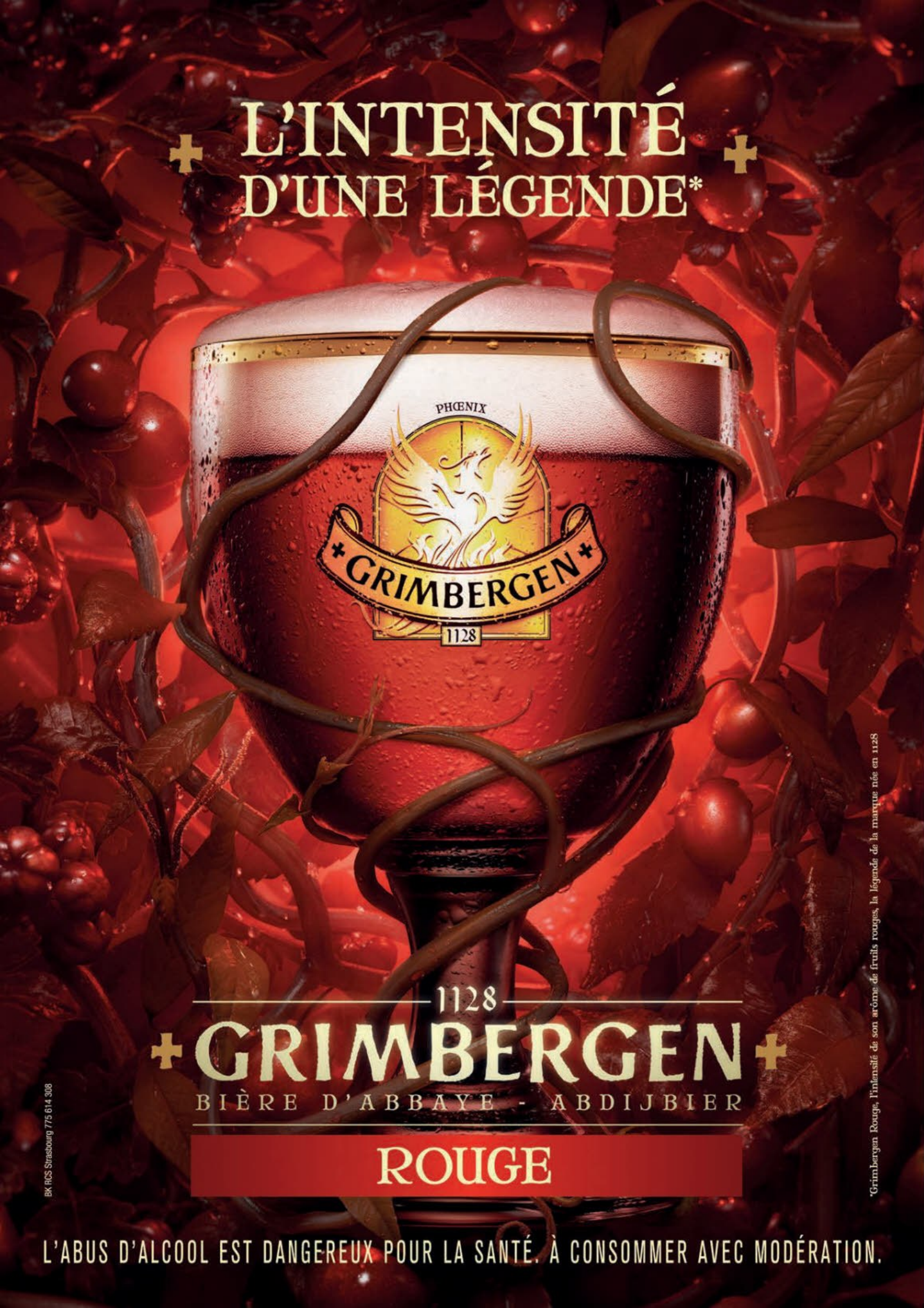
C'est évidemment l'événement, terrible, du mois : *"**Kurt Cobain**, 27 ans, s'est donné la mort."* La nouvelle est tombée alors que le journal était à l'imprimerie. Le gaucher de Nirvana n'apparaît qu'en médaillon sur la couverture consacrée à **Johnny Rotten**, auteur d'une autobiographie dans laquelle il évoque notamment son ex-manager : *"J'ai reparlé avec Malcolm. Mais après trois cognacs, bla-bla-bla, il parlait comme un politicien."* **McLaren** justement est le rédacteur en chef exceptionnel de ce numéro. Il y donne des nouvelles de **Paul Cook** (*"sa vie est très cool… il ne s'y passe rien, mais vraiment rien*) et de **Steve Jones** (*"son gros problème, c'est qu'aujourd'hui, il ne peut plus lever de filles"*). Single du mois, **Blur** : *"Rythmique Chapi Chapo, voix glitter à la Bowie, 'Boys&Girls' vous rentre dans la tête pour ne plus en sortir."* Ivrogne du mois, **Oasis** : *"Les membres du groupe ont tellement éclusé qu'ils se sont battus avec des policiers à bord d'un ferry. Ils n'ont pas été autorisés à débarquer en Hollande."*



Mai 2004 R&F 441

Qui mieux que **Keith Richards** pour illustrer la promesse faite en couverture : "69 Riffs d'Enfer" ? La rédaction, en commençant par **Elmore James** pour finir par les **White Stripes,** dresse la liste impeccable de ceux pour qui *"le riff reste le moyen d'expression électrique et salvateur des anges aux visages sales qui ont choisi le rock'n'roll pour exutoire"*, rien que ça. Les **Libertines** sont à Paris ! **Carl Barât**, *"œil brillant, débit pâteux"*, reçoit seul la presse. *"Oh Pete, je ne sais pas où il est. A Londres ou en train d'agoniser dans son lit…"* Le Libertines *"au visage d'enfant triste"* est finalement retrouvé le lendemain attablé devant un couscous. A Tokyo, **Iggy Pop** remet quelques pendules à l'heure : *"James Williamson ? Il perçoit les royalties sur des titres qu'il m'a piqués. Mike Watt ? Il a fallu lui expliquer de ne jamais se pointer sur scène en T-shirt orange !"* A Las Vegas, des cambrioleurs amateurs *"sont repartis du musée Elvis avec plus de 300 000 dollars de butin, mais fort heureusement sans emporter la paire de* blue suede shoes" !

SHAKA PONK
NOUVEL ALBUM
THE WHITE PIXEL APE déjà disponible
BERCY
PALAIS OMNISPORTS PARIS BERCY
20 NOVEMBRE
ET EN TOURNÉE
DANS TOUTE LA FRANCE
20 minutes
ROCK&FOLK
tôt Ou tard
zouave
CYCO RECORDS
www.totoutard.com
www.shakaponk.com
fnac


L'INTENSITÉ
D'UNE LÉGENDE*
PHŒNIX
GRIMBERGEN
1128
1128
GRIMBERGEN
BIÈRE D'ABBAYE - ABDIJBIER
ROUGE
BK RCS Strasbourg 775 614 308
*Grimbergen Rouge, l'intensité de son arôme de fruits rouges, la légende de la marque née en 1128
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.